

LES HOMMES
ET
LES MOEURS

AUX ÉTATS-UNIS;

PAR

LE COLONEL HAMILTON.

TOME DEUXIÈME.

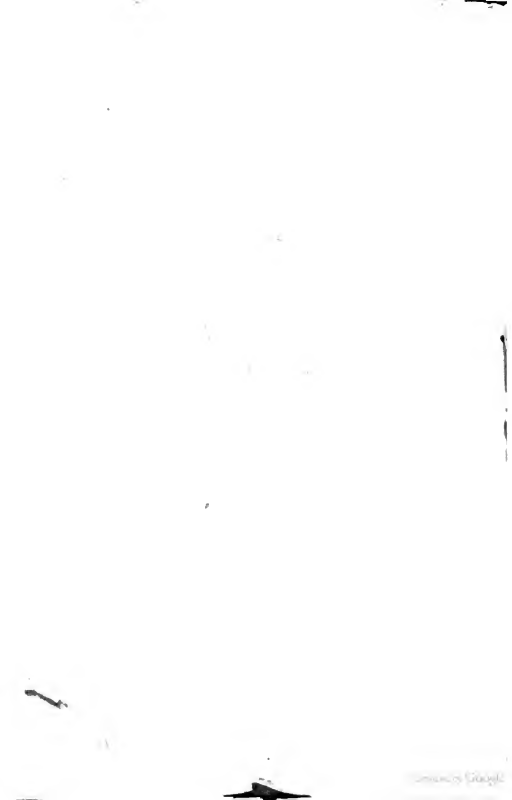
BRUXELLES,
H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1834.



LES HOMMES
ET LES MOEURS

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.



LES HOMMES
ET
LES MOEURS

AUX ÉTATS-UNIS;

PAR

LE COLONEL HAMILTON.



TOME DEUXIÈME.

BRUXELLES ,
H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1834.



CHAPITRE XII.

Voyage à Baltimore et à Washington. — Manière de vivre. — Traîneau américain. — Esclavage dans le Maryland. — Monument de la bataille. — Beauté des femmes. — Commerce de Baltimore. — Législature. — M. Carrol. — Changemens en Amérique. — Voyage à Washington. — Tableau du Capitole. — Washington. Perspective de Washington. — Les Représentans. — Salle du Sénat. — Amusemens de Washington. — Bal chez le ministre français. — Présentation au Président. — Députation des Indiens. — Les enfans indiens. — Les Indiens.

Le traîneau dans lequel je voyageais était le plus mauvais qu'on pût rencontrer. Le vent (nord-ouest) y pénétrait de tous côtés, et nous jetait à la figure

une neige fine qui nous piquait comme des aiguilles. Le chemin que nous avions à parcourir se trouvait dans un pays plat et peu intéressant. Nous déjeunâmes dans un mauvais *cabaret*, et celui où nous descendîmes pour dîner ne valait guère mieux : cependant les vivres y étaient abondans. Bientôt nous arrivâmes à Lancaster, ville assez marquante, et fameuse par sa manufacture de carabines. — Après une halte d'une heure, nous repartîmes dans une espèce de traîneau couvert, en forme de charrette ; et, comme nous n'étions plus que trois voyageurs, moi, mon domestique et un colporteur hongrois, nous nous enfonçâmes sans cérémonie dans la paille au fond de la charrette.

Je m'y trouvai fort à mon aise. J'avais passé la nuit précédente à écrire, et le sommeil ne tarda pas à s'emparer de moi. Le roulement bruyant de notre équipage sur le vaste pont de bois qui traverse la Susquehanna me tira cependant de mon assoupissement. Je me levai pour jouir de la vue du pays qui se dessinait à merveille au clair de la lune. Je voyais des rochers, des arbres magnifiques, une rivière glacée, et la pensée de *Wyoming* répandait un nouveau charme sur tous ces objets. Mais la rivière disparut bientôt, et, reprenant ma première position, je jouis de nouveau de ce bonheur que le sommeil accorde à l'homme, et qui est en effet une trêve à tous nos maux.

Je ne puis dire pendant combien de temps dura ce bien-être, mais je sais qu'il me fut enlevé de la manière la plus désagréable. La charrette s'était arrêtée, et le monstre de colporteur, en se frayant un passage hors de cette machine, posa violemment son gros soulier ferré sur mon pauvre estomac. Je me crus.

d'abord écrasé sous la roue du charriot de Newcastle ou par le grand éléphant de la bourse d'Exeter. Mais quand je connus la vérité, je ne pus retenir, contre mon habitude, des juremens affreux, tant j'étais indigné de me voir converti en marche-pied pour ce malotru.

J'avoue qu'il y avait quelque chose de risible dans toute cette affaire. Se trouver ainsi étendu dans la paille au fond d'une charrette, à côté de son domestique et d'un marchand ambulant, doit paraître fort bizarre. Mais les voyages en Amérique nous donnent souvent de singuliers camarades de lit.

Je m'étais déjà aperçu qu'il était impossible de suivre dans ce pays les usages reçus vis-à-vis de ses domestiques, et qui sont inviolables en Angleterre. Ici, tous les voyageurs mangent à la même table, et le temps accordé pour les repas est si court que si John ne dîne pas avec son maître, il court le risque de rester à jeun. Audîner, il trouvera toujours du jambon, de la dinde, un morceau de rôti; et s'il ne peut faire un bon repas avec de tels matériaux, il est évident qu'il s'est trompé de route, et qu'il doit se borner à voyager de Vall-Mall au Palais-Royal.

Nous laissâmes York le lendemain. J'étais bien persuadé que je ne pouvais rencontrer un plus mauvais équipage que celui que nous avions quitté la veille: cependant le proverbe eut encore raison, et nous tombâmes de Carybde en Scylla. Notre traîneau paraissait avoir été fait exprès pour la circonstance. Il consistait en quatre planches grossières clouées en forme de boîte longue, drapé et recouvert avec du gros calicot; dans l'intérieur, quelques planches étroi-

tes formaient le siège de six passagers, obligés de se tenir presque debout sans aucun appui. Cet arrangement me parut peu commode; mais la neige étant ferme et unie, nous roulâmes vite et sans secousse, et nous nous trouvâmes à Baltimore avant la nuit.

Avant de quitter Philadelphie, j'avais écrit à un de mes camarades de voyage de me retenir ici un appartement à l'hôtel d'*Indian-Queen*; en effet, tout était prêt pour me recevoir. Je puis dire que je n'ai jamais été plus commodément logé, en Amérique, que dans cet hôtel. La cuisine, qui y est excellente, les soins attentifs d'un domestique nègre, me gâtaient et me faisaient craindre d'avance mes privations futures. Je savais déjà qu'aux États-Unis, un homme ne peut manifester de supériorité en aucun genre sans exciter le ridicule. Pour voyager en paix, il faut donc prendre les choses comme elles sont, et mettre tout amour-propre de côté. On est souvent obligé de faire société avec des gens dont la présence nous humilie; cependant il est très-rare qu'un homme bien élevé soit grossièrement traité: il ne peut exiger le respect, mais on le lui accorde; et, dans ce pays démocratique, l'homme comme il faut y est distingué comme partout.

Notre course de la journée se termina à York, où un bon souper et un lit commode nous firent oublier nos ennuis et nos fatigues. En Amérique, les privations du voyageur ne s'étendent jamais jusqu'à la table. On y trouve partout des mets sains et abondans. Mais j'ai souvent pensé que, si le diable se mêle quelque part de la cuisine, cela doit être aux États-Unis: car les plats n'y sont jamais bien accommodés;

on n'y prend aucun soin de la viande; on la porte directement de la boucherie à la broche. La prédilection nationale pour la graisse est inimaginable; c'est la substance de tous les plats: on n'y ajoute même quelquefois rien autre chose. Quoiqu'on en mette jusque dans le pain, on nous l'apporte encore au déjeuner nageant dans une matière gluante; malgré cela le voyageur, s'il n'est pas difficile, n'a vraiment pas le droit de se plaindre beaucoup.

J'étais maintenant dans un pays d'esclaves, et fort curieux de voir de près des hommes que mon imagination m'avait représentés comme les êtres les plus dégradés. Je m'attendais à découvrir en eux des marques de tristesse et de passions violentes, à les voir tous accablés par le travail, abrutis par l'ignorance et les coups de fouet; enfin semblables au monstre de Frankenstein, n'ayant d'autres rapports avec les autres hommes que par la forme humaine et par les influences attachées à notre nature. Tous les domestiques de l'hôtel étaient esclaves, et leur service me faisait éprouver une sensation moitié agréable, moitié pénible. Pour la première fois de ma vie je rendis grâce à Dieu de la blancheur de ma peau.

Mais ce n'était pas dans la classe domestique que je pouvais former une idée juste des particularités qui distinguent cette race. Jusqu'alors je n'avais jamais songé à l'esclavage sans me reporter de suite au travail des champs, à l'ardeur du soleil, au milieu d'un pays magnifique; je ne voyais dans l'hôtel que des domestiques et des servantes très-propres, remplissant leurs fonctions avec exactitude et ne différant des serviteurs européens que par la couleur.

Je n'ai pu savoir par moi-même quels étaient les moyens adoptés pour forcer ces malheureuses créatures à l'obéissance. Celles avec lesquelles j'ai causé ne se sont jamais plaintes de leur sort. Mon domestique fut cependant témoin de plusieurs corrections à l'aide du manche à balai. Il me raconta aussi avec une éloquence toute particulière un autre fait cruel. Le maître ou la maîtresse de la maison, mécontent sans doute avec raison de Boots, jugea à propos de lui fendre le crâne à coups de hache; je puis attester toute la vérité de cette dénonciation, car j'ai remarqué l'emplâtre qui couvrait la blessure. Mais ces tristes scènes n'ont jamais lieu dans les familles comme il faut; elles sont incompatibles avec la douceur du caractère qui distingue les habitants de Baltimore.

Je ne crois pas que l'état d'esclavage puisse subsister encore long-temps dans le Maryland. Ses produits d'agriculture sont le blé et le tabac; le climat y est sain et tempéré : pourquoi ne pas y renoncer dès à présent? Une vieille habitude, un préjugé enraciné, contribuent plus que toute autre chose à perpétuer cet usage. Il n'en est pas ainsi dans les états du Sud; le climat y est moins salubre, et la culture du riz et du sucre exige le travail de l'esclave. Les propriétaires doivent y être opposés à l'émancipation, car, du moment où elle aurait lieu, ce terrain immense, aujourd'hui si productif, serait abandonné et ne rapporterait rien. Mais ces obstacles n'existent pas dans le Maryland, ni même dans la Virginie. Le travail de l'esclave y serait aussitôt remplacé par celui de l'homme libre, au grand profit du propriétaire et de l'avancement général de l'intelligence. L'état voisin de la Pen-

sylvanie en a fait l'expérience avec le plus grand succès ; l'abolition de l'esclavage y a produit un effet magique, et semble avoir débarrassé la population d'un poids qui absorbait ses facultés ; depuis lors, la Pensylvanie a surpassé tous ses compatriotes par ses progrès dans tous les genres.

Baltimore s'élève sur le Patapsco, petite rivière qui va se jeter dans la Chesapeake. La ville a beaucoup de rapport avec celle de Boston, quoique l'architecture des rues soit plus régulière. Le commerce à Baltimore est très-considérable, cependant on n'y voit pas cette activité si remarquable à Boston et à New-York ; c'est, je crois, le magasin de farine le mieux fourni de tout l'univers ; et les revenus de ses exportations sur cet article surpassent de beaucoup ceux de toutes les autres villes de l'Union. La religion catholique-romaine est celle qui domine ; la cathédrale archiépiscopale est la plus belle de l'endroit ; elle est bâtie en forme de croix, avec un dôme qui n'est malheureusement pas proportionné à la grandeur de l'édifice. Elle renferme quelques tableaux médiocres dont plusieurs furent envoyés par le roi de France. Au total, le bâtiment produit peu d'effet ; l'intérieur pourrait être embelli au moyen de statues et d'autels, qui cacheraient la nudité de ces murs, qui ne sont ornés aujourd'hui que par un petit nombre de pilastres.

Baltimore réclame l'honneur d'avoir élevé la première un monument à Washington. Il consiste en une colonne de marbre blanc, placée sur un piédestal quadrangulaire ; elle a cent vingt pieds de haut et supporte une statue colossale, qui, de son trône, semble pro-

mener des regards pleins de fierté sur toute la ville. Ce monument n'est pas encore achevé, mais le plan simple et majestueux fait honneur au goût de la ville. Cette colonne, avec la statue et le piédestal, s'élève à cent soixante pieds de hauteur.

On voit encore dans une des places de la ville une colonne triomphale, appelée le monument de la bataille, en honneur de l'attaque repoussée par Baltimore, dans la dernière guerre, et de ceux qui périrent dans la défense. Cette colonne, haute de cinquante pieds environ, est entourée de faisceaux romains, symbole de l'union; on l'a placée sur un piédestal carré, d'où elle s'élève en pointe au milieu de quatre griffons; le tout est surmonté d'une statue de la Victoire, ayant un aigle à ses côtés. La foule de petits détails dont on a surchargé ce monument en détruit tout l'effet, et le défaut de goût s'y fait tellement sentir, qu'on a peine à croire que cette production appartienne à la même époque qui a vu construire le bel édifice de Washington.

Dans une de mes premières visites à Baltimore, une dame me demanda si j'avais vu la colonne triomphale; sur ma réponse négative, elle commençait à en faire l'éloge le plus pompeux, lorsqu'elle se reprit tout-à-coup, et se confondit en excuses, pour avoir abordé un sujet qui devait exciter en moi, comme Anglais, une sensation pénible, puisqu'elle me rappelait la défaite de mes compatriotes. Je l'assurai que ses regrets étaient inutiles, que je verrais le monument sans que mon amour-propre en souffrît le moins du monde. Mais tout ce que je pus dire à ce sujet ne produisit aucun effet sur ma belle Américaine, et ses apologies

devinrent plus vives que jamais; voyant qu'il lui était agréable que j'eusse l'air d'un homme humilié, je renonçai à vouloir prouver le contraire. Si je ne me trompe pas sur le compte de John Bull, je crois qu'il n'est pas aussi sensible que les Américains veulent bien se l'imaginer; et l'idée qu'un Anglais gémit encore sur la déroute de Baltimore, est tant soit peu burlesque.

Cette ville est célèbre pour son hospitalité et la beauté des femmes; cette réputation est justement méritée, car je n'ai jamais vu, dans tous les États-Unis, de plus jolies figures qu'à Baltimore; et cet intérêt sordide dans les affaires, y est moins fort que partout ailleurs. Le commerce n'exclut pas les plaisirs de la vie sociale dans les réunions. La conversation est agréable et légère, et on traite rarement, à table, d'intérêts commerciaux.

Les Baltimoreiens n'ont de prétention dans aucun genre, et les connaissances littéraires sont moins répandues qu'à Philadelphie et à Boston. Cependant l'observateur le plus fin ne peut faire, à ce sujet, que des remarques inexactes. Mais je puis assurer que les souvenirs qui me restent de Baltimore sont des plus agréables, et que je conserve pour plusieurs de ses habitans une très-grande estime.

J'ai déjà dit que les femmes de Baltimore étaient remarquables par leurs charmes extérieurs. Elles ne sont pas grandes, mais elles sont élancées et gracieuses; leurs traits sont en général délicats et réguliers; elles sont moins dépourvues que les autres Américaines de cet embonpoint proportionné auquel on attache peut-être trop de valeur, à cause de sa rareté.

En général, la figure d'une Américaine, qui n'est pas de la première jeunesse, offre un assemblage d'angles et de lignes droites peu gracieuses; les os grossissent, et, devenant saillans, n'ajoutent rien aux charmes de la personne; il en résulte un état de maigreux fort désagréable à l'œil du poète. Mais l'homme plus âgé considère ces objets avec plus de philosophie; et je pense que s'il était possible de rassembler les élémens dispersés qui forment la beauté, pour en apprécier la valeur, les femmes, aux États-Unis, auraient moins de droit à se plaindre que celles des autres nations.

J'ai entendu dire que, depuis vingt ans, le commerce avait beaucoup diminué à Baltimore. A l'époque de cette longue guerre qui agita toute l'Europe, les Américains traitaient, pour ainsi dire, avec le monde entier. Avant que leur drapeau n'eût à braver les combats, on le voyait flotter sur toutes les mers et dans tous les ports. Les richesses affluaient chez eux de toutes parts. Semblable à l'avocat de la fable, tandis que chaque partie belligérante recevait une coquille sous la forme de victoires et de bulletins extraordinaires, ce peuple prudent et sage trouvait moyen de rester possesseur de l'huître. Mais enfin, les États-Unis renoncèrent aux nombreux avantages de la neutralité. La proclamation de guerre de M. Madison fut le signal de la perte de Baltimore, la cessation des hostilités en Europe ayant laissé aux autres nations la liberté de profiter de leurs avantages naturels par rapport au commerce; le port est comparativement désert, ses quais ne sont plus encombrés d'une foule affairée, comme au bon vieux temps,

lorsqu'il plaisait aux peuples européens des'entr'égorger , parce que les uns vivaient d'un côté des Pyrénées , et que les autres étaient séparés par le Rhin.

Les bons citoyens de Baltimore déplorent vivement la paix qui existe entre leurs frères d'Europe ; et j'ai entendu porter le toast suivant avec enthousiasme : « *En honneur d'une guerre sanglante en Europe.* » Le progrès général de l'intelligence est sans aucun doute contraire aux souhaits de ces philanthropes républicains. Ils regrettent plus encore de ne pouvoir obtenir ce qu'ils appellent avec emphase le nerf de la guerre. Si le peuple des États-Unis , pour le plaisir de voir réaliser des vœux qui tourneraient à son profit , veut faire les premiers frais , l'état actuel des choses lui offre de nombreuses chances de succès. Une note , un mot de Metternich , ou de Talleyrand , fera l'affaire ; et les scènes avec lesquelles nous sommes déjà familiers , se représenteront depuis Moscou jusqu'à Madrid. Il est à craindre même que , sans le secours libéral de l'Amérique , ses désirs ne soient satisfaits ; mais si les richesses doivent provenir d'une telle source , elles ne sauraient être mieux placées qu'entre les mains de Baltimoreiens , si renommés par leurs actes de charité et d'hospitalité.

Curieux de voir par moi-même comment se traitent les affaires de la législature , je me disposai à me transporter à Anapolis , le siège du gouvernement , où les deux chambres étaient alors assemblées ; mes amis de Baltimore me détournèrent de mon projet. Ils m'assurèrent que rien , à Anapolis , ne me récompenserait des ennuis du voyage ; que les auberges étaient mauvaises , les chemins encore pis , et que les

représentans étaient loin d'être instruits et bien élevés. J'avoue que cela stimulait encore plus ma curiosité, et j'aurais sans doute persisté dans mon dessein, si une lettre d'un ami à Washington ne m'avait pas informé que, si je ne me rendais pas de suite au siège du gouvernement général, je manquerais l'occasion d'assister au moment le plus intéressant du congrès. Je partis de suite pour Washington, prenant congé de mes amis de Baltimore, que je me faisais un plaisir de revoir avant de continuer mon voyage vers le sud.

Pendant mon séjour à Baltimore, j'eus l'honneur d'être présenté à M. Carrol, le dernier survivant de ces braves qui signèrent l'indépendance de leur pays. M. Carrol, âgé de 95 ans, jouit encore de ses facultés, et prend plaisir à fréquenter la société dont il anime toujours la conversation par une foule d'anecdotes curieuses. Rien ne me parut plus intéressant que d'entendre ce vieux patriote causer des camarades de sa jeunesse, tels que Jay, Adams, Jefferson et Hamilton, et peindre ces positions difficiles et orageuses, qu'il avait traversées avec tant de gloire. Baltimore, qui renferme aujourd'hui 80,000 habitans, ressemblait, dans sa jeunesse, à un petit bourg de pêcheurs, et contenait une douzaine de maisons; mais ces métamorphoses se sont opérées avec une égale rapidité dans toutes les villes de l'Union. Les Américains, il y a un peu plus de cinquante ans, n'étaient qu'une poignée de colons, petits marchands d'esclaves et de tabac. La mère-patrie tirait d'eux tout ce qu'elle pouvait, leur accordant le moins possible. Mais, en revanche, économisant chez elle les potences et les

prisons , elle contribua à l'accroissement rapide de leur population , et fit passer, sur les plantations du Maryland et de la Virginie, certains messieurs et certaines dames d'une conduite peu édifiante. Pour mettre le comble à ses soins maternels, elle intervint dans les affaires de cette contrée , se réservant tous les moyens de s'enrichir à ses dépens; et pour couronner l'œuvre, y expédia force lords John , avec la mission de remplir leurs bourses vides , et de contenir la belle humeur du peuple , par de beaux discours , de bonnes prisons , et des forces militaires.

M. Carrol se souvient de tout cela ; mais il a vécu assez pour jouir du changement qui s'est fait depuis. Les colonies ont disparu , et, sur leurs débris , s'est élevée une confédération puissante d'États libres , comptant une population de douze millions d'habitans sur un territoire fertile et vaste, marchant en seconde ligne pour la marine et le commerce avec la nation dont elle se vante de descendre. Il voit ses compatriotes aussi heureux qu'ils peuvent l'être sous les institutions de la plus grande des républiques. Il voit des régions entières, autrefois le repaire des panthères et des Indiens, couvertes de maisons appartenant à des hommes civilisés et chrétiens. Ces fleuves majestueux , sur lesquels de misérables barques faisaient difficilement un voyage par an , sont maintenant sillonnées par d'immenses bateaux à vapeur, chargés de riches marchandises. Il a vu, dans l'intérieur du pays, des lacs que le voyageur audacieux osait seul approcher, communiquant avec l'Océan, au moyen de canaux. Enfin, la vie de M. Carrol s'est écoulée pendant les années les plus fécondes en événemens pour

son pays; et ce vénérable patriote, après avoir été témoin de transitions aussi extraordinaires, après avoir vu descendre dans le tombeau tous ses camarades de gloire, peut bien se décider à les rejoindre sans regrets, jouissant jusqu'au dernier moment de l'attachement de sa famille et du respect de ses concitoyens (1).

Dans cette dernière quinzaine, le temps avait été très-mauvais; la neige, le dégel, rendaient l'accomplissement de mon voyage à Washington très-difficile. Mais les périls sont toujours plus grands en imagination qu'en réalité, et nous parcourûmes nos quarante milles avec moins de secousses et d'accidens que je ne m'y serais attendu. Je regardais par la fenêtre de la voiture, d'un air sombre, les champs couverts de neige, lorsqu'un des voyageurs me demanda comment je trouvais Washington. « Je vous le dirai quand je l'aurai vu », lui répondis-je. — « Mais il y a plus d'un quart-d'heure que vous y êtes », reprit mon compagnon. Ce qui était vrai. Mais je n'avais encore distingué que deux pauvres chaumières très-éloignées l'une de l'autre. Bientôt, nous arrivâmes au capitol, et, tournant autour de la hauteur sur laquelle il s'élève, nous arrivâmes rapidement sur l'avenue de Pensylvanie, rue principale de la ville. Les maisons se voyaient de ce côté en plus grand nombre, et de distance en distance on apercevait ce qu'on appelle dans le pays un *bloc de bâtimens*, ou, en d'autres termes, une rangée de boutiques et de maisons. La voiture s'ar-

(1) M. Carrol est mort depuis mon retour en Angleterre. Lorsque la nouvelle en fut connue à Washington, les tribunaux vaquèrent par respect pour ce dernier républicain.

rêta devant l'hôtel Gadoby, où je me procurai un appartement avec assez de peine.

Il n'était guère plus de trois heures lorsque nous arrivâmes, et je sortis pour attendre l'heure du dîner. Le Capitole, situé sur une hauteur, consiste en une façade avec des ailes. Pour cacher, m'a-t-on dit, les traces de la fumée de la conflagration de 1814, on a imaginé de le blanchir, ce qui est une grande faute : car cette couleur sombre, loin de nuire au bâtiment, lui aurait peut-être été favorable en diminuant cet aspect éclatant, si incompatible avec les beautés d'architecture. La grandeur de cette construction et sa position la rendent imposante, mais les défauts y sont fort nombreux. Il manque d'abord de simplicité et d'un caractère bien déterminé. Les différentes parties de l'édifice sont belles, mais je n'y vois pas cette harmonie que j'aimerais à y trouver : semblable à un volume de morceaux choisis, il renferme une foule de choses remarquables sans rien de ce qui est nécessaire pour faire valoir le tout. L'effet de la principale façade de l'ouest est détruit par les ailes qui sont trop en arrière; ce qui est pis encore, c'est que la partie centrale est beaucoup trop saillante. Le vestibule forme une vaste salle qui occupe tout le milieu du bâtiment et se trouve éclairée par le dôme. Cet appartement spacieux est orné de quatre tableaux peints par le colonel Trumbull, homme distingué comme patriote et comme artiste. Il jona un grand rôle dans la révolution, et fut chargé depuis, par le gouvernement, de représenter sur la toile ces triomphes auxquels il avait contribué par son épée. Il a choisi pour sujets la soumission de Burgoyne, celle de Yorktown,

la déclaration de l'indépendance , et la démission de Washington après la guerre. Comme objets d'art, il est impossible de complimenter le colonel sur ses tableaux. Mais comment traiter de pareils sujets? Dans la déclaration de l'indépendance, il fallait représenter une réunion de gros fermiers revêtus, il est vrai, de leurs plus beaux habits, coiffés de leurs perruques, lançant des regards étonnés tels que l'exigeait la solennité de la circonstance. Les uns sont assis, d'autres debout devant une table couverte d'un grand parchemin griffonné; d'autres, rangés sur des bancs, attendent avec une patience exemplaire l'accomplissement de cette imposante cérémonie. Le Titien n'aurait même pu se tirer avec honneur d'un pareil sujet, car il n'admet aucune action, aucune émotion vive; et quelle immense étendue de toile consacrée aux habits, gilets et culottes, à cette rangée de jambes mal tournées, sans un morceau de draperies pour les dissimuler!

Les autres tableaux sont plus heureusement dessinés, quoique les sujets ne soient guère plus faciles à traiter. L'artiste a cru patriotique de donner à Burgoyne un air poltron, ce qui me paraît un défaut de conception. Il a été mieux inspiré pour Washington. Ses traits sont calmes et majestueux, et l'idée qu'il nous donne de ce héros remplit pleinement l'imagination. L'intérêt augmente en pensant que le colonel a dû retracer un portrait fidèle de ce grand homme avec lequel il avait été lié autrefois.

Arrivé à la rotonde, je demandai le chemin de la chambre des représentans, et j'en trouvai au bas d'un escalier étroit qui menait directement à la galerie

consacrée aux étrangers. J'entrai ensuite dans un beau salon en forme de demi-cercle, autour duquel se trouvait une rangée de colonnes irrégulières, avec un entablement de marbre blanc magnifiquement décoré. La tribune de l'orateur s'élève au milieu; sept paysages partant du centre viennent aboutir à la conférence. Les pupitres et les sièges des membres sont placés en rangées circulaires. Derrière la tribune, est une galerie avec une cheminée à chaque bout, meublée de canapés et de sièges, où sont admis les étrangers auxquels le président accorde une entrée.

Les débats étaient très-animés lorsque j'arrivai; j'écoutai attentivement, car c'était la première fois que je trouvais l'occasion de juger de l'éloquence des Américains. La séance fut levée à cinq heures, et je retournai à l'hôtel.

Le soir, j'accompagnai un membre du congrès dont je connaissais la famille depuis mon séjour à Baltimore, à un bal donné par une dame de sa connaissance. Je vis une réunion nombreuse entassée dans un salon étroit; car les maisons à Washington sont en général très-petites. Je fus présenté pendant la soirée à une foule de personnes de distinction; et après une conversation soutenue de quatre heures qui exigeait beaucoup de frais d'imagination, je me sentis passablement fatigué, et je me hâtai de regagner mon lit.

La capitale de l'Union fédérale s'élève sur une pointe de terre formée par un embranchement du Potomac, à cent vingt milles environ de la mer. On y a joint un espace de terrain de dix milles carrés, qu'on nomme le district de Colombie, placé sous la



direction immédiate du congrès, afin d'assurer l'indépendance du gouvernement général. Les Américains auraient été en contradiction avec eux-mêmes, si les dimensions du plan de leur future métropole n'avaient pas été gigantesques. Un parallélogramme de près de cinq milles de long sur plus de deux le large fut destiné à être garni de rues, de places, d'avenues; et les préparatifs qu'ils se plaisaient à faire pour l'agrandissement de leur ville étaient tels, que Londres en comparaison ne serait plus qu'un village. Enfin, rien ne pourrait être plus magnifique que Washington sur le *papier*, et rien n'est plus misérable que la réalité.

Les fondateurs de cette ville s'imaginèrent qu'elle s'enrichirait par un commerce considérable avec les étrangers : cet espoir ne s'est pas réalisé. Washington ne fait aucun genre de négoce; elle ne compte maintenant que sur les avantages résultant des dépenses qu'entraîne la présence d'un grand corps diplomatique et du gouvernement général.

Bien des années se sont écoulées depuis la fondation de Washington, elle prend seulement aujourd'hui les airs d'une grande ville. Cependant il n'est pas facile de découvrir quelque chose de cette belle régularité déployée dans les plans de ses fondateurs. Au lieu de commencer une aussi immense entreprise par le point central, il eût été plus sage desonger d'abord aux extrémités, et de bâtir dans l'intérieur en partant de la circonférence. Aussi n'y a-t-il pas de ville dans le monde où les distances soient plus grandes, et où il soit plus difficile de voir souvent ses amis.

Ce qui frappe le plus dans Washington, c'est le

manque d'ordre et de solidité. Les maisons sont dispersées par groupes, trois dans un quartier, une demi-douzaine dans un autre. A chaque instant notre pitié est excitée à la vue de quelque misérable habitation, ou d'une place solitaire, aussi triste qu'une vieille fille qui déplore son sort.

Il n'y a rien de sordide à Washington, mais on ne peut lui donner de plus beau titre que celui de *respectable*. La rue principale qui se nomme l'avenue de Pensilvania, et s'étend depuis le Capitole jusqu'au palais du président, a un mille et demi de distance; à côté de ces édifices se trouvent les administrations publiques, édifices construits en brique, sans aucun ornement. Les maisons des ministres étrangers et de presque tous les membres du cabinet sont aussi dans ce quartier, ce qui lui donne à juste titre le nom du quartier de la *Cour*.

Le premier jour de mon arrivée, après avoir envoyé mes lettres, je retournai au Capitole où je passai une matinée très-intéressante au sénat et dans la chambre des représentans. Les présidens de ces corps (auxquels j'eus l'honneur d'être présenté) m'accordèrent le droit d'entrée dans l'intérieur, ce qui me procura la jouissance, pendant mon séjour à Washington, de suivre les débats sans être dérangé comme on l'est toujours dans la galerie.

J'ai déjà décrit la salle des représentans, je veux maintenant faire quelques observations sur les membres. Le coup d'œil était loin de répondre à l'idée que je m'étais formée d'une assemblée législative. Beaucoup de ces messieurs remplissent, il est vrai, leurs fonctions avec toute la dignité qu'on a droit

d'attendre d'un sénateur, mais les autres me frappèrent au-delà de ce que je puis dire, par leur mauvaise tournure et la grossièreté de leurs manières. Il est impossible de voir ces hommes sans être bien persuadé que le rang qu'ils occupent dans la société n'est dû ni à leur éducation ni à leurs habitudes.

Chaque membre est muni d'un pupitre. La plupart emploient le temps de la séance à écrire leurs lettres ou à lire les gazettes. Le décorum le plus strict est observé pendant les débats. On ne permet aucune interruption, le sourire même est banni de toutes les lèvres, et il est très-rare que l'autorité du président soit nécessaire pour rétablir l'ordre. Cependant les passions violentes, excitées par l'opposition, et la haine personnelle ont donné quelquefois lieu, dans cette assemblée, à des scènes dont on n'a jamais encore vu d'exemple. Les débats cependant, quoique souvent orageux, deviennent rarement violens jusqu'à l'excès, la majorité de la chambre est assez puissante pour les retenir dans de justes bornes.

La chambre du sénat est beaucoup plus petite que celle des représentans, mais elle est très-élégamment ornée. Elle forme aussi le demi-cercle, les pupitres y sont placés de distance en distance pour les membres qui sont assis la tête découverte: La chaire du président est au milieu; la charge de ce fonctionnaire m'a tout l'air d'une sinécure, au moins quand les débats sont calmes; et pendant tout le temps que j'y ai assisté, le président n'interposa jamais son autorité. La physionomie de l'assemblée est grave et digne. Les sénateurs sont choisis parmi les hommes les plus éclairés des divers états. Le ton des discussions s'élève plus

haut que dans l'autre chambre. Les questions y sont traitées avec plus de philosophie et de noblesse. Le cercle de l'argumentation s'élargit, celui de la dispute se resserre. Les membres du sénat se livrent moins à cette déclamation pompeuse et ampoulée, qui annonce toujours dans l'orateur un manque de goût et de jugement.

Washington est certainement la ville la plus gaie des États-Unis. On peut la regarder aussi comme le paradis des cochers de fiacres (1). Si ces messieurs ne s'enrichissent pas, ils peuvent s'en prendre à leurs extravagances, car les voitures sont indispensables depuis le moment du dîner jusqu'à cinq heures du matin, tant les distances sont grandes ! A Washington, comme dans l'ancien monde, on trouve qu'il est nécessaire d'être aimable, chacun veut l'être, et les plaisirs de la société sont généralement appréciés. Je n'avais encore rien vu de semblable dans les autres villes des États-Unis.

La raison en est toute simple. Les devoirs de la législature amènent dans cette ville une foule de magistrats, dont toute la matinée se passe au Capitole, et qui, sans les *délassemens* des dîners et des bals, ne

(1) Pendant la première semaine de mon séjour à Washington, je dépensai trente dollars en voitures; je convins alors avec un cocher de lui en donner vingt, pour l'avoir à ma disposition depuis cinq heures du soir jusqu'au lendemain à la pointe du jour. Le premier jour de ma convention j'eus le malheur d'aller à quatre soirées différentes, et mon phaéton exigea cinq dollars de plus : j'eus beau me récrier contre cette marque de mauvaise foi, il fallut bien céder. La course se paie trois dollars.

pourraient supporter l'ennui de leurs longues soirées. Les gens oisifs sont les plus aimables. Ils n'ont autre chose à faire que chercher à plaire ; ils s'en occupent exclusivement. Les avocats et les marchands ont la tête trop remplie d'affaires sérieuses pour songer aux manières gracieuses et polies qui font le charme de la société. L'expérience a prouvé qu'il est impossible d'être à la fois homme du monde et grand négociant. Que celui qui a du talent choisisse donc le moyen de briller soit au barreau, dans la chaire, dans les finances, dans le sénat ou dans les salons. Mais s'il aspire aux honneurs d'un double triomphe, il ne réussira dans aucune partie.

A Washington on est aussi oisif qu'il le faut pour être aimable. Les affaires du congrès ne pèsent à aucun de ses membres. Le séjour qu'ils font dans cette ville pendant l'hiver est regardé comme le passe-temps le plus agréable. Beaucoup de ces magistrats amènent leurs familles, afin de les présenter à une société qu'ils rencontreraient difficilement ailleurs ; d'autres préfèrent venir seuls, soit par goût, soit par économie.

Peu de familles font de Washington leur séjour habituel, ce qui ne donne pas à cette ville l'apparence de la métropole d'une grande nation. Les membres du congrès demeurent tous ensemble dans de petites maisons bourgeoises qui m'ont paru mal tenues et incommodes. Ceux qui sont accompagnés de leurs familles se logent dans les hôtels ou dans des maisons particulières. Rien n'est plus étonnant que de voir les réunions de Washington : cette foule pressée dans un salon tout au plus grand comme un pigeon-

nier. Dans ces occasions on souffre moins de la chaleur que des odeurs qui s'exhalent, et qui rendent l'atmosphère si épaisse, qu'on respire difficilement.

Peu de jours après mon arrivée, j'eus l'occasion de voir d'un seul coup d'œil toute la société de Washington. Le ministre français arrivait d'Europe et donnait un bal splendide, événement qui n'était pas sans importance à Washington. La maison du ministre, quoique vaste, pouvait à peine contenir la foule immense qui s'y était portée; tous les membres des légations étrangères étaient présents, comme on doit bien le penser, et le contraste qu'ils formaient avec le reste de la société était la chose la plus curieuse qu'il est possible de voir. Il paraît qu'une invitation générale avait été faite aux membres du congrès, car plusieurs d'entre eux n'auraient certainement pas été admis à ce bal, si on s'était borné à faire un choix. On en vit se présenter dans leurs costumes du matin, d'autres avec leurs bas de laine et des habits sortant évidemment des mains de quelque tailleur sauvage, et dont l'aspect grotesque, au milieu de cette pompe, excitait un sourire moqueur. On m'apprit que ces hommes, dont je viens de parler, appartenaient presque tous aux États de l'Ouest, et que je pourrais voir se pavaner dans les salons des femmes du même pays, tout aussi uniques dans leur genre.

Mais la société en général était fort bien composée, et l'ensemble de cette réunion offrait un grand intérêt au voyageur qui cherche à connaître les mœurs et les usages du pays qu'il parcourt. Cette circonstance me procura en même temps l'avantage de voir de près des hommes dont les noms m'étaient déjà fort connus; et

après avoir pris ma part du souper, je rentrai chez moi très-satisfait de ma soirée.

M. Wangan, ministre anglais, étant indisposé, eut la bonté de prier M. Van Buren, le secrétaire d'état, de me présenter au président. Il fut convenu que nous irions le trouver le lendemain à deux heures. Je fus très-exact au rendez-vous, car je n'aurais pas osé manquer à la politesse envers des hommes aussi remarquables. La maison du président est belle, un portique de quatre colonnes orne la facade; elle est bâtie de pierres, mais ses murs sont blanchis comme ceux du Capitole. La salle d'entrée est spacieuse, mais on nous reçut dans un appartement très-simplement meublé.

Le président était assis sur un grand fauteuil; il se leva quand nous entrâmes, et lorsque mon nom fut annoncé, il me tendit amicalement la main, me priant de m'asseoir à côté de lui; M. Van Buren partit et la conversation se prolongea pendant une demi-heure.

Le général Jackson est grand et bien fait; quoiqu'il ait atteint les limites de la vie humaine, aucun signe de décrépitude ne se fait remarquer en lui; sa chevelure, presque blanche, est épaisse et semble un peu hérissée sur le haut de sa tête; son front n'est pas d'une hauteur remarquable; sa tête, semblable à celle de Walter Scott, se rétrécit à mesure qu'elle approche de la région des idées. La physionomie du général Jackson est prévenante, ses traits, quoique fortement caractérisés, ne sont pas durs; l'âge n'a pas encore éteint la finesse et la vivacité de ses yeux. Les manières du président sont aimables; il comprend toute l'importance de ses fonctions et les remplit avec dignité; les marques extérieures de déférence qu'il réclame,

ne passent pas les bornes imposées par la société ordinaire. Le luxe des princes ne brille pas autour de lui, mais le critique le plus sévère ne saurait trouver rien en lui de l'homme grossier et vulgaire.

Ma conversation avec ce personnage distingué roulait principalement sur la politique de l'Europe. Tous les yeux étaient alors tournés vers la Pologne, ses torts, ses souffrances, ses chances de succès dans sa lutte inégale avec l'autocrate; ce sujet nous conduisit à parler de la situation générale de l'Europe, des progrès de l'intelligence, de la durée probable de la paix. Rien de tout cela ne pouvait donner au général l'occasion de développer des idées nouvelles; mais ses observations annonçaient une sagesse et une droiture peu communes chez les hommes d'état européens. Je quittai le président, rempli de respect pour ses qualités morales et la supériorité de son esprit.

Il y avait dans l'hôtel une députation d'Indiens, envoyée par les tribus les plus éloignées (les Mnemonies, je crois). Le gouvernement payait les frais de leur séjour à Washington. Elle était composée de cinq ou six hommes, dont la beauté ne pouvait pas être appréciée par un Européen. Mais leurs formes athlétiques et leurs physionomies sauvages devaient plaire à ceux qui courent après le pittoresque; leurs figures et leurs fronts sont barbouillés de rouge, et mes belles lectrices trouveront comme moi que cette couleur, qui sied si bien sur les joues, doit perdre tout son effet lorsqu'on l'étale sur le front et sur le nez. Leurs cheveux, toute leur personne est imbibée d'une substance onctueuse qui répand une odeur peu suave. Tout le monde connaît les signes caractéris-

tiques de l'Indien. La tête ronde et aplatie vers le sommet, les cheveux foncés, l'œil épars, mais non pas à fleur de tête, les os des joues saillans, le nez court, les narines ouvertes, la bouche grande, les lèvres épaisses et rarement fermées, et la coupe de la figure formant toujours un large ovale.

Ceux qui faisaient partie de la députation étaient au-dessous de la taille moyenne, et ne cherchaient pas à embellir leur personne par la toilette. Les uns portaient simplement une couverture agrafée par devant, mais leurs cheveux étaient ornés de plumes. Les deux femmes qui se trouvaient avec eux étaient très-laidés, courtes et grosses, et dépourvues de cette expression grave et intelligente qui distingue les hommes.

Ils avaient aussi amené avec eux plusieurs enfans, et je priai le domestique de les engager à venir me rendre visite. En effet, il entra un soir dans ma chambre avec deux de ces petits Indiens, un garçon et une fille qui paraissait avoir douze ans. Son costume consistait en une espèce de robe imprimée, sans manches, montant jusqu'au col, des mocassins de peau de daim, comme tous les Indiens en portent, le tout couvert d'une couverture, avec laquelle elle trouvait moyen de se draper avec grâce; à chaque oreille, pendait un grand anneau d'argent; un morceau de ruban bleu, attaché sur le haut de la tête, dont les bouts retombaient de côté, la coiffait assez bien.

Le garçon promettait de devenir beau et robuste; il me parut avoir deux ou trois ans de moins que la fille. Il portait aussi la couverture, à la manière de Benjamin, mais la robe était remplacée par un habit

dont les pans descendaient presque jusqu'à ses talons; on voyait qu'il n'avait pas été fait pour lui, ce qui lui donnait la tournure la plus burlesque. Ni l'un ni l'autre ne parlaient anglais, mais la fille se laissait conduire par son compagnon.

Ayant sur ma table une bouteille de claret, je leur en versai à chacun un verre, mais ce vin ne fut pas de leur goût. Ils mangèrent des amandes, des raisins et des noix, sans y prendre beaucoup de plaisir. Je leur offris alors des cigares, qu'ils acceptèrent avec joie; la jeune fille, surtout, s'en servit avec une adresse admirable. Pour remplacer le claret, je voulus essayer d'une liqueur plus forte; je pris sur ma table de toilette une bouteille d'eau de Cologne, qu'ils avalèrent en entier, sans effort, et sans paraître étonnés de la force de ce liquide.

Pendant la demi-heure qu'ils restèrent avec moi, ils conservèrent ce sérieux que les Indiens regardent comme inséparable de la vraie dignité. Rien ne parut exciter leur surprise; cependant, ils partirent d'un éclat de rire, en apercevant leur figure dans la glace. Je ne les entendis pas proférer une seule parole; mais lorsque je donnai un dollar à la fille, lui expliquant, par signes, que la moitié était pour son frère, elle me comprit de suite, et, par un geste, promit de suivre mes intentions. Enfin, ils se levèrent pour prendre congé; et me donnant une poignée de main, ils quittèrent la chambre, avec cette grâce barbare, qui convient à des enfans du désert.

Avant de laisser les Indiens, dont les habitudes sauvages excitèrent en moi mille réflexions originales, je parlerai d'une circonstance, qui devait refroidir l'exal-

tation du poète. Je vis, un matin, mes amis les diplomates se promenant, comme à l'ordinaire, dans la galerie de l'hôtel; mais hélas! dans quel accoutrement! le président, leur *père à tous*, avait, au moment de leur départ, fait cadeau, à chaque député, d'un habit neuf de drap bleu, avec le collet et les paremens écarlates; mais la coupe était semblable à celle des habits d'un cocher; les femmes portaient un manteau de la même étoffe et de la même couleur, et mes deux petits amis, dont la tournure sauvage me plaisait tant, étaient affublés d'une livrée verte, telle qu'Aazlitt les dépeint, lorsqu'elles ont contribué à l'éclat des réunions de Barry et de Cornwall. Enfin, au lieu de chefs indiens, je voyais des êtres qui me rappelaient des valets d'antichambre; cependant, ces pauvres gens semblaient fiers de leur brillant costume, et se pavanaient encore avec tant de majesté, que cette ridicule métamorphose pouvait plutôt ennoblir la livrée, que rabaisser des hommes qui n'avaient jamais souffert l'humiliation de la domesticité.

CHAPITRE XIII.

Constitution d'Amérique. — Le Sénat. — Défauts de la Constitution. — Comparaison avec l'Angleterre. — Division de la législature. — Pouvoir du Président. — Le Cabinet. — Rotation d'emplois. — Les ministres exclus des emplois.

DANS toutes les observations que j'ai hasardées sur le gouvernement fédéral, mon but a toujours été de démontrer la fausseté des principes sur lesquels il est fondé. Je demande maintenant la permission de faire ressortir les défauts pratiques qui résultent du peu de

rapports des institutions entre elles , défauts qui ont dérangé toute l'action de la machine gouvernementale.

Dès que les colonies anglaises eurent rompu le lien qui les unissait à la métropole , elles songèrent à établir entre elles une union assez forte pour maintenir la tranquillité intérieure et donner une même impulsion à leurs relations avec les puissances étrangères. En 1787 , une convention présidée par Washington se rassembla dans la ville de Philadelphie : tous les états , à l'exception de Rhode-Island , y envoyèrent leurs délégués. Après de longs débats , on décida que la constitution actuelle serait soumise à l'appréciation de chaque état en particulier. Ces états rassemblèrent leurs conventions en 1789 , et bientôt après le gouvernement fédéral reçut une pleine sanction.

La Constitution confère le pouvoir législatif à un congrès composé de deux chambres , celle des représentans et celle du sénat. La première est élue tous les deux ans , dans la proportion d'un membre au moins par trente mille citoyens. La loi ne parlant ici que du *minimum* , le congrès a le droit d'augmenter cette faculté. Pour faire partie de cette assemblée , il faut être âgé de vingt-cinq ans au moins , avoir son domicile dans l'État où l'on se fait élire , et jouir depuis sept ans des privilèges de citoyen des États-Unis. La qualification de propriétaire n'est pas exigée , et le droit de suffrage est presque universel. Ce système de représentation , quoique très-simple , présente cependant quelques anomalies. Les États à esclaves jouissent du privilège d'envoyer plus de représentans que les autres ; car leur droit électoral est calculé d'après le

nombre des personnes blanches, auquel on ajoute les trois cinquièmes de la population esclave. Ainsi, en supposant que l'Ohio et la Virginie possèdent chacun une population blanche d'un million, et que la Virginie puisse y ajouter une population de cinq cent mille esclaves, la Virginie fera ses élections d'après une population d'un million trois cent mille habitans, et exercera une bien plus grande influence que l'Ohio dans les conseils de la nation.

Chaque État envoie deux représentans au sénat. Ils sont élus pour six ans par les législatures particulières, et ce sénat est renouvelé par tiers tous les deux ans. Pour être élu sénateur, il faut avoir trente ans, être depuis neuf ans citoyen, et habiter l'État dans lequel on est élu. Outre ses fonctions législatives, le sénat fait encore partie du pouvoir exécutif; c'est en usant de ce droit qu'il approuve ou annule les nominations faites par le président. Un traité n'est valide que lorsqu'il a reçu la sanction du sénat à une majorité des deux tiers. — Tout ceci demande quelques explications. Dans le cours de cet ouvrage, j'ai souvent exprimé mon opinion sur les résultats probables que devait avoir le suffrage universel dans un pays comme les États-Unis; mais il est encore dans les élections d'autres vices d'une moindre importance qui peuvent agir contre les corps législatifs. Et, d'abord, personne ne peut être élu s'il n'est résident dans l'État, ce qui limite, sans nécessité, le choix des électeurs, et donne une nouvelle force à cet esprit de localité qui ne peut que paralyser les hautes vues d'un système large et éclairé. Cette condition place le législateur sous l'influence immédiate de ses constituans, et

l'empêche, dans l'occasion, d'en appeler aux suffrages de provinces plus dignes d'apprécier ses talens et ses principes ; elle place l'électeur dans l'impossibilité de choisir dans un autre État les hommes à talent qu'il ne trouve pas autour de lui, et perpétue ou fait germer plus fortement encore ces semences de jalousie qui amèneront un jour la dissolution du pacte fédéral. Quel avantage a-t-on retiré de cette clause de la Constitution ? je n'en vois aucun. Voulait-on faire porter les choix sur des hommes plus particulièrement occupés des intérêts locaux ? Mais qui pense douter des électeurs au point de ne pas leur croire assez de capacité et d'intelligence pour choisir des hommes capables de les défendre ? n'est-il pas très-rare même de les voir porter leurs suffrages sur des étrangers ? L'usage de la vie, une connaissance intime et mille autres sentimens les eussent préservés de tous dangers, et le pays eût gagné d'être représenté par des hommes dignes de la haute mission qui leur était confiée. Jamais en Angleterre une pareille absurdité ne s'est présentée à l'esprit des législateurs. Un homme du *Land's End* peut siéger au nom d'Orkneys ou de Caithness. Un bourgeois de *Berwick-upon-Tweed* peut être élu à Cork ou à Limerick ; souvent même un membre, sans changer son domicile, siège pour différens districts, et jamais on n'a pensé qu'il pût y avoir le moindre inconvénient à cet usage ; on a vu seulement qu'il en résultait une grande indépendance, une liberté d'opinion vraiment utile au pays. Tel homme d'état peut n'être pas réélu, mais toute l'Angleterre s'ouvre devant lui, et il n'est très-humble serviteur de personne en particulier. Mais en Amérique, qu'un orateur se

permette d'avoir une opinion à lui, que cette opinion ne soit pas partagée par ses commettans, il va finir sa carrière dans l'oubli le plus complet et souvent le plus injuste.

La clause qui donne aux États à esclaves une influence beaucoup plus grande qu'aux autres États, est d'une absurdité trop révoltante, pour qu'il soit nécessaire de la faire ressortir ici; et cependant, sans ce privilège, il eût été impossible de faire entrer les États du Sud dans l'Union américaine. Malgré tout, c'est l'usage dans ce pays, de déclamer continuellement contre les abus de la Constitution anglaise; et pourtant, le Highlander le plus renforcé de l'Ecosse, quelle que soit sa grossièreté, son peu d'intelligence, n'aurait jamais osé demander que ses troupeaux, auxquels on peut, sans trop d'injustice, comparer les Noirs de la Virginie, fussent compris dans le recensement, pour augmenter d'autant son influence politique.

Le partage du pouvoir législatif entre deux chambres, agissant séparément avec des droits distincts, est une pensée sans doute fort sage. Cependant, il est permis de douter que, dans les momens d'exaltation, le sénat fût assez fortement constitué, pour résister aux passions violentes. Bien différens des pairs anglais, les sénateurs américains n'ont pas un intérêt direct à maintenir leurs privilèges législatifs. Sortis pour un temps de la vie commune, ils y doivent rentrer à l'expiration de leur emploi, et demeurer sous les mêmes influences que les chambres plus populaires. Ils ne forment pas un corps indépendant : créatures du peuple, c'est pour obtenir sa faveur qu'ils se

meuvent, qu'ils parlent, qu'ils agissent; ces deux chambres ont donc les mêmes tendances, les mêmes habitudes, les mêmes intérêts. C'est donc en vain que l'on semble compter sur le sénat, pour opposer une barrière à cet esprit démocratique qui déborde de toutes parts. Hamilton l'avait prévu : il voulait que les sénateurs fussent à vie, et que leur élection reposât sur la propriété. Si Washington l'eût soutenu, il est probable que le gouvernement eût pris une marche plus assurée et plus durable; mais Washington, qui était brave sur le champ de bataille, dans le cabinet montrait une grande timidité; il laissa passer le moment opportun, et tout espoir de fonder un gouvernement fort s'évanouit à jamais.

Le président des États-Unis est nommé pour quatre ans. En arrivant au pouvoir, il jure de maintenir, protéger et défendre la Constitution; il est commandant en chef des armées de terre et de mer, et des milices, lorsqu'elles sont rassemblées pour le service du gouvernement général; il fait des traités, mais il ne peut les ratifier qu'après qu'ils ont été sanctionnés par le sénat, à une majorité des deux tiers; il nomme à toutes les charges civiles et militaires, mais avec l'assentiment du sénat; et lorsqu'il ne siège pas, ces nominations sont provisoires. Le président reçoit les ambassadeurs étrangers; il a le pouvoir de faire grâce, excepté dans les cas de trahison ou de malversation. S'il arrivait que les deux chambres ne s'entendissent pas sur l'époque de leur ajournement, il aurait le droit de les ajourner pour le temps qu'il jugerait convenable.

Le pouvoir exécutif se divise entre trois départe-

mens. Le secrétaire d'état est chargé des affaires étrangères; c'est par son organe que le président exprime son opinion dans les affaires diplomatiques; les autres membres du cabinet, sont : le ministre des finances, le ministre de guerre et marine. Telles sont les branches du pouvoir exécutif, et il est impossible d'examiner toutes les entraves dont on les a environnées, sans s'apercevoir que les législateurs ont pensé que tous les dangers de la Constitution viendraient de l'abus qu'on en pourrait faire. L'idée d'un dictateur est le grand épouvantail de tous les Américains; et maintenant encore, après quarante ans d'expérience, on rencontre des hommes sages et distingués, dont l'imagination est frappée de la crainte d'un despotisme militaire, organisé par un président qui reste quatre ans au pouvoir, jouit de vingt-cinq mille dollars de traitement, commande une armée de six mille hommes, et n'exerce aucune influence de patronage! On pourrait rire de semblables appréhensions, si elles n'entraînaient pas avec elles de graves conséquences. Mais elles affectent matériellement les idées d'un grand peuple, les arrêtent, en ôtant aux administrateurs l'indépendance nécessaire pour aider à leur développement. Le président est une sorte de soliveau qu'on a privé de toute action, de crainte d'abus. Il était sage, sans doute, d'arracher les dents et de rogner les griffes d'un animal aussi féroce, mais il ne fallait pas le mutiler, de telle manière qu'il fût hors d'état de rendre aucun service à la communauté.

Il est d'autant plus à regretter qu'un gouvernement plus fort n'ait pas été originairement établi, que la nouveauté des institutions est toujours une cause

d'incertitude et de faiblesse. Ce n'est que par degré que les peuples s'habituent à une administration, et le respect pour les institutions n'est que le résultat des siècles. Jusqu'à ce que l'Amérique soit parvenue à cette période, il est nécessaire que son gouvernement soit revêtu de toute la force possible pour résister aux utopistes et aux novateurs. Et certes, si on avait pu lui donner pour base la propriété et le talent, au lieu de l'asseoir au milieu des tempêtes populaires, il eût atteint sans peine le degré de prospérité auquel il est appelé par la nature.

On croit peut-être qu'après avoir soumis les deux chambres au bon vouloir de la multitude, on aura conservé quelque indépendance au premier magistrat de la république, loin de là : le président est élu pour quatre ans, mais il est presque passé en usage de le réélire pour un temps égal. Ainsi, dès ses premiers pas dans la carrière, il vise à cette réélection. Il a soin de ne donner sa sanction qu'aux actes qui sont en rapport avec les passions ou les préjugés du plus grand nombre. Ne pouvant diriger l'opinion, il la suit, et lorsqu'il parvient à se faire réélire, il est tellement habitué à la politique qui fut sa règle pendant sa première présidence, il est tellement lié par ceux qui l'entourent, qu'il ne peut rien changer à son administration sans avoir l'air de manquer d'unité et de caractère. Il semblerait encore, qu'ayant à supporter toute la responsabilité des actes de son cabinet, le chef suprême devrait au moins choisir ses premiers agens. Eh bien ! ici encore il lui faut l'approbation du sénat. Il faut, pour assurer sa réélection, qu'il prenne ses ministres dans les états les plus influens.

Si un habitant de New-York est secrétaire-d'état, un habitant de la Pensylvanie sera nommé au trésor; ainsi l'intérêt personnel lie les mains du président, le jette loin de ses principes et paralyse ses intentions. Ce n'est pas tout, cette courte durée d'une administration est encore fort désavantageuse aux intérêts du pays. Un cabinet ainsi limité ne peut se livrer à des vues larges, à des plans d'une longue portée. Ce que l'un commence, l'autre refusera de le continuer; l'édifice dont on aura jeté les fondemens changera cent fois d'architectes, et le dernier venu en aura tout l'honneur. En un mot, c'est une immense calamité pour un pays que d'avoir des législateurs qui travaillent pour le présent, jamais pour l'avenir, et ne consultent dans leurs actes que les préjugés de ceux qui les choisissent. De là cette faiblesse, cette inconsistance qu'on remarque dans toutes les lois américaines; toutefois, sur un terrain vacillant et incertain, les hommes d'état ne peuvent jamais être dirigés par aucun motif élevé et généreux, ni soutenir des principes féconds en grands développemens pour le génie national, et en résultats heureux pour la postérité.

Une autre curieuse anomalie de la Constitution, c'est d'avoir privé les ministres de toute voix délibérative dans le congrès. Ils ne peuvent avoir de communication avec ce corps que par écrit, ce qui entraîne des débats sans fin que préviendrait la moindre information officielle. Les ministres ne se montrent jamais en public. Ils ne peuvent ni braver leurs ennemis, ni repousser leurs attaques. Il n'y a pas pour eux de tribunal où ils puissent expliquer leur conduite à la face de la nation. Le président les couvre de ses

ailles, et reste seul responsable de tous les actes de son administration. Il est étonnant que la Constitution américaine qui semble voir un brigand dans chacun de ses fonctionnaires, ait éloigné une garantie aussi efficace que celle de la publicité. En Angleterre, pendant la moitié de l'année, les ministres sont en présence de l'opposition. Ils sont interpellés, forcés de donner des explications, on leur rappelle sans cesse leur responsabilité, et un ministre ne saurait se promener à l'aise dans *Downing-Street*, lorsque les communes d'Angleterre discutent la sagesse de ses mesures et la pureté de ses motifs. Il se tient en face de l'opinion; il provoque ses ennemis; il repousse publiquement une accusation publique; tombe ou triomphe selon le jugement qu'il obtient. Qui oserait dire que de semblables débats ne soient très-favorables au bien général? Le ministre américain se trouve protégé contre tout examen, il rend ses oracles caché dans les ténèbres de ses bureaux : c'est une fleur trop délicate pour l'exposer au soleil ardent du forum. On répond à ceci que tout officier public peut être mis en accusation. Je le veux, mais il est fort rare qu'on se rende coupable de ces actes monstrueux qui entraînent une procédure en règle; ce sont les petits abus, les légères impuretés qu'on pourrait, par une autre méthode, poursuivre ou prévenir. On s'est privé du plus sûr moyen d'avoir des magistrats intègres et sûrs.

Lorsqu'on porte un regard attentif sur les détails de cette administration, on voit clairement que les ministres ne sont que les premiers commis du président. A l'ouverture du congrès, on nomme des comités qui dirigent de fait les divers départemens du pouvoir

exécutif. On procède ainsi : le président, dans son message, appelle l'attention des chambres sur les sujets qu'il croit d'un intérêt général. Ces divers sujets sont renvoyés aux comités. Le comité des voies et moyens se charge de tout ce qui a rapport aux finances, celui des affaires étrangères examine toutes les affaires diplomatiques. Tous les chefs de ces divers départemens sont rigoureusement exclus des délibérations. Tout ce gouvernement est ainsi placé entre les mains du peuple, et aucune décision n'est prise par le congrès que sur le rapport des comités.

Il faut cependant remarquer que tout ce pouvoir donné au peuple n'est aucunement dans la Constitution ; c'est une de ces usurpations qui se sont introduites peu à peu et qui n'empêchent personne de parler de l'inviolable pureté de la Constitution. Dans le fait, il est évident pour les hommes de bonne foi que toute autorité, toute puissance réside dans les deux chambres du congrès.

CHAPITRE XIV.

Washington. — Importance de l'éloquence. — Influence des gazettes en Amérique. — Moyen d'acquérir l'éloquence orale. — Longs discours au congrès. — Style des orateurs du congrès. — Manque d'organisation. — Réclamations de M. Monroë. — Réclamations du commodore Décatur. — Débats sur les réclamations. — Débats au congrès. — Éloquence des Américains. — Éloquence de congrès. — M. Randolph. — M. Tristram Burgess. — Discours de M. Burgess. — Talent du congrès. — Législateurs américains. — Discussion dans le Sénat. — Gouvernement purement électif. — Dépendance de la législature. — Burke. — Élection du Président. — Message du gouverneur Chiston. — Registre annuel de l'Amérique. — Inconvéniens d'une magistrature suprême élective.

Si le sol des États-Unis n'est pas favorable aux progrès de la philosophie et de la littérature, ceux de l'éloquence doivent y être rapides; car, dans un pays

où les dépositaires du pouvoir sont si nombreux, elle est indispensable aux succès de l'ambition. Sous un gouvernement despotique, l'éloquence de la chaire est la seule qui puisse se faire remarquer. Aucune sympathie n'existe entre les gouvernans et les gouvernés; cette habitude d'obéissance passive est incompatible avec l'exaltation de la pensée et du sentiment qui caractérise la véritable éloquence. Mais dans une république, les intérêts de tous sont sans cesse discutés; l'orateur se trouve toujours placé sur un grand théâtre; tout ce qui respire dans l'univers est soumis à son empire et obéit à l'impulsion de son génie.

En Amérique, l'avancement politique ne s'obtient que par la persuasion. En Angleterre, ce genre de talent trouve aussi les moyens de s'exercer; mais son influence est diminuée par mille autres avantages, tels que le rang, la fortune, les alliances, les droits héréditaires, qui ouvrent à l'ambition une carrière brillante. On sait combien le pouvoir de prérogative se fait sentir; est-ce un bien, est-ce un mal? je l'ignore. Rien de tout cela n'existe aux États-Unis, le rang y est inconnu, les grandes fortunes y sont rares, et souvent les premières charges de la république ont été accordées plutôt en vue d'intérêts particuliers, que pour satisfaire au bien général. On ne peut se former une idée du nombre de candidats qui sollicitent les places du gouvernement; et comme chaque individu veut l'emporter sur son rival, en donnant une preuve de supériorité, il en résulte que l'opinion politique est disséquée avec un soin qu'il serait difficile au plus habile métaphysicien de surpasser. Mais tous entrent dans la lice, couverts des mêmes armes,

déployant la même bannière, s'en rapportant au même arbitre et aspirant aux mêmes récompenses. Toutes les protections possibles sont entre les mains du peuple, lui seul distribue les honneurs et décide des affaires les plus importantes.

Aux États-Unis, ce n'est que par l'éloquence orale et par les journaux qu'on peut espérer d'obtenir quelque influence sur cet arbitre irresponsable. On ne peut se faire une idée de l'empire que ces gazettes exercent sur le peuple, et de l'activité avec laquelle on les répand de tous côtés. Les neuf dixièmes de la population ne lisent pas autre chose, et on ne peut travailler les esprits que par ce moyen. Chaque village, je dirai presque chaque hameau, possède une presse qui répète les nouvelles, et sert d'arène à tous les gladiateurs politiques qui veulent exercer leurs talens et propager leurs idées. Les directeurs de ces journaux sont en général des hommes sans éducation, mais dangereux, exagérés dans leurs louanges comme dans leurs critiques, habiles à faire valoir tout ce qui peut être utile à leur intérêt, indifférens pour tout le reste.

Le public se laisse volontiers conduire par cette classe d'écrivains. Les livres circulent difficilement dans un pays où la population est clairsemée, et l'homme le plus solitaire ne consentirait pas à donner la moindre portion du fruit de son travail pour s'en procurer. Les journaux, aux États-Unis, pénètrent partout; les lieux les plus reculés trouvent moyen de correspondre de cette manière avec leurs concitoyens. C'est ainsi que la clameur du monde parvient à l'oreille de l'homme du désert, et le tient

sans cesse au courant de tout ce qui s'y passe.

Les journaux ont une influence toute particulière. Ils constituent l'existence du moment; ils forment une chaîne entre le passé et l'avenir; ils deviennent indispensables à la vie; ils ne froissent jamais les intérêts. Ils sont lus, mis de côté jusqu'au lendemain; tout leur pouvoir est fondé sur la distraction continuelle qu'ils procurent, et comme dit un vieux proverbe: la goutte d'eau qui tombe finit par user la pierre.

Mais la presse sert plutôt à défendre et à répandre les principes d'un parti, qu'elle n'est favorable à l'ambition individuelle. Il est rare qu'un journal soit utile à son directeur; il circule dans mille endroits différens, où le nom et l'existence de cet homme sont tout-à-fait inconnus; il devient pour la masse de ses lecteurs plutôt un être aérien et mystérieux, qu'un homme, buvant, mangeant, et s'habillant comme eux.

C'est pourquoi, en Amérique, l'influence de la plume, quoique très-étendue, n'est que secondaire en comparaison de celle de la parole; l'écrivain qui fera valoir les opinions de son parti avec beaucoup d'habileté, les soutiendra avec une grande force logique, ne sera peut-être qu'un orateur médiocre; et cependant le suffrage des électeurs ne s'obtient guère que par l'éloquence. Ainsi la plus grande partie de la législature fédérale se compose d'avocats, tous hommes habitués par leur profession à parler en public. Les marchands, les grands capitalistes de New-York, Boston, Philadelphie et autres grandes villes, que je regarde comme les citoyens les plus éclairés du pays, sont exclus de la représentation, parce qu'ils manquent de talens oratoires, et ils sont

exclus avec autant de rigueur que si la loi en faisait un devoir aux électeurs.

L'acquisition d'une faculté aussi importante devient le but principal de l'éducation en Amérique. Les professeurs d'élocution, qui trouvent moyen de débiter leurs phrases ampoulées à des hommes médiocres, abondent de tous côtés. L'enfant américain s'exerce à parler dès la première année de ses études ; au collège, il prononce des discours en public ; plus tard il se fait recevoir dans des sociétés parlementaires, et bientôt il se fait connaître des électeurs dont il aura peut-être besoin de briguer le suffrage. Il exerce ensuite les fonctions d'avocat ; et le chemin qui mène à la gloire et à la faveur s'ouvre devant lui. Il ne tardera sans doute pas à être nommé membre de la législature de l'État où il est né ; s'il se distingue dans cette nouvelle carrière il devient député au congrès, et ses devoirs législatifs prennent une plus grande extension ; mais quel que soit le degré de supériorité qu'il ait atteint, il n'est jamais sûr de conserver la faveur de ses constituans ; il a tout à craindre de la jalousie. Les habitans de chaque district sont en mouvement perpétuel, tant ils ont peur que leurs intérêts ne soient pas défendus à la législature ; ils attachent aussi beaucoup de prix au rang qu'occupent leurs représentans au congrès, et se croiraient très-humiliés si les affaires importantes s'y traitaient sans leur participation.

Le joug de pareils électeurs n'est vraiment pas facile à porter. Quand les papiers publics ne font pas souvent mention de longs discours de leurs représentans, le mécontentement est à son comble ; de là ces torrens de paroles inutiles qui débordent le congrès

américain, plus qu'aucune autre assemblée délibérative. La réélection dépend de la faconde; il faut donc tolérer les discours sans fin et sans but, les déclamations et les divagations des orateurs. On lit continuellement dans les journaux les annonces suivantes : « La séance d'hier, à la chambre des représentans, a été remplie par la suite de l'improvisation brillante de M. Tompkins, il remontera demain à la tribune. On pense qu'il terminera son discours vendredi; mais, à cause de la multiplicité des affaires, M. Jefferson-Bagg ne pourra sans doute commencer la réplique avant mardi prochain; elle se prolongera peut-être jusqu'à la fin de la semaine. »

En effet, les discours, au congrès, se prolongent souvent pendant dix-huit à vingt heures. L'orateur, après avoir donné une si belle preuve de la force de ses poumons, fait circuler sa harangue sous la forme d'un pamphlet de cent cinquante pages environ, d'une impression très-fine; un nombre considérable d'exemplaires sont destinés aux constituans, qui mordent à l'appât; le député, à la fin de la session, revient dans son pays natal, où il est loué, fêté, encensé et réélu.

Le peuple américain jouit en Amérique d'une grande réputation de jugement; mais ceux qui ont l'avantage d'assister à ses assemblées législatives, perdent beaucoup de cette bonne opinion. La manière de discuter les affaires au congrès est une violation flagrante des règles les plus simples du sens commun; le style de l'orateur est toujours lâche, jamais de suite dans les idées, jamais concluant. Ni lui, ni ses auditeurs ne s'inquiètent du sujet de la discussion; les députés, en général, ne prennent part aux débats que dans l'es-

poir d'y briller personnellement. Il arrive souvent que les affaires pressantes, qui ont donné lieu à la convocation de l'assemblée, sont les seules dont il ne soit pas question.

Il est clair que cette manière de discuter, si toutefois on peut appeler cela discuter, ne pouvait être admise que dans une assemblée qui a du temps de reste à prodiguer à ces intermèdes oratoires. Elle ne pourrait être tolérée dans le parlement anglais, que les affaires multipliées de l'État obligent à être si économe de ses momens. Les intérêts d'une grande nation sont trop graves pour être traités en jouant, et le temps est trop précieux pour l'employer à de vains discours.

Il faut croire que le congrès américain n'a pas grand'chose à régler. Tous les petits détails de localité et de législation municipale forment les attributions du gouvernement de chaque État; il ne lui reste donc à s'occuper que du commerce intérieur et des affaires étrangères. Les membres du congrès ne sont jamais pressés de retourner dans leurs provinces, car ces heures qu'ils accordent aux affaires publiques leur sont assez largement payées; les plaisirs de Washington, de beaux appointemens, l'avantage de briller aux yeux de leurs constituans, tout cela, réuni, engage les députés à prolonger la session autant que possible, et la farce se joue d'un commun accord. Les discours interminables sont tolérés, sans être écoutés; et toutes les manœuvres employées pour traîner les affaires en longueur, sont toujours couronnées de succès.

Voici l'explication des faits dont j'ai déjà parlé; cependant on peut les attribuer encore à mille autres

circonstances. Quoique l'esprit de parti se dessine faiblement, il est vrai, dans les deux chambres, et que les débats politiques y soient discutés avec vigueur, le manque d'organisation se fait sentir dans l'attaque comme dans la défense. Personne ne sait ni s'entendre ni se réunir; les mouvemens de chaque parti se font sans régularité et sans préméditation; au lieu de former un corps bien organisé, de proclamer des principes fortement raisonnés, pour attirer des partisans, les assauts sont livrés par des combattans détachés et sans influence, qui mêlent leurs idées personnelles à l'opinion du parti qu'ils représentent, ce qui rend impossible tout système général de coopération. On s'aperçoit toujours, quelles que soient les affaires qui occupent les chambres, que chaque individu agit pour lui-même, cherche avec avidité l'occasion de déployer, devant ses collègues, toute l'originalité de ses pensées.

Personne ne peut donc jamais deviner, d'après le sujet, quelle tournure prendra la discussion; un mot, un argument, une allusion, suffisent pour amener les débats sur un terrain étranger à la question, et souvent il m'a été impossible de découvrir, pendant toute une séance, sur quoi la chambre se trouvait divisée. On est sûr, au moins, en Angleterre, qu'une proposition sur le code criminel ne vous entraînera jamais à discuter sur les chemins, les eaux de Plymouth, la charte de la compagnie des Indes, etc.; mais en Amérique, une discussion au congrès est une espèce de chasse au clocher: personne ne connaît le pays qu'il va parcourir.

Je ne vois qu'un bon résultat dans tout ce déver-

gondage de style, c'est de tenir les membres sur un *qui vive* continuel. Chaque représentant d'un district doit toujours être prêt à répliquer à son adversaire. Aucun membre (à la chambre des communes surtout) ne peut s'absenter pendant une heure, avec sécurité, lorsqu'un orateur du parti hostile, selon l'expression américaine, *est en possession du parquet*. Souvent, en entrant au Capitole, j'ai demandé à plusieurs représentants si la discussion serait intéressante ce jour-là; ils me répondirent tous qu'il n'était pas possible de le prévoir; que le sujet le plus insignifiant pouvait tout-à-coup amener une discussion des plus vives. Mais je me suis étendu trop long-temps sur ces matières; cependant, je veux citer encore quelques circonstances qui s'y rapportent.

Les premiers débats auxquels j'assistai roulaient sur une réclamation faite aux États-Unis par le président Monroe, pour obtenir la somme de soixante mille dollars; cette réclamation avait été long-temps repoussée, puis renvoyée aux commissaires de la chambre des représentants qui, après un sévère examen, firent un rapport en faveur de la demande. La question vint enfin à être discutée : « La dette réclamée par M. Monroe est-elle juste ou non? » Rien ne pouvait être plus simple; ce n'était qu'une affaire de chiffres à régler. Devinez comment elle fut traitée à la chambre des représentants? On parla à peine de la validité réelle ou non de la réclamation. Quoique les comités eussent fait plusieurs rapports en faveur du président, personne ne songea à prouver l'injustice de leur décision. Mais on parla beaucoup du caractère politique de M. Monroe, des présidents et des députés

de la Virginie, des tentatives de ce pays pour gouverner l'Union, et de sa politique égoïste. Puis, une chaleureuse discussion s'éleva pour décider lequel de M. Monroe ou de M. Livingston, avait contribué à la cession de la Louisiane. On s'échauffa de part et d'autre; un membre turbulent de la Virginie fut souvent rappelé à l'ordre. Un député déclara qu'il avait toujours désapprouvé l'administration de M. Monroe, et qu'il s'opposait maintenant au paiement de la dette; personne ne répliqua. Un autre pensa que M. Monroe serait très-heureux d'obtenir la moitié de ce qu'il demandait; il proposa un amendement à ce sujet, qui passa, je crois, après beaucoup de déclamations et de bruit.

Une autre discussion pareille fit sur moi une vive impression, et achevera de donner une idée de la manière dont se traitent les affaires à la chambre des représentans. Le commodore Décatur, à la tête de son équipage, s'était distingué sur la Méditerranée, et sa veuve réclamait la somme due à son mari, en récompense de sa belle conduite. J'ai oublié les détails de cette affaire; mais peu importe. Le commodore, n'ayant pas de famille, avait légué tout ce qu'il possédait à sa femme, que des circonstances malheureuses avaient réduite depuis à la misère. Lorsque j'arrivai, les débats avaient déjà commencé, et tout le monde semblait disposé à faire droit à la réclamation. Tout cela était très-intéressant, mais ne suffisait pas pour captiver l'attention d'un étranger; j'eus l'idée de voir ce qui se passait au sénat. Pendant que je causais avec un de ses membres, la discussion que j'avais laissée, s'anima et donna lieu à de nombreuses oppositions.

Un des membres prétendit que cet argent étant principalement destiné à secourir la veuve du commodore, on devrait s'écarter des règles ordinaires, et accorder une somme plus considérable au chef de la flotte; la majorité repoussa cette proposition. La discussion devint plus calme; tout faisait espérer qu'elle se terminerai promptement et d'une manière satisfaisante.

Tout-à-coup un député se leva et dit que toute conclusion était impossible; car le commodore, en léguant tout ce qu'il possédait à sa femme, croyait laisser peu de chose; qu'on ne pouvait donc pas savoir quelles auraient été ses intentions, s'il avait prévu l'accroissement de sa fortune. Il s'opposait avec force à ce qu'on accordât à la veuve la jouissance de biens aussi inattendus. Cependant, cette dernière ne manquait pas d'avocats zélés et habiles à faire valoir ses droits; ils vantèrent son amabilité et sa bonté et soutinrent que la chambre n'avait pas à s'inquiéter de ce qu'aurait pu faire le commodore, mais devait se borner à remplir les dernières volontés exprimées dans son testament.

L'affaire devint de plus en plus embrouillée; de nouveaux sujets de dispute s'élevèrent. En admettant que M^{me} Décatur eût la jouissance de cet argent pendant sa vie, était-il convenable qu'elle pût en disposer à sa mort, au détriment des parens de son mari? ceci fut chaudement discuté. Un monsieur prit la parole, et, dans un discours pathétique, vanta les perfections de deux jeunes personnes, filles d'une sœur du capitaine, dont les malheurs égalaient le mérite. Voisin de campagne de ces filles accomplies, il refusait d'accorder les biens à la veuve, si les nièces du capitaine ne devaient pas en recevoir leur part. Ce

discours produisit grand effet; les partisans des jeunes filles (composés de tous les hommes à marier de la chambre) étaient fort nombreux, lorsqu'un autre membre, plus âgé et plus grave, vint fixer l'attention d'un autre côté. Il informa la chambre que le frère du commodore avait été son ami intime, et qu'il était mort, laissant très-peu de fortune à sa famille; il pensait que les fils d'un frère devaient l'emporter sur les enfans d'une sœur, et qu'il était juste de voter en leur faveur.

Les amendemens se multipliaient; chaque discours faisait naître de nouveaux obstacles. On m'assura (et je n'eus pas de peine à le croire) que la majorité était favorable à la demande, telle qu'on l'avait présentée dans l'origine; mais les opinions diverses des partis opposés empêchèrent qu'on en vint à une décision. Les uns voulaient tout donner à la veuve, les autres à la famille du frère, d'autres à celle de la sœur. Plusieurs proposèrent un partage général, tandis qu'un parti puissant trouvait convenable d'accorder la somme sans imposer de conditions. Enfin, après une perte considérable de temps, rien ne fut terminé, et l'affaire fut renvoyée à la session prochaine, où la farce que je viens de décrire se continuera sans doute avec le même comique.

Dans mes heures passées au Capitole, je me suis attaché à observer cette méthode par laquelle une question très-simple dans l'origine, devient pendant le cours des débats, si compliquée et si contraire à la raison, que le dialecticien le plus habile n'y pourrait rien comprendre. J'ai souvent essayé de découvrir ce qui occupait l'assemblée, mais en vain; mes conjec-

tures étaient presque toujours fausses. Il est vrai que souvent les amendemens se multipliaient au point d'embarrasser les membres eux-mêmes. Ils se voyaient forcés de demander des explications au président, et rien ne me donne une plus haute idée de la capacité de cet homme d'état, que l'habileté avec laquelle il rappelait l'état de la question, et empêchait la chambre de se perdre dans le dédale qu'elle s'était créé.

Il ne serait pas juste de se reporter aux premiers jours de la république, pour juger de l'éloquence des Américains. A cette époque elle se faisait sentir par les actions et non par les phrases. Ceux qui vivaient dans les camps, l'épée toujours à la main pour conquérir la liberté, n'avaient pas le temps de songer aux figures de rhétorique; les paroles qu'ils adressaient à leurs compatriotes étaient énergiques et dignes de la grande œuvre qui les occupait.

L'indépendance nationale une fois assurée, tout prit une figure nouvelle. Le talent oratoire, dans les occasions critiques, lorsque de puissans intérêts sont agités, que les hommes se livrent avec force à leurs convictions, est moins un art qu'un élan. Dans les temps ordinaires, il devient une branche de l'éducation indispensable à certaines professions. La génération nouvelle en Amérique ne voulut pas, comme ses aïeux, se contenter de la simple expression de ses sentimens et de ses opinions, sans fleurs de rhétorique, sans phrases étudiées; elle voulut s'élever plus haut, mais son audacieuse ambition surpassa de beaucoup ses moyens. Ce que nous avons recueilli jusqu'aujourd'hui prouve un manque total de goût, d'originalité et d'imagination. Lancée dans une carrière

politique nouvelle, parlant la langue, adoptant les lois des Anglais, comptant sur leur littérature, l'Amérique a trouvé plus facile de briser les liens de l'esclavage physique, que de se débarrasser de ceux qui retiennent encore leurs esprits sous la dépendance. La force, la bravoure, ont pu rivaliser avec celles de leurs ennemis, mais les progrès intellectuels n'avaient pas atteint le degré nécessaire pour obtenir sur eux la supériorité d'esprit.

C'est ainsi que, dès l'origine de leur indépendance, les Américains devinrent un peuple imitateur : personne chez eux ne pouvant leur tracer de route, ils suivirent les exemples d'une autre nation, sans chercher à savoir s'ils pourraient convenir à leur pays. Entourés de tous les élémens de la nouveauté, dans un monde où rien n'avait encore été exploité, ils renoncèrent à tous les avantages qu'ils pouvaient en tirer, pour copier un peuple, qui ne leur accorde même pas le mérite d'une heureuse imitation.

L'imitation, en fait d'éloquence, excite peu l'admiration. Tout le monde sait que, pour produire de l'effet, cet art doit non-seulement se conformer à la situation générale de la société, mais à l'esprit, aux usages, aux sympathies, aux préjugés des auditeurs. Telles images qui agiront avec force sur un peuple, ne feront aucune impression sur celui dont le climat, les habitudes et les préventions sont soumis à d'autres influences.

Le plus grand défaut qu'on puisse reprocher à l'éloquence américaine, c'est qu'elle *n'est pas* américaine. Quand un voyageur parcourt les États-Unis et observe la forme de la société, qu'il voit une population peu nombreuse dispersée sur un terrain immense,

un pays dont l'aspect diffère entièrement de celui de l'Europe, l'absence du luxe, les manières et expressions peu polies, le manque général de science littéraire, les conséquences sans nombre qu'entraînent les institutions démocratiques, il s'attend à trouver dans l'éloquence d'un peuple semblable, des images en rapport avec sa situation. Sa première visite au congrès le confirmera sans doute dans cette opinion. Il trouvera dans le Capitole, à Washington, deux assemblées; l'une, composée de gros fermiers, l'autre, d'avocats; des hommes dont la seule tournure annoncerait de l'aversion pour les grâces et l'élégance d'un monde civilisé, grossiers dans leurs manières et leurs goûts, exprimant le plus profond mépris pour toutes les sciences qui ne rapportent rien; l'impression ne serait pas aimable, mais on se féliciterait au moins de voir un cuisinier de Washington nous débarrasser, au profit du peuple ou de sa vanité personnelle, des lieux communs, des discours ambitieux et fleuris de nos orateurs anglais.

Toutes ces illusions du voyageur ne tardent pas à s'évanouir; jamais il ne découvrira dans aucun discours la moindre trace d'originalité, mais on l'accablra sans pitié de citations latines, tirées des livres classiques de quelque académie voisine; on y ajoutera des vérités morales et politiques, soutenues avec emphase, et dont les preuves ne seront rien moins que persuasives; on le fatiguera de louanges prodigieuses au gouvernement et à l'intelligence du peuple; il faudra qu'il prête l'oreille aux prétentions d'une vanité insatiable. Il aura beau s'élever avec l'orateur jusqu'aux régions célestes, et descendre avec lui dans l'abîme, il ne verra jamais qu'une parodie mal exécu-

tée, une espèce de plagiat maladroit, une imitation gauche d'exemples inapplicables, la farce ridicule et burlesque d'un paysan jouant la pantomime; enfin le véritable cachet oratoire des Américains se trouve dans la grossièreté et l'oubli des convenances sur lesquelles repose la véritable éloquence.

Le nombre des membres du congrès qui ont reçu ce qu'on appelle aux États-Unis une éducation classique, est très-borné; et la plupart de ceux-là même n'ont pas conservé de leurs études assez de souvenirs pour tirer parti des grands écrivains de l'antiquité. La majorité de la chambre ignore les langues anciennes et les chefs-d'œuvre qui les immortalisent; c'est donc perdre le temps, et pousser à bout la patience de pareils auditeurs, que de citer à chaque instant les auteurs classiques. Cependant ces citations savantes sont beaucoup plus fréquentes à la chambre des représentans en Amérique, que dans celles du parlement en Angleterre. Il est très-curieux de voir des hommes anti-littéraires farcir leurs discours de pensées qu'ils ont ramassées dans leurs lectures superficielles. Un membre accusé ne répondra pas à son adversaire en bon anglais, mais il s'écriera : *telum imbelles et sine ictu*; s'il trouve l'occasion de parler de philanthropie, il prononcera ces paroles de Térence : *homo sum, humani nihil*, avec un accent pathétique, la main droite sur le cœur. En un mot, les députés, semblables au cosmogoniste du Vicaire de Wakefield, se ménagent toujours un moyen de jeter de la poudre aux yeux.

Pendant mon séjour à Washington, j'assistai à un autre débat qui excitait dans le public un grand in-

térêt. Il s'agissait de la nomination de M. Randolph, comme ministre à la cour de Russie. On parla de lui en ces termes : l'an 1830, le cabinet de Washington jugea convenable d'envoyer un ministre à la cour de Russie. M. Randolph, homme de grande capacité et doué de talens remarquables pour la controverse, fut choisi pour remplir cette importante mission. Jamais il n'a été investi d'aucune charge dans le gouvernement, cependant il a su fixer l'attention du public, en excitant l'admiration des uns et la haine des autres. Jamais homme en Amérique n'apporta dans les débats une ironie plus mordante; aucun n'aurait osé comme lui se servir d'une arme aussi dangereuse. M. Randolph ne jouit pas de la réputation d'un homme d'état parmi ses concitoyens : l'opposition est son élément. Toutes les administrations qui se sont rem placées pendant l'espace de trente ans, ont été en butte à ses attaques vigoureuses. Ses épithètes ingénieuses et énergiques pulvérisent, pour ainsi dire, ceux qui excitent sa colère. M. Randolph est aristocrate dans ses habitudes et sa manière de voir; cependant il a toujours été l'avocat le plus zélé des principes démocratiques. Ainsi que M. Jefferson, il déteste la littérature et la société françaises, et accorde à l'Angleterre et à son gouvernement plus de louanges qu'il ne mérite peut-être. Parmi ses nombreux talens, on ne doit pas oublier de parler de ses connaissances étendues sur la généalogie des pairs de la Grande-Bretagne.

Quand la place de ministre à la cour de Saint-Petersbourg fut offerte à cet homme remarquable, il fit répondre au président que l'état de sa santé ne lui

permettant pas de braver les rigueurs du climat de Russie, il ne pourrait l'accepter à moins qu'il ne lui fût permis de passer les mois d'hiver à Londres ou à Paris. La permission fut accordée, et M. Randolph partit; il laissa derrière lui beaucoup d'ennemis. Tous ceux qui avaient été victimes de son éloquence épiaient avec avidité les occasions de se venger d'un adversaire aussi formidable.

Peu de jours avant mon arrivée à Washington, on vint à parler de cette nomination dans les débats; M. Tristram Burgess, de Rhode-Island, fit une sortie virulente contre le gouvernement et M. Randolph; ce qui donna lieu à la réplique de M. Cambreleng, député de New-York, et sans contredit le politique le plus habile de l'Union. Il prit chaudement la défense des ministres; mais je dois avouer qu'il s'emporta au-delà des limites imposées à la discussion parlementaire. Par malheur, M. Tristram Burgess, homme très-âgé, avait le nez recourbé, le haut de la tête chauve, et quelques cheveux blancs sur les côtés. M. Cambreleng, faisant allusion à ces particularités, parla des feux de l'Etna, brûlant sous les neiges du Caucase, et finit, en comparant son adversaire à un vautour dépouillé; c'est le comble du mauvais goût: mais je connais assez M. Cambreleng, pour être persuadé que, s'il avait pu s'expliquer, il aurait renié toutes les expressions capables d'offenser le vieillard. Personne ne demanda d'explication; la chambre ajourna l'affaire, qui ne fut reprise que trois semaines après.

A peine avais-je mis le pied dans Washington, que j'appris qu'on s'occupait d'avance de la réplique de

M. Burgess, regardé comme l'orateur le plus redoutable de la chambre. On déplorait déjà le sort de ce pauvre M. Cambreleng; il ne pouvait avoir aucune chance de succès dans une lutte aussi inégale. On me félicita de tous côtés, de l'occasion qui se présentait d'entendre l'orateur américain le plus éloquent. Le jour fixé arriva, et M. Burgess se présenta, portant avec lui une liasse de papiers, qui promettait un discours préparé et très-volumineux.

La promesse ne fut pas trompeuse; le talent proluxe de M. Burgess était du premier ordre; et malgré la distance qu'il se proposait de parcourir, il ne marcha pas aussi rapidement qu'on l'aurait voulu. Je sais qu'il resta trois jours en route, sans être beaucoup plus avancé qu'à l'heure du départ.

Quoique ma curiosité eût été violemment excitée, les trois premières séances suffirent pour l'apaiser. M. Burgess était certainement un homme habile, expérimenté et doué d'une grande facilité d'expression; je remarquai qu'il savait frapper des coups vigoureux, et parer ceux de son adversaire avec adresse; mais il manquait de goût et d'imagination. Je ne pus remarquer aucune idée heureuse, aucune de ces qualités qui forment le grand orateur; un discours de trois jours, prononcé par un homme semblable, devait être une affaire sérieuse: quoique je regardasse comme un devoir, de le suivre jusqu'au bout, je pris la ferme résolution de ne pas me soumettre de nouveau à l'ennui de le reproduire.

S'il m'était possible de faire une analyse passable d'un discours qui formerait un volume, je le citerais pour donner un exemple de cette absence de goût, de

bon sens et de tact dont j'ai déjà parlé. Des morceaux de latin et de Shakspeare, des mots sans intentions, des intentions qui ne valaient pas la peine d'être exprimées, des plaisanteries de mauvais ton, une fausse logique, souvent des argumens sans force, une profusion de grâces étrangères; noyées dans les expressions vulgaires du pays; de grands efforts pour expliquer des vérités incontestables, des invectives chaleureuses, des conclusions sans précédens, ou des précédens qui ne mènent à aucune conclusion. Ce discours excita cependant l'admiration universelle, pendant huit jours. Les gazettes en parlèrent avec un éloge qu'on aurait trouvé exagéré pour un discours de Démosthènes. M. Burgess, à la fin de la session, fut encensé à New-York, et Rhode-Island se glorifia des pompes oratoires du plus habile de ses enfans.

On ne peut nier que le discours de M. Burgess ne fût excellent dans son genre; et, pour en donner une idée au lecteur, j'entrerai dans quelques autres détails. Les premières séances furent employées à répondre aux allusions de M. Cambreleng, qui avait, comme on sait, parlé des neiges du Caucase, et des vautours dépouillés. Une semblable affaire, au parlement anglais, eût été pacifiée de suite; une réponse brève, mais énergique, se serait fait entendre, le bon sens aurait prévenu de plus graves résultats.

Mais la chambre des représentans, et M. Burgess, conduisant autrement leurs affaires, l'orateur commença par les cheveux gris, et dit, en profond logicien, que ce changement étant la conséquence naturelle de la vieillesse, on ne pouvait faire, à ce sujet, d'allusion ironique, sans lui manquer de respect; que

chez tous les peuples du monde, mahométans ou chrétiens, barbares ou civilisés, tous se montraient pleins d'égards pour le vieillard. La Bible même nous apprend que la chevelure grise doit être regardée comme une couronne glorieuse. Les hommes vieilliront tous, à moins qu'ils ne meurent jeunes, et pas un membre de cette chambre n'échappera au sort commun, etc. Ainsi de suite, pendant un quart-d'heure.

Ayant épuisé tout ce qu'il était possible à l'homme de dire sur les cheveux gris, il en vint aux têtes chauves. Il avoua, avec candeur, que cela pouvait, en effet, passer pour un défaut, la nature voulant que le crâne de l'homme fût couvert de cheveux, ce qui est pour lui non-seulement une chose utile, mais encore une parure. Je ne me souviens pas si M. Burgess profita de l'occasion, pour faire connaître à la chambre les vertus de la graisse d'ours et de l'huile de Macassar. Je m'attendais à un épisode sur les bonnets de nuit et les perruques galloises; mais l'orateur garda là-dessus le plus profond silence. Il se contenta d'informer la chambre que plusieurs grands héros et grands philosophes avaient été privés d'une chevelure épaisse : qu'Aristote était chauve, ainsi que Jules César, etc.....

Enfin, il n'abandonna ce sujet, qu'après l'avoir retourné dans tous les sens, et en avoir rassasié l'auditoire. Puis le vautour fut introduit et voltigea si longtemps sur la tête de l'adversaire de M. Burgess, qu'on était impatient de le voir en possession de sa proie, pour en être débarrassé; afin de rendre justice, il faut avouer que le vautour était un oiseau pacifique, redoutable en apparence, mais sans bec ni ongles.

L'orateur le traita , il est vrai , avec beaucoup de légèreté ; car , après l'avoir fait voler pendant trois heures dans la salle , il affecta pour lui le plus grand mépris , et annonça que lui , M. Burgess , s'élevait à la hauteur de l'aigle , et ne craignait pas d'être terrassé par un hibou stupide. Il n'y avait plus moyen de tenir son sérieux ; on en était heureusement à la fin de la séance , et les membres se dispersèrent avec une gaité dont je fus étonné , après une pareille épreuve.

Je me suis permis peut-être une trop longue critique , et je reviendrai maintenant sur les objets qui méritent des louanges. Les hommes du congrès ne sont pas sans talens ; ils ont une sagacité intérieure et pratique qui , sans approcher de la dignité philosophique , convient peut-être mieux à l'administration d'un gouvernement comme celui des États-Unis. Les législateurs américains parlent comme des fous et agissent avec prudence ; ils sont le contraire de Charles II , qui , selon Rochester , *n'a jamais dit une bêtise , et n'a jamais rien fait qui eût le sens commun*. On ne doit pas juger de ces hommes d'après leurs paroles ; il faut aussi peser leurs actions avant d'asseoir un jugement sur leur caractère moral et politique. Quand bien même il ne s'opérerait pas de changemens dans leur situation , ils pourraient faire mille bévues , mais les intérêts du peuple ne souffriraient jamais de leur opiniâtreté à les soutenir ; on juge moins des mesures , dans ce pays , par leurs conséquences futures , que par leurs résultats immédiats. Il y a au congrès beaucoup de clarté dans la manière de voir , mais pas d'extension dans les idées ; une grande perspicacité pour prévoir les effets , mais rien de cette faculté si pré-

cieuse avec laquelle on parvient à lier ces effets aux causes, et à suivre les traces des conséquences bien au delà des bornes de l'expérience déjà acquise. Ils sont plutôt remarquables par la finesse que par la prévoyance; ils ont les qualités nécessaires pour profiter des circonstances, mais ignorent entièrement l'art de les diriger.

J'ai déjà dit que le style oratoire au sénat est supérieur à celui de l'autre chambre; tel fut mon opinion dès le premier jour; elle s'est confirmée depuis. Les défauts de ces deux corps législatifs ne diffèrent cependant qu'en plus ou en moins; la manière de discuter est tout-à-fait semblable; au sénat, on parle moins pour le plaisir de briller, moins de phrases ampoulées, moins de véhémence ridicule, qu'à la chambre des représentans. Les membres du sénat dépendent du peuple, mais ils ne sont pas en butte à une foule de coterie particulières; ils dépendent surtout d'une classe d'hommes plus élevés, qui possèdent de grandes propriétés, et auxquels sont confiés les plus grands intérêts. Comme les sénateurs ne sont pas aussi nombreux que les députés, les querelles éclatent moins souvent dans les débats; les argumens se rapprochent davantage de ceux de l'homme d'état, et s'éloignent un peu de cette déclamation d'écolier; en un mot, tout s'y passe avec moins de fracas et plus de profit.

Le sénat renferme des hommes dont pourraient se glorifier toutes les assemblées législatives du monde. Ceux qui ont fait sur moi la plus vive impression sont : M. Livingston, aujourd'hui secrétaire d'état, et M. Webster, dont les talens, comme magistrat et orateur, sont des plus remarquables. J'aurai l'occasion

de parler plus tard avec détail de ces hommes distingués et de plusieurs autres avec lesquels je fis connaissance pendant mon séjour à Washington; j'ai entendu aussi avec plaisir au sénat les discours du général Hayne, de l'Amérique du Sud (étant gouverneur de cet Etat, il faillit compromettre le repos de toute l'Union), et un de M. Tazewell, de Virginie, orateur logicien, clair, fort et précis dans ses arguments. Le général Smith, de Maryland, et M. Forsyth, de Géorgie, me parurent exempts de ces défauts si communs chez leurs compatriotes. J'étais sûr, en les voyant monter à la tribune, qu'ils avaient quelque chose d'intéressant à communiquer. Il faut avoir assisté aux débats des congrès pour savoir apprécier ce mérite à sa juste valeur.

Parmi les avantages du sénat sur la chambre des représentans, il ne faut pas compter le laconisme; chaque sujet est pesé avec minutie, on s'arrête pendant des siècles sur des bagatelles, et, ce qui m'étonna le plus, c'est que les jalousies du pays sont encore plus marquées ici que dans l'autre chambre. Il faut sans doute en attribuer la raison à la position des sénateurs; ils représentent un seul Etat, ayant ses lois, ses intérêts, ses préjugés particuliers, et forment un des membres souverains de la confédération. Lorsque l'un d'eux exprime son opinion sur un sujet, il parle au nom de son gouvernement; il est naturellement jaloux du degré de respect accordé à une aussi importante mission; puis il y a toujours une antipathie et une sympathie d'États, une disposition à attaquer les uns et à soutenir les autres; cette haine qui existe entre le nord et le sud de l'Amérique, haine

dont le venin se répand sur toute la magistrature.

Rien n'est plus nuisible aux États-Unis que cet esprit de scission qui se glisse dans les délibérations du congrès. Le représentant d'un Etat ne se croit nullement obligé de veiller aux intérêts de ses voisins ; il ne songe qu'à réaliser des avantages pour son district ; des cabales , des supercheries sont employées à cet effet. Une législation sage et durable ne peut naître d'un égoïsme pareil. Jamais les mesures ne sont adoptées dans l'intérêt du bien général , mais pour satisfaire les ambitions particulières ; la moitié de l'Union est toujours armée contre l'autre. Toute sympathie paraît impossible ; les jalousies se changent en haines ; la mine est creusée , une étincelle tombe , et cette grande constitution fédérale se disperse en mille fragmens.

La plupart de ces fautes si graves naissent de la forme du gouvernement, c'est-à-dire parce que le pouvoir exécutif et législatif est tout-à-fait soumis à l'élection ; les magistrats, ces dépendans serviles du peuple, sont obligés d'adopter les principes dictés par leurs constituans. Il n'appartiendrait qu'à des hommes plus solidement assis que ceux du congrès, d'arrêter le torrent populaire, au moyen d'une politique ferme et éclairée. Les hommes publics *peuvent*, dans d'autres pays, trouver convenable de devenir les parasites du peuple, mais en Amérique ils y sont forcés ; ils sont esclaves et connaissent leur position ; il faut qu'ils agissent, qu'ils parlent, qu'ils votent, selon le bon plaisir de leur maître. C'est en vain qu'ils cherchent à dissimuler leurs chaînes, elles entourent leurs membres, y laissent des meurtrissures, et paralysent leurs mouvemens.

Quel système plus immoral que celui qui oblige l'homme jaloux de la faveur populaire de suivre une marche détournée ? il amasse une foule de dogmes de toute espèce, susceptibles d'être changés ou modifiés, selon le goût ou le caprice du jour.

On trouve cependant des gens qui s'élèvent plus haut, et dont les opinions prononcées n'ont aucun rapport avec celles des harangues du congrès et des déclamations du 4 juillet ; ces hommes ne pourraient se soumettre aux exigences de la populace.

Je veux parler des talens supérieurs. La majorité du congrès est tout-à-fait digne de la mission dont elle est chargée ; Dieu les a créés pour servir de machines, ils obéissent. Parmi eux se trouvent des hommes destinés à briller dans une sphère plus élevée, et dont l'activité, l'énergie et l'intelligence seraient remarquées partout. Ces hommes doivent sentir que, pour employer leurs grandes capacités au profit du vulgaire, il faut les détourner du chemin qui leur était tracé. Comment peuvent-ils, sans être profondément humiliés, assister à ces petites querelles de congrès, à ces disputes sur des bouts de chandelles et des miettes de fromage ? Combien ils doivent souffrir de se voir les agens de la cupidité de leurs sections, les simples interprètes des opinions d'autrui ; de se voir privés à jamais des moyens de faire paraître leurs talens, de savoir qu'ils sont méprisés et qu'ils méritent de l'être, s'ils en jugent par ceux qu'ils fréquentent !

Ils serait à désirer que les ouvrages de Burke fussent plus connus et plus appréciés en Amérique, car l'homme d'état moderne qui a déployé, dans les de-

voirs pratiques de la législation, le plus de philosophie, né dans un siècle fécond en grands hommes, les a tous surpassés; et tandis que les efforts et l'éloquence de ses contemporains se bornaient à surmonter de simples conjectures, Burke ambitionna la gloire de poser les véritables principes d'un gouvernement éclairé, et de léguer à la postérité les moyens d'éviter les erreurs futures et de triompher des difficultés.

Telles étaient les hautes pensées qui ont placé Burke au-dessus des hommes d'état, ses contemporains et ses successeurs. Ces derniers parlaient pour leur siècle, Burke s'adressait au temps présent et à venir; leur sagesse tendait à connaître les périls et les exigences de l'État, la sienne à établir des principes sages et durables, par lesquels les dangers et les obstacles pourraient être bravés. Il en résulte que leurs paroles ont été promptement oubliées, et que les siennes retentissent encore, et exercent chaque jour plus d'influence sur l'esprit du genre humain. Quel est l'homme qui va maintenant chercher la sagesse dans les discours des North, des Chatham, des Pitt ou des Fox? Quel est l'homme d'état qui oserait avouer son ignorance sur les ouvrages de Burke?

On peut admettre que les opinions de ce grand philosophe politique étaient quelquefois erronées, mais elles n'étaient jamais fondées sur des vues étroites. L'homme de génie perceait encore à travers ces erreurs, qui ne prétaient pas moins d'éclat que ses triomphes.

La nature des rapports qui doivent exister entre les représentans et l'électeur, les devoirs qu'ils imposent, sont admirablement expliqués dans l'adresse de Burke

aux électeurs de Bristol. Le peuple, en Angleterre comme en Amérique, devrait lire, noter, apprendre et digérer les passages suivans, si remarquables par l'éloquence et la haute idée qui les a dictés.

« Le devoir du représentant, dit cet homme distingué, est de sacrifier son repos, ses plaisirs, son ambition à ses constituans. Mais il ne doit pas oublier pour vous plaire, ni à aucun être vivant, la justesse de ses opinions, l'expérience de son jugement et la droiture de sa conscience. La providence les lui a confiées comme en dépôt, il ne peut en abuser sans crime. Vous devez exiger de votre représentant non-seulement des talens, mais de l'expérience, et il vous trahit au lieu de vous servir, s'il la sacrifie à votre opinion. »

Il dit ailleurs : « Si le gouvernement pouvait dépendre d'une volonté, la vôtre devrait, sans doute, l'emporter sur toute autre. Mais un gouvernement et une législation sont créés par la raison et non par le caprice. Que signifie un jugement où la décision précède la discussion ; où quelques hommes délibèrent, et les autres décident ; où ceux qui forment la conclusion sont peut-être à trois milles de ceux qui entendent les argumens ? » Plus loin : « Des intentions obligatoires, des mandats, des ordres imposés aux représentans sont des règles inconnues, dans notre pays, à nos lois : c'est une *erreur fondamentale qui s'est glissée dans la forme de notre constitution*. Le parlement n'est pas un congrès d'ambassadeurs envoyés par différens états pour discuter des intérêts ; mais le parlement est l'assemblée délibérative d'une seule nation, destinée à régler les intérêts de tous. Vous choisissez un membre, il est

vrai, mais quand vous l'avez nommé, il n'appartient plus à Bristol, mais à la chambre du parlement. »

J'ai encore remarqué dans la Constitution un vice sur lequel je crois nécessaire de m'arrêter un instant. L'élection du président excite la jalousie et les passions du peuple au point de troubler la tranquillité publique. La session qui précède cette élection est remplie par les manœuvres des partis, en faveur de leur candidat privilégié. C'est alors que les invectives sur les hommes et sur les choses sont prodiguées outre mesure. Il n'est plus question des affaires ordinaires du pays. On se remue de tout côté, pour se procurer des renseignemens qui pourraient servir d'armes aux zélés du parti, soit dans l'attaque, soit dans la défense. Enfin la législature d'un grand pays se transforme en comités de candidats rivaux pour la présidence.

L'agitation n'est pas moins vive au dehors; tous les esprits sont en activité d'un bout de l'Union à l'autre. Rien n'est épargné : les plumes, les imprimeries sont à l'œuvre; on n'écoute ni la raison, ni la justice, ni les droits d'ancienneté; les services passés, les grands talens, la conduite sans tache, ne sont plus d'aucun poids. On ne recule pas devant le plus affreux mensonge, s'il peut servir à tromper une minute ces gens les plus ignorans de la terre; les insinuations et les artifices les plus lâches sont employés sans honte. Le monde n'offre pas d'exemple d'une scène de dépravation politique pareille à celle qui se joue tous les ans dans ce pays de liberté.

Je sais qu'on m'accusera, en Angleterre, d'avoir outré ma description; qu'on ne voudra jamais croire

que des chrétiens se déshonorent par des actions aussi viles; d'autres supposeront que je me suis reporté à l'époque de la naissance de la Constitution, aux jours de Jefferson et d'Adams, lorsque les hommes luttèrent pour l'établissement des grands principes, et que ce peuple nouveau ignorait l'usage de cette liberté qu'il avait si bravement conquise.

J'avoue à regret que cette supposition est plutôt charitable que juste; je parle des États-Unis, tels qu'ils sont aujourd'hui. Ne troublons pas les cendres de la génération passée : c'est aux hommes de ce siècle que nous avons affaire; ce n'est pas moi qui les accuse de ces fautes dont je viens de parler, mais les écrivains de leur pays, leurs contemporains.

« L'esprit de parti, dit le gouverneur Clinton, dans son message annuel à la législature de 1828, cité par le capitaine Hall, a pénétré jusque dans les lieux les plus retirés, violé la sainteté du caractère féminin, envahi la tranquillité privée, troublé la paix des familles : les riches, les pauvres, les services publics, le coin du feu, l'autel, rien n'est épargné; cet esprit immoral et destructeur s'est répandu, méprisant tout, excepté ce qui pouvait servir ses coupables passions. Les causes de ce mal profond doivent être attribuées à la mauvaise administration et au pouvoir trop limité de la haute magistrature. »

Dans l'*Annual Register* publié à New-York, pour les années 1828 et 1829, se trouve un article impartial écrit par un homme d'un grand mérite. Voilà ce qu'il dit à l'occasion de la dernière élection du président :

« Les sujets discutés étaient plutôt capables d'ex-

citer les passions du peuple, que de lui donner les moyens de se former un jugement sain sur les besoins du pays. Dans cet état d'effervescence, personne ne songea à mettre dans la balance les services et la capacité du candidat. Le congrès, par son vote, prouva qu'il oubliait le respect dû au rang élevé que devait tenir un des candidats; ce mauvais exemple, donné par des hommes influens, fut suivi par le peuple. Toute justice et toute vérité furent exclues des menées politiques qui précédèrent l'assemblée du congrès, les convenances de la vie privée méconnues, les correspondances et les conversations confidentielles rendues publiques, le fer impitoyable de la guerre porté jusque dans le sein de la vie domestique, aucune pitié pour l'âge ou pour le sexe, la presse quotidienne publia tous les jours des faussetés et des obscénités, la tombe même ne fut pas à l'abri de la rancune hostile qui distingua l'élection de 1828. »

Je ne veux certainement pas augmenter, par mes observations, le dégoût que doivent faire naître ces révélations. Si je ne me trompe sur les véritables motifs qui m'ont engagé à les citer, ce n'est pas dans le but méprisable d'abaisser les Américains aux yeux de mes compatriotes, ou de flatter lâchement ceux qui regardent la liberté comme un crime, et le despotisme comme une vertu, mais pour rendre hommage à la vérité, et parce qu'il est urgent que les nations connaissent les résultats de la Constitution des Etats-Unis. L'expérience de tous les siècles a prouvé que la haute magistrature élective était incompatible avec la paix et le bonheur du peuple; peu importe qu'il s'agisse d'un trône ou d'une chaire de président;

cette branche du gouvernement est trop élevée, trop susceptible de soulever les passions humaines, elle touche à des cordes trop sensibles, pour que tout ne soit pas mis en œuvre pour atteindre au pouvoir. Il y a des circonstances où la lutte se termine par la force physique, d'autres, par les calomnies que l'homme rusé emploie pour en imposer à l'ignorance; dans le premier cas, le pays est arrosé de sang; la dignité morale est sacrifiée dans le second.

Il est certain que l'essai d'un pouvoir électif ne pouvait se faire sous des auspices plus favorables qu'aux États-Unis. Les dangers de ces influences trompeuses qui agissent sur les masses, est moins à craindre pour une population disséminée sur une grande étendue de pays. Il n'existe pas en Amérique de ces hautes questions de principes, qui remuent si violemment les passions; les mesures publiques adoptées ont fait disparaître depuis long-temps ce genre de disputes; les contestations les plus sérieuses sont plutôt occasionnées par les rivalités que pour la défense de principes généraux. Il n'y a pas de pauvres en Amérique, tout le monde trouve les moyens de vivre, le crime y est plus rare; qu'on se rappelle donc que, malgré tous ces avantages favorables à l'élection périodique du chef de la république, elle n'est pas et ne saurait être d'un bon effet.

Il est sûr que les Américains, tout en blâmant cette institution, veulent attribuer le mal à la manière de s'y prendre pour recueillir le suffrage national. La racine en est plus profonde. Quel que soit le moyen adopté pour former un corps électoral, l'intrigue et la supercherie parviendront toujours à jouer un rôle.

Les passions et les préjugés des hommes sont trop intéressés dans la nomination à cet emploi important, pour espérer que la paix ne soit pas troublée à chaque élection nouvelle; et, s'il arrive une période où les hommes excités refusent de faire des concessions pour soutenir les intérêts communs, je ne vois pas comment alors la Constitution américaine pourra résister au choc qui viendra l'ébranler.

CHAPITRE XV.

Cour suprême. — Juridiction de la cour suprême. — Magistrats de Washington. — Visite au Président. — Réception du Président. — Observations. — Esclavage dans Washington. — Légèreté des Américains. — Portraits des chefs indiens. — M. Calhoun. — M. Livingston. — M. Webster. — M. Van Buren.

La cour suprême des États-Unis se tient dans une des salles basses du Capitole. Cette salle n'est ni grande, ni belle; son plafond peu élevé, et sa position sous terre, lui donnent tout-à-fait l'aspect d'une cave; ce qui laisse au spectateur une impression défavorable,

et le porte à croire que la justice se rend dans un coin. Témoin de la pompe avec laquelle se traitent les affaires législatives, au milieu de salles artistement ornées, il doit se demander pourquoi les mêmes honneurs ne sont pas rendus à Thémis.

Quoique les cours en Amérique ne soient plus défigurées par les perruques, on y découvre encore une grande propension pour les toges : les juges de la cour suprême en portent tous. La manière de diriger les débats au tribunal est conforme à la gravité judiciaire, et ne laisse rien à désirer. Les convenances y sont beaucoup mieux observées que dans toutes les autres cours où j'ai assisté. Au moins, dans celle-ci, l'homme comme il faut ne disparaît pas sous l'habit de juge, et ses manières au tribunal sont dignes de la bonne société.

La cour suprême se compose de juges révocables seulement pour cause de malversation, sa juridiction s'étend sur toute l'Union. Elle siège tous les ans à Washington pendant deux mois, et ne juge que les questions qui ont rapport à la Constitution et aux lois du pays ; quoiqu'il lui soit permis d'agir quelquefois par elle-même, elle ne doit, en général, se rassembler que sur l'appel des cours de circuit, qui se tiennent deux fois par an dans les divers Etats.

Il serait fatigant d'énumérer les circonstances dans lesquelles ces trois cours fédérales suprêmes, de circuit et de district, exercent ou non une juridiction exclusive. Qu'il suffise de savoir que la cour suprême est le seul interprète de la Constitution écrite. Quand on se rappelle la diversité d'opinions qui a toujours existé sur le sens des clauses les plus simples de ce

grand acte, et qu'il est permis à quatre juges de l'interpréter à leur façon, on comprendra l'importance de cette cour et les difficultés que présente la mission dont elle est chargée.

Ce n'est pas tout; la juridiction de cette cour ne s'étend pas seulement sur une population homogène, mais sur une foule d'Etats particuliers, gouvernés par des lois et une administration différentes.

Les causes plaidées devant ces tribunaux particuliers et pour lesquelles les lois générales ne sont même qu'indirectement consultées, sont renvoyées, en cas d'erreurs, à la cour suprême fédérale, qui a le droit de confirmer ou de rejeter la décision. Cette dernière intime l'ordre à la cour d'Etat de se conformer à son jugement; mais chaque petit gouvernement jouit du privilège de n'exécuter le mandat qu'autant que cela peut lui convenir: car il est passé en principe qu'aucun tribunal n'a le droit d'en dominer un autre, à moins de s'appuyer sur l'autorité d'une convention expresse, qui est encore soumise à l'examen de chaque pouvoir judiciaire, afin qu'il soit bien prouvé que cette autorité a rempli ses fonctions avec équité.

C'est en se fondant sur ce principe que les législateurs des différens Etats ont jugé convenable de créer des lois pour se débarrasser de leurs créanciers étrangers, tandis que, pour la Grande-Bretagne au moins, le gouvernement fédéral avait signé un traité par lequel il ne reconnaissait pas de loi capable d'apporter obstacle au paiement des sommes dues par les Américains aux Anglais. La cour fédérale, appuyée de tous les honnêtes gens du pays, parvint, il est vrai, à détruire ce système odieux d'escroquerie adopté par le

Kentucky après la dernière guerre ; mais elle n'a pu encore décider si les diverses législatures ont le droit de refuser l'exécution de ses jugemens.

S'il arrivait, comme cela est très-probable, que les législatures fédérale et judiciaire se déclarassent la guerre, la dernière devrait en conscience annuler tous les actes inconstitutionnels de la première. Maintenant la cour n'a jamais le pouvoir de faire exécuter ses décrets. Je suppose qu'en dépit des traités, la Géorgie persistât à déclarer les Creek et Cherokee Indiens soumis aux lois des Etats, afin de les obliger à émigrer au-delà du Mississipi. Les Indiens en appellent à la cour suprême et demandent protection contre cette injuste violence. La cour reconnaît leurs droits, proclame sa décision, mais cela en pure perte, à moins que le mandat ne soit accompagné de forces militaires, et le gouvernement n'en viendra jamais à cette extrémité.

Malgré toutes ces faiblesses, l'institution de cette cour suprême est fort sage. C'est la sûreté du pays. Le respect qu'inspirent ses décrets prouve combien sa force morale est grande, car elle parvient à régner sur les élémens discordans de cette république fédérale.

Les magistrats les plus distingués y siègent. Il n'y eut pas d'assemblées de jurés pendant mon séjour à Washington. La cour se borna à donner quelques décisions et à écouter les argumens du barreau. Le style des discours n'avait rien de commun avec ceux que j'avais entendus au congrès. Les magistrats semblent garder toute leur déclamation pour la chambre ; à la cour ils s'expriment avec beaucoup de clarté, de lo-

gique et de précision ; ce ne sont pas des écoliers qui se disputent un prix, mais des hommes d'une grande capacité, qui cherchent à convaincre et non pas à éblouir.

Peu de jours après l'entrevue dont j'ai déjà parlé, je fus honoré d'une invitation à dîner chez le président ; j'étais malheureusement engagé chez M. Van Buren. Je m'informai de l'étiquette dans cette circonstance ; on m'apprit que l'invitation du président ne pouvait faire manquer celle d'un chef de cabinet. Le général m'ayant fait savoir qu'il recevait tous les soirs, accompagné d'un membre de la chambre, je ne tardai pas à me rendre à la *Maison Blanche* (1) (*White House*).

Le président venait de se retirer avec un grand mal de tête ; il revint cependant quelques minutes après ; je vis par l'abattement de ses yeux qu'il souffrait beaucoup, mais la conversation n'en fut pas moins spirituelle et animée. Il nous apprit qu'il était indisposé depuis plusieurs jours, et que le lendemain étant son jour de réception, il se retirerait de bonne heure, afin de rassembler toutes les forces qu'exigeait cette fatigante soirée ; puis la conversation s'engagea sur la politique intérieure, telle que la question des Indiens, le pouvoir de la cour suprême, sur une discussion qui venait d'exciter l'attention générale. Il me serait difficile de trouver rien à critiquer dans cet illustre personnage. Je l'écoutai avec un vif intérêt, car toutes ses opinions annonçaient la franchise et la

(1) C'est ainsi que se nomme presque toujours la maison du président.

sagacité qui forment les principaux traits du caractère du général Jackson ; il s'exprimait sans réserve et avec éloquence, comme un homme fortement convaincu de la droiture de ses vues. La présence de mon compagnon, un des plus zélés défenseurs du gouvernement, entraînait peut-être pour quelque chose dans sa manière véhémement de parler ; cependant la sincérité peinte sur sa physionomie me faisait croire qu'il n'hésitera jamais à exprimer hautement sa pensée.

Je ne manquai pas la réunion du lendemain. Les trois ou quatre salons ouverts pour la cérémonie étaient déjà remplis lorsque j'arrivai ; jamais assemblée plus bizarre ne frappa mes yeux ; la société me parut composée, en partie, de marchands et de gros fermiers, qui venaient avec leurs femmes et leurs filles complimenter leur président et jouir des splendeurs du gala. On voyait aussi des généraux, des commodores, des employés publics de toute espèce, des ministres étrangers, des membres du congrès, des femmes de tous les âges, depuis la jolie fille sémillante de quinze ans, jusqu'à la maussade douairière de soixante-dix ans. Des majors en blouse, exhalant partout une odeur de gine et de tabac, se promenaient dans les salons ; leurs femmes, parées de robes d'indienne, de grosses boucles d'oreilles, étalaient leurs cols noirs, couverts de perles de verre, et trouvaient aussi leurs places. Les tailleurs, les avocats, tous les genres de métiers, la crapule même, s'était fait représenter à cette brillante réunion. J'avais bien prévu ce mélange, mais il surpassa tous les rêves de mon imagination ; je pus à peine en croire mes yeux en voyant des hommes tout couverts de la poussière et de

la sueur qu'ils avaient ramassées dans leurs jours. que dis-je, dans leurs semaines de travail, des forgerons qui sortaient à l'instant même de leurs ateliers. Je vis un meunier ou un boulanger laisser sur ses voisins les traces de son passage ; mais rien n'était plus curieux qu'un groupe composé d'ouvriers irlandais , employés à un canal du pays.

Ces gens qui paraissent très-forts sur les principes de liberté et d'égalité, avaient résolu de jouir sans restriction de tous leurs privilèges, et de se présenter aussi sales que possible ; je les ai vu bousculer les personnes les plus comme il faut du lieu , avec une audace joyeuse , qui rappelait celle de Donnybrook.

Rien n'était moins agréable qu'une réunion pareille. La chaleur était insupportable et l'odeur fort incommode. Avant de partir , je voulus néanmoins remercier le président de ses bontés pour moi ; je me décidai à percer la foule pour arriver jusqu'à lui ; mes progrès furent lents ; on ne pouvait avancer que par intervalles , et je n'apercevais rien encore du président, lorsqu'un ami que je heurtai en passant, m'apprit que je trouverais le général dans le dernier salon.

Je vis enfin le président ; il paraissait souffrir encore, et remplissait ses fonctions, que je regarde comme les plus pénibles de toutes celles qui sont attachées à sa grandeur. Obligé de parler sans avoir rien à dire, de prodiguer des poignées de mains à des hommes qu'on n'aimerait pas à toucher sans précaution, il s'acquittait de tout cela avec une figure riante et aimable. Je remarquai surtout sa galanterie envers les femmes, et je ne doute pas qu'ayant pour lui tout

le beau sexe, il ne réussisse à conserver sa place à l'élection prochaine.

Je ne restai pas long-temps spectateur de cette scène; après avoir rempli la cérémonie d'usage, je traversai, comme je le pus, les appartemens, et m'éloignai de ce spectacle extraordinaire. Je dois avouer cependant que je n'ai jamais fait la description de cette soirée à Washington, sans exciter l'indignation des femmes. Il doit être, en effet, très-pénible pour les familles comme il faut, de se trouver en société avec la basse classe du peuple; mais n'est-ce pas le résultat obligé d'un gouvernement démocratique? Le président américain sait que, pour assurer sa réélection, il doit se concilier la faveur du peuple; il ne s'occupe pas de ménager les gens riches et instruits, car ils forment la minorité de la nation. Les pauvres et les ignorans constituent le *peuple* dans tous les pays. C'est à eux seuls que l'Américain doit s'adresser pour réaliser ses vues d'ambition.

Il est donc impossible d'exclure ces puissans seigneurs d'un lieu où il leur plaît de s'introduire. Le général Jackson n'oublie pas qu'une légère démonstration de mépris envers la plus petite partie de cette machine, pourrait entraîner la perte de sa popularité dans tout un district. Chez toutes les nations, la classe chargée de dispenser le pouvoir, est la première de l'Etat; en Amérique, cette influence appartient aux plus misérables et aux plus ignorans. La richesse et l'esprit sont obligés de courber devant eux, d'adopter leurs préjugés, de copier leurs manières, de se soumettre à leur gouvernement, en un mot, c'est le bouleversement de la raison; tandis que les

racines de l'arbre politique s'élèvent dans les airs , ses branches sont enfouies dans la terre.

Lorsque j'étais à la soirée du président, mon domestique m'attendait dans la salle qui précède les appartemens ; il me raconta le lendemain les détails d'une scène assez comique , pour mériter la peine d'être reproduite : les domestiques, chargés de distribuer le punch et la limonade, voulurent pénétrer dans le salon intérieur ; mais à peine arrivaient-ils près d'une certaine fraction de l'assemblée, qu'on se précipita sur eux, et, en moins d'une minute, tout ce qu'ils portaient sur leurs plateaux avait disparu. Il fallut se résoudre à rebrousser chemin, pour se munir de nouvelles provisions : ils revinrent, et ne tardèrent pas à être expédiés de la même manière ; ils s'aperçurent enfin qu'ils n'arriveraient jamais au but de leur voyage, et qu'à moins d'avoir recours à des moyens extraordinaires, la bonne société mourrait de soif.

Le sommelier, qui était Irlandais, et digne de ses compatriotes, imagina, pour sauver ses rafraîchissemens d'une nouvelle attaque, un expédient très-curieux : il entoura les plateaux d'une escorte armée de bâtons, lui donna l'ordre de les agiter en l'air à tors et à travers, ce qu'elle fit avec tant de chaleur, que la horde rapace qui se disposait à renouveler le pillage, en fut épouvantée, et n'osa approcher de sa proie. Les rafraîchissemens, ainsi gardés, arrivèrent en sûreté au lieu de leur destination, au milieu des huées et des ris bruyans.

Washington, le siège d'un gouvernement libre, est rabaisé par l'image de la servitude. Les domestiques dans les hôtels, d'autres dans les familles particu-

lières, plusieurs classes d'artisans sont regardés comme esclaves.

Tandis que les orateurs du congrès font retentir la chambre de leurs phrases sur la liberté, proclamant à haute voix que tous les hommes sont égaux; *que résister aux tyrans, c'est obéir à Dieu*, l'huissier-priseur est occupé à vendre des hommes dans un autre coin de la ville.

Je n'écris pas sur ce triste sujet avec l'intention d'insulter qui que ce soit. Si l'esclavage existe dans les États-Unis, c'est encore moins la faute du peuple que celle du sort. La génération présente est née maudite; elle hérite involontairement du patrimoine du crime et de la misère; elle est condamnée à payer la dette de ce péché originel dont l'impression a été si vive sur la mémoire de nos ancêtres. Mais ce qui me paraît une conséquence monstrueuse, c'est de voir la servitude établie dans le district de Colombie; je ne comprends pas que cette terre, particulièrement consacrée à la liberté, soit souillée par les pas de l'esclave, que les chaînes et les fers puissent entourer la chaise de la déesse.

Celui qui voudra étudier les contradictions et le caractère individuel et national, connaître la distance qui sépare les paroles de la réalité, doit venir à Washington; c'est là qu'il lira de nouvelles pages dans l'histoire de la nature; il verra les rapports qui existent entre la liberté physique et la servitude de l'esprit. Les mots de liberté retentiront sans cesse à ses oreilles, mais il se verra entouré d'une foule d'esclaves. Des hommes, qui font métier de vendre leurs semblables, viendront lui tenir de beaux discours sur les

droits incontestables ; des législateurs qui rampent devant la populace , l'étourdiront de leurs phrases sur l'indépendance. Il ne tardera pas à connaître la sympathie du démocrate avec le tyran ; il demandera des lois , et n'y trouvera que des chaînes , des préjugés , au lieu d'une libéralité vraie. Il retournera enfin dans son pays , plus sage , sinon meilleur , plus patient à supporter les maux inévitables , plus reconnaissant pour les bienfaits dont il jouit , moins disposé à les sacrifier à un *mieux* incertain.

Il y a peu de chose à voir à Washington. Mes occupations m'empêchèrent d'aller au théâtre ; les églises n'ont rien de remarquable. Je visitai l'endroit où se trouvent réunis les modèles de toutes les mécaniques inventées par ce peuple ingénieux ; ils sont très-nombreux , mais de peu de valeur. L'homme qui vit dans un pays presque désert , est obligé d'avoir recours à ses propres ressources. Quand la main-d'œuvre est introuvable , il faut bien la remplacer par des inventions nouvelles ; mais il arrive souvent que celui qui a obtenu une patente pour une découverte , apprend ensuite que son idée a été reproduite depuis longtemps avec plus de succès.

On voit au secrétariat une salle destinée à recevoir le portrait de tous les chefs indiens qui ont visité Washington. Les tableaux sont mal peints ; mais ce défaut est racheté par la vérité. Cette collection est intéressante , car c'est tout ce qui nous reste des hommes remarquables dans leur temps , mais qui ont manqué de poètes et d'historiens pour célébrer leur mémoire. Chez les uns , la physionomie est pleine de noblesse et d'une expression de grandeur sauvage ;

chez les autres on remarque quelque chose de sombre et de féroce, l'œil fin, et ce calme dans tous les muscles qui semble dire : *je donne la mort, et suis sans pitié*. La douceur et la bienveillance se peignent rarement sur leurs traits. Quand je me reportais à l'époque des malheurs de cette rare infortunée, obligée de lutter aujourd'hui contre la rapacité des peuples civilisés, je ne pouvais regarder ces tableaux sans éprouver une sorte de mélancolie.

Ma visite à Washington me procura le plaisir de faire connaissance avec plusieurs personnes trop remarquables pour que je puisse me dispenser d'en parler dans cet ouvrage. Je commencerai par M. Calhoun, vice-président des Etats-Unis; il avait autrefois renoncé à ses prétentions à la présidence en faveur du général Jackson. Différens incidens ont brouillé depuis ces deux personnages; cependant personne ne croit que M. Calhoun puisse l'emporter sur son rival à la prochaine élection. M. Calhoun est de taille moyenne, maigre et négligé dans sa personne; sa laideur est effacée par beaucoup de physionomie, et par un œil d'une vivacité extraordinaire; sa chevelure épaisse qui se dresse avec raideur sur le haut de son front, augmente encore la grosseur monstrueuse de sa tête; sa conversation est aimable et sans pédanterie, ce qui est rare chez un Américain. M. Calhoun ne met aucune prétention dans ses discours, il arrive directement à son but; sa méthode et sa manière de s'exprimer indiquent une grande vivacité d'imagination, et quoique M. Calhoun connaisse toute l'étendue de ses moyens, il préférerait, je crois, arriver à la vérité *par un coup de main*, que de suivre les progrès lents qui

y mènent plus sûrement. On s'aperçoit dès le premier coup d'œil que le vice-président n'est pas un homme ordinaire. Sa capacité pour les affaires, l'amour que lui portent ses concitoyens lui donnent la certitude de jouer un grand rôle dans la politique de l'Union.

M. Edouard Livingston, alors sénateur de la Louisiane, fut nommé, peu de temps après mon départ de Washington, secrétaire-d'état. Elevé au barreau de New-York, il occupa de bonne heure le premier rang dans sa profession. Personne ne peut espérer de rivaliser avec lui comme magistrat philosophe. Son expérience politique, ses talents brillans, l'amabilité de son caractère lui ont attiré à juste titre l'estime et l'admiration d'un peuple assez avare de ses hommages.

La réputation de M. Livingston est européenne. Le code criminel qu'il a rédigé pour la Louisiane, cette magnifique production d'une tête philosophique assure à l'auteur une réputation immortelle ; la peine de mort est exclue de ce code ; M. Livingston demande aujourd'hui avec chaleur qu'elle soit aussi abolie dans tous les autres États.

M. Livingston travailla pendant plusieurs années avec assiduité à la compilation de ce code. Jamais pareille tâche n'eût été remplie par des hommes ordinaires ; ceux dont l'enthousiasme eût été plus modéré, auraient reculé d'épouvante devant l'entreprise.

M. Livingston a bravé toutes les difficultés ; animé du zèle d'un philanthrope, il a étudié les lois de toutes les nations, médité sur tous les traités qui ont rapport aux crimes et aux peines ; il entretient une correspondance étendue avec les premiers philosophes

du temps, entr'autres avec Bentham dont il vante beaucoup les avis comme lui ayant été fort utiles.

Un trait de la vie de M. Livingston donnera une idée de sa persévérance. Ses recherches pour la rédaction de son code étaient déjà fort avancées, lorsqu'un incendie consuma tous ses papiers. Loin de se laisser décourager par ce triste événement, il recommença le lendemain son travail avec un nouveau zèle.

La taille de M. Livingston est au-dessus de la moyenne. La douceur de sa physionomie la rend agréable, et cet enthousiasme qui l'anime encore malgré son âge, brille avec plus d'éclat dans ses yeux, chaque fois qu'il est question d'un sujet intéressant; ses manières appartiennent à l'homme distingué; elles sont plutôt acquises par un sentiment naturel, fin et délicat, que par ses rapports avec la bonne société. C'est avec plaisir que j'exprime publiquement mes sentimens de respect et d'admiration pour un homme qui m'a témoigné tant d'égards.

L'homme qui ensuite captura le plus mon attention en Amérique, fut M. Webster. Son nom est pour ainsi dire proverbial, depuis le golfe de Saint-Laurent jusqu'à celui du Mexique, depuis le cap Sable jusqu'au lac Supérieur. Plusieurs désapprouvent sa manière de voir politique, personne ne lui conteste son éminente supériorité comme auteur. M Webster mérite certainement la réputation de grand homme dont il jouit dans son pays; et j'avoue que toutes les nations seraient fières de lui avoir donné le jour. Ses connaissances sont à la fois étendues et minutieuses, ses ressources intellectuelles très-nombreuses; jamais il ne se mêle d'une discussion sans répandre sur le

sujet qu'il traite beaucoup de clarté, et sans donner des preuves d'une haute capacité.

Je m'étais formé, avant de connaître M. Webster, une idée très-imparfaite de son caractère; son nom et ses prétentions avaient retenti à mes oreilles dès le premier jour de mon arrivée aux États-Unis. Plusieurs personnes m'envoyèrent ses discours à lire. Lorsque je parlai de visiter Boston, tout le monde me dit: « Ah! vous verrez là M. Webster. » A peine arrivé dans la ville, les condoléances m'accablèrent de toutes parts: « Vous êtes bien malheureux, me dirent mes amis, M. Webster est parti hier pour Washington. » Toutes les fois que je parlais à Philadelphie ou à Baltimore de ma visite à Boston, cette question: « Avez-vous vu M. Webster? » m'était de suite adressée.

Il restait de tout cela dans mon esprit une étrange cacophonie. Comme il n'est pas agréable d'admirer par contrainte, la réputation de M. Webster m'était devenue insupportable. Je vins cependant à Washington, chargé de lettres pour cet homme contre lequel j'avais de si fortes préventions. Je le rencontrai à un bal le soir même de mon arrivée; plusieurs personnes me le firent remarquer; il m'inspira de suite le plus grand intérêt; jamais physionomie ne m'avait paru plus expressive.

Le front de M. Webster est élevé, large et saillant, la cavité au-dessous de ses sourcils est d'une grandeur remarquable. Son bel œil noir est très-enfoncé, mais il lance des regards pénétrants; son nez est bien dessiné, quoiqu'un peu gros; sa bouche n'est pas exempte de cette compression des lèvres qui distingue les habitans de la Nouvelle-Angleterre. Quand

la physionomie de M. Webster est en repos, elle est froide et rebutante; elle s'anime dans la conversation; le sourire lui donne une expression toute différente; sa voix est claire, aiguë, ferme, sans beaucoup de variété dans la modulation; lorsqu'il s'échauffe, elle résonne à votre oreille comme un clairon.

Comme orateur, je crois que toute la force de M. Webster consiste dans le raisonnement; je ne suppose pas qu'il fasse jamais un appel au sentiment, il ne réussirait pas; ses propres moyens lui sont trop connus pour qu'il se hasarde à éprouver un échec. Dans les débats, sa physionomie seule doit imposer. Peu d'hommes se permettraient un sophisme volontaire en présence de cet œil si froid et si pénétrant; un regard suffirait pour anéantir un volume de mauvaise logique.

Je ne fus pas assez heureux pour entendre M. Webster déployer au Sénat ses grands moyens oratoires. Il ne parla, pendant mon séjour à Washington, que sur des sujets insignifiants. A la cour suprême, je fus enchanté de sa manière de raisonner sur les lois.

Enfin on peut largement absoudre M. Webster des péchés dont se rendent coupables les orateurs de son pays. Je doute qu'on puisse l'accuser de déclamation dans aucune circonstance. Il affecte toujours une grande simplicité; les mots sont pour lui des instruments, et non pas du remplissage. Il ne s'exprime jamais avec fracas ou avec violence. Il faut donc espérer que le goût des Américains n'est pas tout-à-fait dépravé, puisqu'un orateur tel que M. Webster, qui méprise toutes les petites supercheries de l'art, est généralement applaudi.

La conversation de M. Webster est fort agréable;

il paraît enchanté toutes les fois qu'il peut mettre de côté avec ses amis, la gravité du magistrat et de l'homme d'état. Ses idées politiques sont remplies de tolérance; il est du petit nombre des Américains qui entendent parfaitement la Constitution anglaise, non pas comme un système abstrait de lois et d'institutions, mais sous sa véritable forme, telle qu'elle agit sur le peuple, lorsqu'elle est modifiée par mille influences, toutes choses ignorées de la plupart de ses compatriotes.

M. Van Buren, alors secrétaire d'état, aujourd'hui vice-président, l'emporte sur tous les personnages que j'ai rencontrés à Washington, pour les manières du monde. C'est un homme habile et qui m'a semblé versé dans la connaissance du cœur humain. Il n'affecte dans sa conversation aucune réserve diplomatique. Un secrétaire d'état ne peut, il est vrai, devenir le dépositaire de secrets bien importants, puisque toutes les affaires du gouvernement sont dirigées par les comités du sénat et de la chambre des représentants. Les ennemis du ministère accusent cependant M. Van Buren de se livrer à de grandes manœuvres politiques, accusation dont il ne peut guère se rendre coupable que de concert avec ses collègues de tous les partis; car la finesse devient de rigueur lorsque l'indépendance n'est pas tolérée. Je ne dis rien sur ses opinions politiques. Je sais que le secrétaire d'état américain est un homme de talent et d'instruction, aimable, vif dans la conversation, ayant l'esprit orné de mille anecdotes intéressantes.

Après un séjour de trois semaines, je commençai à songer à mon départ; mais un bal donné par le mi-

nistre anglais qui était sur le point de quitter Washington m'engagea à le retarder encore. M. Vangham s'était concilié tous les partis en Amérique. Aucun ministre n'avait joui d'une plus grande estime; l'idée que son retour en Angleterre était nécessité par le mauvais état de sa santé, répandit de la tristesse sur la fête. La soirée fut néanmoins très-belle. La société, quoique très-nombreuse, était mieux composée que celle du ministre français. Les bottes sales ne furent pas admises, avantage qui doit avoir été particulièrement apprécié par les femmes.

Je partis le jour suivant.

CHAPITRE XVI.

Voyage à la Nouvelle-Orléans. — Hagerstown. — Montagne sauvage. — Route nationale. — Médecin de Virginie. — L'Ohio. — Cincinnati. — Mistress Trollope. — Dîner dans un bateau à vapeur. — Habitudes des passagers. — Louisville. — M. Clay. — Les Kentuckians. — Départ de Louisville. — Réunion de l'Ohio et du Mississippi. — Paysage du Mississippi. — Société du bateau à vapeur. — Navigation sur le Mississippi. — Changemens progressifs. — Transition rapide du climat.

DE Washington je revins à Baltimore où je fus de nouveau accueilli avec cette hospitalité dont j'étais si reconnaissant à mon premier voyage. On m'avait dit

que le meilleur moyen de continuer mon voyage vers le sud était de traverser Baltimore, d'aller jusqu'à Wheeling par l'Ohio, et de m'embarquer à cet endroit sur un bateau à vapeur pour la Nouvelle-Orléans, aussitôt que la rivière serait navigable. Pour suivre cet avis, il fallait que j'attendisse à Baltimore; j'étais loin de me plaindre de la nécessité où je me trouvais de rester quelques jours de plus dans cette charmante ville.

Le sort me favorisa; les journaux annoncèrent bientôt que la glace s'était rompue, et que l'Ohio était navigable. Ayant eu le bonheur de rencontrer un Anglais, qui avait déjà voyagé avec moi sur le New-York, et qui se rendait aussi à la Nouvelle-Orléans, nous convinmes de faire route ensemble, et montâmes, le 6 mars, dans une voiture qui devait nous conduire à dix milles de Baltimore. La forme de cet équipage était nouvelle pour moi; elle me rappelait ces maisons roulantes qui servent aux marchands ambulans en Angleterre. Notre marche ne fut pas rapide; notre cheval ne faisait que quatre milles par heure; aussi, nous en fallut-il près de trois, pour arriver à Ellicot-Mills, où nous trouvâmes un assez mauvais déjeuner.

Après avoir fait honneur au repas, nous remontâmes dans ce qu'on appelle la *diligence commode*, ainsi baptisée, par dérision sans doute, car cette voiture n'offre aucune de ces commodités que s'attend à y trouver le voyageur. Le pays que nous parcourûmes était couvert de neige; les habitans et les habitations indiquaient la pauvreté; le sol pierreux et stérile, que nous apercevions de temps en temps, me confirma dans cette idée. La voiture s'arrêta, pour dîner, dans un grand village nommé Frédérikstown; mais l'auberge où nous

étions descendus me parut si sale, que je ne pus me résoudre à manger. J'arrivai à Hagerstown avec un appétit dévorant. Nous fîmes dans cette ville une halte pour la nuit; nous avions déjà parcouru une distance de quatre-vingts milles. Nous continuâmes notre chemin le jour suivant, à trois heures du matin; les routes étaient beaucoup plus mauvaises que la veille, la neige plus épaisse, et notre marche, par conséquent, beaucoup plus lente encore. A mesure que nous avançons, cette apparence de pauvreté que j'avais remarquée, me frappait davantage : on voyait çà et là des esclaves déguenillés, occupés à travailler près de la misérable cabane de leurs maîtres. Les maisons désertes dispersées sur le chemin, de vastes champs sans culture, prouvaient que les premiers habitans de ce pays l'avaient abandonné pour aller vivre sur une terre plus fertile. Nous déjeunâmes à Clearspring, village insignifiant, et commençâmes à monter la côte de l'est des Alleghanies, appelée montagne de Siding. Il faut avouer que les montagnes d'Amérique, en général, ne sont guère pittoresques; ce sont des masses énormes dépourvues de cette majesté sauvage qu'on aimerait à rencontrer. Les Alleghanies offrent cependant quelques beaux paysages; la nature que l'homme a respectée est toujours digne de notre admiration. On découvre, dans les endroits les plus retirés de ces monts, les traces d'un ravage barbare. Une foule d'arbres sur les chemins ont été mutilés pour le plaisir de détruire. Les objets les plus sublimes n'ont aucun prix aux yeux d'un Américain; il ne se contente pas de la jouissance, il veut encore exercer le privilège de ravager sans but.

Notre marche de la journée se termina à Flinstown, auberge solitaire, près de laquelle se trouve une source d'eau minérale, dont chaque voyageur but plusieurs pintes, sans en éprouver le moindre effet. Quant à moi, je ne regrettai pas l'inefficacité de ces eaux.

Les difficultés que nous avions à surmonter ne commencèrent que le troisième jour. Nous approchions des côtes les plus élevées des Alleghanies ; les chemins devenaient plus mauvais, et nous marchions plus lentement. Le paysage ressemblait encore à celui que nous avions déjà vu. Les montagnes, depuis le pied jusqu'au sommet, étaient couvertes de bois entrecoupés d'une quantité de kalmias, de rhododendrum et autres arbustes en fleurs.

Le jour suivant, nous avions à gravir la hauteur qu'on appelle la Montagne Sauvage. Nous enfonçions de plus en plus dans la neige, et lorsque nous arrivâmes enfin à une misérable auberge, l'hôte nous apprit qu'aucune voiture n'avait traversé la montagne depuis six semaines. Nous demandâmes inutilement un traîneau, et tous les gens du pays nous assurèrent que nous ne pourrions jamais effectuer notre voyage en voiture. L'hôte s'étendit beaucoup sur la profondeur de la neige, sur les périls qui nous attendaient, sur l'obscurité de la nuit, et nous engagea avec instance à profiter de son hospitalité jusqu'au lendemain. Mais tous les voyageurs étaient impatients d'arriver ; l'un d'eux se trouvant propriétaire de la voiture, le conducteur se décida d'assez mauvaise grâce à tenter l'aventure. Nous repartîmes donc. A peine avions-nous roulé pendant un mille, que la voiture fut

arrêtée par des monceaux de neige sous lesquels les chevaux avaient complètement disparu. Ce ne fut qu'après deux heures de travail que les hommes et les chevaux du petit village, que nous avions appelés à notre secours, parvinrent à nous tirer d'embarras.

Nous arrivâmes sans accident à l'auberge suivante; mais la description qu'on nous fit des chemins que nous avions à parcourir, n'était guère rassurante. La majorité des voyageurs ayant ranimé le courage du conducteur en lui administrant une forte dose d'eau-de-vie, il résolut de ne se laisser effrayer par aucun danger, et nous partîmes envers et contre tout. La nuit était d'une obscurité profonde; une grosse pluie survint, le vent sifflait avec violence parmi les arbres dépouillés des forêts d'alentour. La route longeait une foule de précipices, dans lesquels la moindre distraction de notre cocher, à moitié ivre, pouvait nous engloutir; malgré tous ces dangers, nous arrivâmes sans accident à la fin de la journée. Nous fîmes une halte de nuit dans un petit village situé entre la côte que nous venions de monter, et celle qui nous restait encore à gravir, nous félicitant mutuellement du sort qui avait favorisé notre excursion.

Nous étions déjà sur la route avant le lever du soleil, nous employâmes plusieurs heures à parvenir jusqu'au sommet de la montagne du Laurier d'où nous aperçûmes une vue très-étendue, mais sans variété. Nous espérions maintenant jouir de nos travaux et n'avoir plus de difficultés à vaincre. Nous étions dans l'erreur; quoique la neige fût peu de chose du côté de l'ouest des montagnes, les chemins étaient affreux, et les secousses surpassaient toutes celles que j'avais

déjà supportées. Notre promenade du jour se termina à Washington, ville assez peuplée, dont la taverne nous dédommagea de ces misérables auberges auxquelles nous avions été condamnés depuis quelque temps.

Le pays que nous traversâmes le dernier jour était plus riche, mais je ne remarquai aucune amélioration dans ce chemin *national*, ainsi nommé, parce qu'il est construit aux frais du gouvernement général. Si la construction de ce chemin a été inspirée au congrès par quelque maligne intention contre le peuple souverain, le projet a complètement réussi. Les principes reçus pour la formation d'une route sont tous renversés. Ici une colonne, élevée en honneur de M. Clay, indique aux voyageurs reconnaissans que c'est à ce grand ingénieur qu'ils sont redevables de leurs fractures et de leurs contusions.

L'ennui de cette journée fut dissipé un instant par la présence d'une jeune et jolie personne très-communiquative, qui retournait à Alexandrie, sa ville natale; elle me donna tous les renseignemens possibles sur les manières et les mœurs de ces pays de montagnards. Cette jolie personne avait fait la conquête d'un docteur de Virginie, un de nos camarades de voyage, qui, selon l'habitude du pays, buvait et fumait de la manière la plus dégoûtante; presque toujours ivre, il crachait à gauche et à droite dans la voiture, et surtout, quand la nuit venait, il se déchargeait de sa salive sans s'inquiéter des voisins. Une nuit je fus éveillé par les cris perçans d'un quaker qui venait de recevoir dans les yeux une gorgée de jus de tabac; cette application stimulante causa, dans un organe aussi délicat, une douleur aiguë. Le quaker oublia un instant

l'habit qu'il portait, maudit le docteur, l'appela vagabond ; son œil était à la vérité fort malade de l'aventure. Connaissant alors les habitudes du docteur, j'eus le soin de me placer derrière lui dans la voiture, et je n'eus à souffrir que de la mauvaise odeur qu'exhalait sa personne, et de la brutalité de sa conversation.

Nous arrivâmes à Brownsville dans le milieu de la journée, ville manufacturière assez considérable, située sur le Monongahela ; cette rivière en se réunissant avec l'Alleghany forme celle de l'Ohio. Brownsville paraît sombre et mal tenue, ses rues sont sales et dé-pavées ; ses maisons annoncent plutôt la pauvreté que l'opulence. La rivière est très-belle, aussi large que la Tamise à Westminster. Nous parcourûmes, après l'avoir traversée, un pays assez agréablement varié, et nous arrivâmes le soir à Wheeling, ayant fait trente milles dans la journée, non sans peine et embarras.

Impatient de l'jour de la vue de l'Ohio, je m'étais placé près du conducteur au dernier relai ; le jour commençait à tomber lorsque nous gagnâmes le sommet de la montagne qui domine Wheeling. On apercevait à peine la rivière dont les nobles flots roulaient avec un calme majestueux ; mais comme l'obscurité nous surprit avant d'atteindre la ville et que la lune ne paraissait pas, je fus obligé d'attendre au lendemain pour satisfaire ma curiosité.

Je me levai de bon matin. Le cours de l'Ohio, juste en face de Wheeling, est divisé par une île assez considérable ; sa largeur en cet endroit, est semblable à celle du Rhin à Mayence. On ne peut vraiment pas s'extasier sur la beauté du paysage. Je vis des bateaux

à vapeur de toutes les dimensions, rangés le long des quais; et le bruyant sifflement des pompes annonçait de nombreux préparatifs de départ.

La ville de Wheeling, sale et barbouillée de fumée, n'avait rien d'attrayant; et mon compagnon anglais ayant retenu des places sur un paquebot qui partait dans quelques heures pour Louisville, nous y envoyâmes de suite nos bagages; en attendant, je me transportai dans l'île, afin de jeter un coup d'œil sur le pays d'alentour. Le propriétaire m'apprit qu'elle renfermait cent acres de terrain. Je remarquai des arbres magnifiques, mais les beautés naturelles de ce lieu avaient été en partie défigurées par la culture.

Nous partîmes à deux heures. Notre paquebot n'était pas des plus renommés, mais tout y était commode, et le courant lui étant favorable, notre marche fut très-rapide; je restai plusieurs heures sur le pont, occupé à examiner un spectacle tout nouveau pour moi. La rivière est bornée par une foule de hauteurs boisées, qui laissent entrevoir par intervalles une plaine étroite et fertile, où quelques habitans délaissés sont venus s'établir; leurs maisons, grossièrement construites, ne sont en général que des cabanes de bois, qui ne paraissent guère plus commodes que celles des paysans irlandais.

Le grand défaut de l'Ohio consiste dans le peu de variété que présentent ses tableaux; j'étais ravi le premier jour; mon admiration allait toujours en diminuant, et je finis par être ennuyé de cette monotonie. Les objets les plus beaux, sans cesse répétés, perdent tous leurs charmes et finissent par rassasier la vue.

Nous arrivâmes à Cincinnati au bout de deux jours;

c'est une ville de trente mille ames, agréablement placée en amphithéâtre, près de la rivière. Les rues et les bâtimens sont assez remarquables et bien supérieurs à ce qu'on pouvait s'attendre à trouver dans un pays éloigné de la mer de six cents milles, et que l'on regardait encore dernièrement comme étant à peine civilisé. Le commerce y est très-actif; le quai était couvert de marchandises. N'ayant rien de mieux à faire, je flânaï dans la ville, sans que l'impression favorable qu'elle avait faite sur moi au premier abord en fût diminuée; plusieurs de ses rues et de ses églises me parurent dignes de New-York et de Philadelphie; les maisons sont en général ornées avec soin au dehors.

Ce qui me frappa le plus dans Cincinnati fut un bâtiment grec-moresque-gothique-chinois, qui, par le mélange de ces différentes sortes d'architecture, produit l'effet le plus ridicule. Cet édifice eût été vomi sur la terre par quelque volcan de la lune, qu'il ne serait pas plus grotesque. Tandis que nous étions en contemplation devant cette monstruosité, cherchant à nous représenter la figure de l'homme qui l'avait enfantée, une jolie personne sortit de ce bâtiment et nous invita à entrer; nous acceptâmes volontiers, et nous trouvâmes l'intérieur en parfaite harmonie avec la magnificence extérieure. Au premier était un salon très-vaste, destiné à former un bazar; au-dessus on avait disposé des salles de bal, d'autres pour les soupers, avec des chambres particulières pour les femmes, amplement pourvues de miroirs et de tables de toilette; rien enfin n'avait été épargné pour répandre dans ce lieu l'éclat, le luxe et la commodité.

Tout cela piqua notre curiosité. On aurait dit que le fondateur de cet édifice avait plutôt songé aux besoins futurs d'une génération à venir, qu'à ceux des hommes sages et travailleurs habitant aujourd'hui Cincinnati. Notre guide nous donna toutes les explications que nous désirions ; il nous apprit que l'édifice avait été élevé par madame Trollope, dame anglaise, qui, soit par plaisir, ou pour affaires, avait demeuré à Cincinnati pendant plusieurs années ; que son essai de bazar n'avait pas réussi ; que le salon du bal n'était occupé que le 4 juillet, époque de la célébration de la fête d'usage ; que les sobres habitans de Cincinnati se contentaient de deux bals par an, et ne voudraient, sous aucun prétexte, en augmenter le nombre ; qu'en un mot, tous les projets de la propriétaire sur ce bâtiment avaient échoué, et qu'elle avait maintenant l'intention d'en faire une église.

Je n'avais pas encore entendu parler de madame Trollope ; j'eus le plaisir de la rencontrer plus tard à New-York, et je remarquai dans sa conversation cette grâce et cette vivacité qui ont répandu tant de charme dans ses ouvrages. Ce n'est pas à moi à décider si la peinture que nous a donnée madame Trollope, sur la société en Amérique, est tout-à-fait conforme à la vérité, quoique je puisse avouer que ses descriptions sont en général très-fidèles. Mais ses droits à la reconnaissance des Cincinnatiens sont incontestables. Ses talens en architecture ont embelli leur ville ; ses ouvrages littéraires l'ont rendue célèbre. Cincinnati, pendant près de trente ans, avait augmenté peu à peu ses richesses, les hommes avaient bâti des maisons, les femmes mis au monde des enfans, et l'exis-

tence de cette ville était à peine connue; son nom n'était jamais parvenu aux oreilles de l'homme civilisé; mais la présence de madame Trollope a environné Cincinnati d'un rayon de lumière. Les habitans ne sont plus des êtres ignorés; leurs usages et leurs mœurs sont familiers à toute la terre. N'est-il pas singulier que la place du marché; à Cincinnati, ne soit pas ornée de la statue de sa bienfaitrice? Dans quel pays se trouve donc la reconnaissance?

Les produits de tous les genres abondent dans ces régions de l'ouest. La vie y est à si bon marché, que personne ne songe à l'économie. Aussi, notre table, sur le paquebot, était-elle couverte de plats nombreux serrés les uns contre les autres comme un bataillon carré. Quoique nous ne fussions que vingt passagers, il y avait assez à manger pour cent. Les rôtis, les dindes, les jambons, les côtelettes étaient jetés pêle-mêle sur la table. Les bouteilles d'eau-de-vie n'étaient pas oubliées; on pouvait se procurer du porter en payant. J'avais demandé du vin inutilement; mais, comme j'étais fatigué de ce poison qu'on appelle eau-de-vie, j'envoyai chercher à l'auberge une bouteille de champagne. Ce champagne ressemblait tellement à de mauvais cidre, qu'il ne me fut pas possible de le boire. Mais la forme étrangère de ma bouteille causa parmi les voyageurs une espèce de rumeur. Aucun d'eux ne connaissait peut-être ce vin, et plusieurs résolurent de ne pas laisser échapper l'occasion d'en goûter. « Je désirerais essayer un peu de votre vin, si vous le permettez », me dit mon vieil ivrogne de docteur. Je lui poussai la bouteille, il remplit son verre jusqu'au bord; les voisins suivirent son exemple

sans cérémonie, et le contenu de la bouteille disparut bien vite.

Je suis obligé de parler ici des manières anti-sociales des voyageurs avec lesquels je me trouvais; je n'avais jamais vu chose pareille: ce froid égoïsme, ce mépris des convenances, perçaient à travers leurs paroles et leurs moindres actions. J'aurais voulu que ces hommes ajoutassent, au volumineux catalogue de leurs vices, celui de l'hypocrisie. La dissimulation n'est pas leur défaut; ils tiennent de sang-froid et de propos délibéré les conversations les plus indécentes. La présence d'un prêtre qui se trouvait là ne les retenait pas. Les scènes de taverne se renouvelaient du matin au soir. Le capitaine du vaisseau, loin de blâmer cette conduite, se livrait le premier à tous les excès, et son état d'ivresse l'obligeait quelquefois à renoncer à la direction du vaisseau. Le peu de femmes qui voyageaient avec nous ne paraissaient qu'aux repas; elles se renfermaient prudemment dans leurs cabines le reste du temps.

Pour donner une idée des habitudes américaines, je citerai quelques détails dont je fus témoin: chaque paquebot est muni d'un peigne et d'une brosse à cheveux que l'on suspend au plafond de la cabine, à l'usage général de tous les passagers. La plume de Swift pourrait seule faire une description fidèle de ces ustensiles. La brosse à dent n'est pas comprise, par la raison, sans doute, que cet objet n'entre jamais dans la table de toilette d'un Américain. Une serviette se passe de main en main, et suffit aux ablutions imparfaites de toute la société à bord. Je réussis difficilement à obtenir la jouissance d'une serviette pour

moi seul, et je vis que ma demande, peu ordinaire, produisait le plus mauvais effet.

Mon compagnon anglais, qui avait demeuré plusieurs années aux États-Unis, me demanda un jour, à dîner, si j'avais remarqué la poignée d'ivoire d'une arme, qui sortait à moitié de la poche d'un monsieur en face de nous. Je lui répondis affirmativement. Il m'apprit alors que toute la population du sud et de l'ouest des États-Unis était toujours armée de poignards. Comme j'avais l'air de douter de son assertion, il me fit observer une foule de bâtons relégués dans un coin de la cabine, et paria avec moi qu'ils renfermaient tous, soit une épée, soit un poignard. Je soutins la gageure, et je perdis. J'eus lieu de voir plus tard, par moi-même, combien cette remarque est juste; et lorsque je voyageai de nouveau dans l'État de New-York, je m'aperçus qu'un grand nombre de passagers, dans les diligences, portaient avec eux ces armes barbares, et faites pour les assassins.

Il est toujours d'usage aux États-Unis de demander à un étranger s'il n'est pas émerveillé du respect que le peuple porte à la loi. Quelle que soit l'étendue générale de ce respect, il n'en est pas moins vrai, d'après ce que je viens de raconter, que chaque individu se méfie de son voisin.

Nous quittâmes Cincinnati à deux heures environ, et nous nous trouvâmes le lendemain de bonne heure à Louisville, dans le Kentucky. Rien de nouveau dans les sites de la rivière; je fus seulement frappé de voir des masses énormes de bois entraînées par le courant; des arbres gigantesques semblaient avoir été déracinés par les flots, du lieu où ils vivaient depuis des siècles.

Ces monceaux de bois, sur la rivière, peuvent occasionner de grands accidens; les roues des bateaux à vapeur pourraient se rompre par un choc. Des hommes sont toujours là pour prévenir une rencontre aussi funeste.

Le bateau termina sa course à Louisville. Le commerce est plus étendu dans cet endroit qu'à Cincinnati, quoique la population soit moitié moins nombreuse. Etant fatigués de la vie du paquebot, nous déjeunâmes à l'auberge. Cent personnes au moins se trouvaient rassemblées dans le même but. La cloche sonna, et cette foule se précipita sur l'escalier qui menait à la salle à manger, comme poussée par la famine. Le repas était détestable : le pain fait avec de la graisse, et la vue des plats assaisonnés suffisaient pour nous en rassasier; je priai un monsieur de me servir un morceau de volaille froide qui se trouvait en face de moi; il la découpa, garda tout pour lui et m'envoya les os.

Nous allâmes, après déjeuner, à la recherche des paquebots pour la Nouvelle-Orléans; aucun ne partait avant le lendemain au milieu de la journée. Nous retînmes nos places, mon compagnon et moi, sur la *Huntress*, et moyennant cinquante dollars, je me procurai un cabinet séparé pour moi et mon domestique; chose importante, car dans ces régions, il n'est pas permis à un blanc d'en servir un autre sans se faire huer. A Wheeling je fus obligé de le faire passer pour mon secrétaire; il se cachait alors derrière un rideau pour nettoyer mes habits. La faveur que j'avais obtenue me fit préférer mon petit paquebot à tous les autres.

A quarante milles de Louisville se trouve la résidence de M. Clay. En entrant dans le Kentucky, j'avais formé le projet de faire connaissance avec cet homme remarquable ; j'appris qu'il venait de s'embarquer pour la Nouvelle-Orléans, mais qu'il devait quitter cette ville la semaine suivante. Je ne pus résister à l'envie de voir le rival du président actuel, et je renonçai à mon tour dans le Kentucky, pour arriver plus tôt à la Nouvelle-Orléans. Cette décision me fut défavorable, elle m'empêcha de visiter un des États les plus intéressans et de profiter des invitations que j'avais reçues de ce pays à New-York et à Washington. Pour comble d'infortune, M. Clay était parti de la Nouvelle-Orléans lorsque j'y arrivai.

On peut appeler les Kentuckiens les Irlandais de l'Amérique. Même légèreté, même indécision dans le caractère, même ardeur dans la haine comme dans l'attachement. Les Kentuckiens sont les seuls Américains qui entendent la plaisanterie. Cette gaiété naturelle qui les distingue les rend fort aimables.

A un mille au-dessous de Louisville sont les chutes, ou plutôt les courans de l'Ohio ; lorsque la rivière est basse, la navigation devient très-dangereuse ; c'est pourquoi on a construit un canal près de l'endroit nommé *Shipping-Port*, afin d'éviter ces périls. Ce travail difficile n'a été exécuté qu'avec beaucoup de frais. J'appris à regret que la quantité de dépôts, apportée par le flux de la rivière, menaçait de détruire ce bel ouvrage. Cependant, puisque ce canal ne doit servir qu'au moment où la rivière est basse et libre d'impuretés, je ne puis croire que les moyens de prévenir ce malheur ne soient faciles à trouver.

Les bateaux à vapeur de la Nouvelle-Orléans sont autrement construits que les autres ; leur dimension est beaucoup plus vaste, parce qu'ils sont destinés à porter de fortes cargaisons ; tout le vaisseau, proprement dit, est consacré à cet usage, tandis que les cabinets des voyageurs sont disposés en rangs au-dessus du pont. La chambre du bas est destinée aux hommes ; elle est en général spacieuse et bien ornée, entourée de trois côtés par une galerie et une *veranda*. La cabane des femmes se trouve au-dessus ; elle est plus petite, mais aussi jolie que l'autre ; le pont qui s'élève au-dessus offre aux voyageurs des plaisirs dont ils peuvent profiter, si cela leur convient. On voit près de la proue, à la même élévation, l'endroit où se placent les pilotes. Ces paquebots représentent des vaisseaux à trois ponts, et peuvent contenir plus de 500 tonneaux ; leurs pompes sont construites de manière à agir avec tant de force, qu'elles éclatent au moins une fois par an, et placent chaque fois une vingtaine de passagers dans une mauvaise position de l'atmosphère.

Le jour suivant nous commençâmes notre voyage de quinze cents milles, pour nous rendre à la Nouvelle-Orléans ; le temps était délicieux, et je pouvais jouir du plaisir de lire et d'écrire sans être dérangé. Les passagers, quoiqu'assez grossiers, étaient moins impertinens et moins débauchés que ceux dont j'ai déjà parlé ; ils buvaient et jouaient comme les autres ; mais j'avais au moins la possibilité de m'éloigner de ces scènes dégoûtantes.

Ce ne fut que trois jours après notre départ de Louisville que nous arrivâmes à l'endroit où le Mis-

missipi se réunit à l'Ohio. Ce dernier fleuve est considérablement augmenté par les eaux du Tennessee, du Cumberland, du Wabash, etc., qui viennent se jeter dans les siennes. Nous longeâmes les états d'Indiana et d'Illinois. Je ne les visitai pas; les écrivains ont déjà entretenu le public du climat, du sol, des avantages et désavantages commerciaux de ces pays, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire.

Le voyageur qui se borne à étudier la forme de la société n'a pas grand'chose à exploiter sur un territoire à peine peuplé. Celui qui a vu une habitation dans les bois en a vu mille. Ces hommes qui, par amour du gain ou de l'indépendance, vont se réfugier dans la solitude des forêts, contemplent chaque jour les mêmes objets, connaissent les mêmes privations, surmontent les mêmes difficultés, visent aux mêmes récompenses, y arrivent par les mêmes moyens, et n'offrent par conséquent rien d'intéressant à observer. Il m'arriva souvent de me rencontrer avec plusieurs de ces hommes; je ne les cherchais jamais, car je veux, avant tout, étudier l'homme dans ses rapports sociaux les plus étendus, me rendre compte des influences morales et politiques par lesquelles le caractère national s'est formé ou modifié; mes pas se dirigeaient donc toujours vers les cités, et non pas vers le solitaire *Shantee*, vers les lieux occupés par des masses d'hommes, et non pas dans ceux où des aventuriers se disputent la forêt avec l'ours et la panthère.

Le second jour après notre départ de Louisville, j'aperçus un changement dans l'aspect de la rivière qui m'annonça que nous approchions rapidement du Mississipi. Les cinquante milles qui précèdent la

réunion n'offrent aux regards qu'un pays plat, tandis que la largeur de l'Ohio s'est accrue du double; on dirait que ce dieu des fleuves a voulu déployer toute la richesse de ses eaux au moment de se présenter devant son rival. Les neiges qui s'étaient fondues le long de sa course lui donnaient, à cette époque, un grand avantage sur le Mississippi.

Placé sur la hauteur la plus élevée du vaisseau, je me tenais depuis des heures sur la pointe des pieds afin de saisir la première vue de ce spectacle si impatientement attendu. Le Mississippi m'apparut enfin. Les deux fleuves à cet endroit avaient chacun deux milles de largeur; mais l'Ohio me sembla plus large et plus puissant que son rival. Je me reprochais alors mon injustice envers ses beautés; sa physionomie ne change jamais, mais qu'elle est noble et imposante! J'avais vu ses eaux limpides rouler avec calme pendant l'espace de neuf cents lieues, je le quittais maintenant avec tristesse.

La *Huntress* poursuivait sa route gaîment. Nous passâmes devant le petit établissement du Caire, situé sur un isthme entre les deux rivières; peu de minutes après nous voguions sur le fleuve le plus majestueux que l'Océan reçoive dans son sein.

On est surpris de voir que le Mississippi, après avoir absorbé l'Ohio, ne présente pas d'accroissement dans le volume de ses eaux. La rivière, au-dessous de l'endroit de la réunion, n'est pas plus large que l'Ohio ne l'était à lui tout seul. Quoique ces deux fleuves roulent dans le même lit, la différence de leurs eaux se distingue pendant plusieurs milles : celles de l'Ohio sont limpides, celles du Mississippi toujours sombres

et troubles. A l'heure de la marée, le Mississippi semble arrêter le cours de l'Ohio et ne lui accorder qu'une petite portion du lit commun; souvent le cas est différent. Pour me servir d'une expression parlementaire, l'Ohio forme encore une minorité assez redoutable.

Après avoir quitté la *Belle-Rivière*, c'est ainsi que les Français ont désigné l'Ohio, on s'aperçoit qu'on n'a rien gagné à l'échange. Le pays qu'arrose le Mississippi est plat, ces hauteurs qui s'élèvent de temps en temps, pendant l'espace de douze cents milles, ne suffisent pas pour en détruire la monotonie. Les arbres croissent jusqu'au bord du fleuve. La dimension du bois de construction, pendant une centaine de milles, ne me parut pas extraordinaire; mais, à mesure que le Mississippi descend vers le sud, ce bois devient plus beau, le degré de richesse dans la végétation ne fait que croître, et surpasse tout ce qu'on peut imaginer.

L'absence du bois taillis, dans les forêts américaines, donne au voyageur à pied, et même à cheval, la facilité d'y pénétrer; mais, dans le voisinage du Mississippi, elles sont au contraire encombrées par un taillis épais, formé par les cannes de toutes les dimensions, depuis quatre, cinq et vingt pieds de haut, selon la richesse du sol. On m'a assuré que les Indiens trouvaient moyen de marcher plusieurs lieues de suite dans ces bois touffus; je ne comprends pas comment ils peuvent se guider ainsi, en dépit de l'obscurité la plus complète.

Les paquebots s'arrêtent deux fois par jour pour renouveler leurs provisions de bois. Ces vaisseaux

sont devenus si nombreux, que beaucoup d'habitans trouvent plus avantageux de les approvisionner, que de cultiver la terre. Mais le climat est mortel. Tous ceux que je voyais étaient blêmes ou jaunes; on regarde les fièvres comme une chose toute simple. Quant à la médecine, ils n'en connaissent pas. Quand les yeux rencontrent ces chétifs enfans à côté de leurs mères égarées, on se sent ému de compassion pour ces malheureux Parias.

Le mot de Paria est juste. Plusieurs criminels ont fui dans ces lieux pour se soustraire au pouvoir de la loi; d'autres, dépouillés de leur fortune, de leur réputation, privés même de l'espérance, sont venus s'y réfugier pour se dérober, non à la justice, mais au mépris. Un de ces hommes m'avoua qu'il avait connu des jours plus heureux, mais qu'on l'abandonna quand il devint pauvre, et qu'il était venu cacher sa misère dans ces forêts désertes. Cet homme a dû être beau; ses manières étaient non-seulement agréables, mais distinguées. Mes compagnons de voyage m'apprirent cependant qu'il était du nombre de ceux qui vous poignent en souriant. Aussi, n'étais-je guère disposé à accepter l'hospitalité dans son réduit solitaire. Les habitans se nomment *Squatters*; ils se logent partout où cela leur convient, sans s'inquiéter du propriétaire des domaines qu'ils occupent. Si un rival bûcheron vient s'établir trop près de son voisin, une lutte s'engage; l'un des deux devient la proie du vautour, et le survivant continue tranquillement ses affaires.

Nous rencontrâmes, tous les jours, pendant le cours de notre voyage, un grand nombre de radeaux (1) con-

(1) Ces radeaux s'appellent des *chalans* dans le pays.

struits de planches grossières, clouées ensemble, en forme de boîtes carrées, dans lesquels les petits propriétaires, dans le haut du pays, envoient à la Nouvelle-Orléans le produit de leurs terres. Ces bateaux sont lancés, presque tous les jours, sans voiles; il suffit, pour les conduire, de se tenir au milieu du courant. Le temps n'est pas encore bien éloigné, où l'on ne connaissait pas d'autres moyens de transports que sur ces radeaux. A cette époque, il fallait neuf mois pour aller et revenir de Louisville; quinze jours suffisent presque aujourd'hui pour réaliser ce voyage. L'application de la vapeur à la navigation a créé, pour les États du centre de l'Amérique, des richesses immenses. Les Cincinnatiens devraient placer, à côté de la statue de madame Trollope, celles de Fulton et de James Watt. Ils doivent leur célébrité à la première; aux deux autres, un marché pour la vente de leur lard et de leur farine.

Quoique le temps ne se passât pas très-agréablement sur le paquebot, nous étions assez tranquilles. On buvait, fumait, querellait, on jouait et jurait comme à l'ordinaire; les convenances sociales n'étaient pas mieux observées que partout ailleurs; mais comme ce spectacle se renouvelle à chaque instant, je m'y étais habitué. Deux choses cependant me révoltaient encore : l'esclavage et la nécessité de faire société avec un marchand d'esclaves.

Cet homme se trouvait justement à côté de moi à table; je fus surpris de voir que, malgré son ame brutale, il se conduisait comme le reste des Américains : il buvait, mangeait, fumait, avalait de l'eau-de-vie à chaque instant de la journée, se livrait à tous

les excès pendant une partie de la nuit. On voyait dans les cabines supérieures sa malheureuse troupe d'esclaves; les hommes étaient chargés de lourdes chaînes, les femmes couvertes de haillons qui suffisaient à peine pour satisfaire à la pudeur. Je causai avec eux. Les femmes me parurent très-intelligentes; elles sont fières, en général, des sommes élevées qu'elles rapportent à leurs maîtres. L'une de ces femmes me raconta avec un air de dignité que le sien avait refusé de la donner pour trois cents dollars. Qui osera nier maintenant que la vanité ne soit une des attributions particulières de la femme?

L'état misérable des hommes faisait pitié; leurs mains n'étant pas libres, ils ne pouvaient se soigner, et cette négligence forcée avait produit une espèce de croûte noire. Mais assez de cette peinture peu gracieuse; qu'il suffise de savoir que personne ne parlait plus de liberté que ce marchand d'esclaves; il partit enfin, et tout prit autour de nous une figure plus riante.

Les voyageurs ont tous reproché aux sites qui environnent le Mississipi de manquer de grandeur et de beauté. Cette remarque est juste; rien n'est plus capable cependant de frapper l'imagination que ce spectacle. Des lieux solitaires et pestilentiels, que les Indiens sauvages ont seuls parcourus, l'absence de tout être vivant, excepté celui du monstrueux crocodile, que l'on voit flotter endormi sur les monceaux de bois, les arbres agitant dans les airs leurs sombres draperies de mousse, ce fleuve géant roulant le volume immense de ses eaux à travers ces contrées désertes, donnent à tout ce paysage un air lugubre et

indéfinissable, qu'il serait impossible à l'homme de retrouver ailleurs.

Ceux auxquels tous ces objets ne suffisent pas sont loin de sympathiser avec moi. Les rochers et les montagnes n'ajouteraient rien à la vue sublime du Mississippi; quand bien même on pourrait entasser les uns sur les autres les monts les plus imposans, l'impression *unique* que produit ce fleuve à l'imagination du spectateur n'en existerait pas moins. Rien ne saurait lui être comparé; aucun fleuve ne dévore une plus grande surface du globe; il parcourt plus des deux tiers du diamètre de la terre. On se demande d'où viennent ses eaux, et où elles finissent; elles s'échappent des régions éloignées de ce vaste continent, où le pied de l'homme civilisé n'a jamais abordé; elles se jettent dans un océan plus vaste encore, quicependant reconnaît le pouvoir de son influence. On se demande quels sont les différens pays que ce fleuve baigne sur son passage, s'il a pénétré les forêts qui servent de refuge au bison, dans celles où le *mammoth* marche fièrement vers sa couche raboteuse; s'il connaît les sentiers et les allées ombragées d'une épaisse verdure, dont les bruyans houras du chasseur n'ont pas encore rompu le silence; et lorsque le voyageur aura satisfait sa curiosité à cet égard, il sera temps de songer à l'effet que produirait la présence des rochers et des montagnes sur les bords du Mississippi; il commencera peut-être à douter de la nécessité d'une combinaison d'objets opposés pour former un grand spectacle. Peut-être l'imagination n'est-elle susceptible que d'une impression très-vive à la fois. Le sublime, en général, se rend par un seul objet; si la beauté naît de la réu-

nion de détails harmonieux, le dernier degré du sublime doit être produit par quelque chose de surnaturel qui, d'un seul coup, fait sentir son influence sur tout ce qui l'entoure.

Une sombre mélancolie distingue surtout le Mississippi; j'ai parcouru les Alpes et les Apennins, mais rien ne m'a donné une idée de la nature imposante comme mon voyage sur ce fleuve, à travers un pays désert et inhabité. Nous approchions toujours avec rapidité vers le sud; notre vaisseau, semblable à un monstre sauvage, consumé par le feu, répandait sur l'interminable forêt, des nuages de fumée qui s'échappaient de ses narines. Je ne sais quelle mine avait alors le dieu des fleuves, ni ce que pensaient les crocodiles, de se voir éveillés aussi brutalement; quant à moi, je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille; toute conversation m'était odieuse, et je me livrais à une espèce de contemplation rêveuse. Le soir, je montais sur le pont, les yeux fixés tantôt sur le ciel, tantôt sur la forêt et les eaux, au milieu du silence, qui n'était troublé que par le bruit des pompes. Rien n'était plus agréable; la plaisanterie la plus gaie n'aurait pu m'arracher un sourire.

La navigation sur le Mississippi n'est pas sans danger. Je ne parle pas de la chance de l'explosion, qui n'est pas à mépriser, mais du péril occasioné par les *planters* et les *sawyers*. Ce sont des arbres fortement enracinés au fond de la rivière, contre lesquels les vaisseaux risquent de se briser. Les premiers s'élèvent tout droits; les autres sont couchés dans l'eau. Un de ces *planters*, dont la tête se trouvait cachée par la hauteur de l'eau, faillit nous jouer un mauvais tour.

Les côtes du Mississippi sont tellement régulières, qu'un hydrographe pourrait en lever le plan sans être obligé de suivre le fleuve dans son cours. Il est facile de calculer avec précision la marche des eaux qui s'étendent dans un bassin aussi vaste que celui du Mississippi, sans rocher et sans montagne pour les en détourner. Toutes les fois que le cours d'une rivière ne suit pas une ligne droite, la force du courant est inégale ; si l'impulsion augmente d'un côté, elle diminue de l'autre ; les sinuosités s'étendent de plus en plus, et bientôt le lit du fleuve ne présente plus qu'une succession d'angles saillans et rentrans.

Il arrive souvent que les isthmes qui se trouvent sur les eaux du Mississippi sont engloutis et forment d'immenses baies. On en citait un exemple qui venait d'avoir lieu tout récemment, ce qui épargnait quarante milles de navigation.

Les changemens annuels qui s'opèrent sur le Mississippi sont très-remarquables. On a vu d'immenses terres surgir et disparaître ; les pilotes rencontraient des bancs de sable là où peu de temps avant ils avaient remarqué une grande profondeur d'eau. Plus loin, des acres de terre sont reportés d'une rive à l'autre. On peut attribuer ces métamorphoses à plusieurs causes, mais surtout au volume des eaux qui entraînent avec elles d'immenses dépôts. Quand les eaux du fleuve grossissent, elles se répandent dans les pays voisins, et causent ce qu'on appelle des *bagous*. Les rives sont tellement humides, qu'elles ne peuvent opposer qu'une faible résistance à l'action du courant qui, la plupart du temps, entraîne avec lui des portions de forêts.

Ces masses énormes de bois qui surnagent rencontrent des obstacles qui les enchaînent et les fixent; l'eau, saturée de boue, y dépose une matière épaisse, et bientôt on voit s'élever, de cet amas confus, des terres fertiles. Il y a dix ans, le gouvernement fit surveiller les mouvemens du Mississipi, depuis sa réunion avec le Missouri, jusqu'à sa chute dans la mer.

Je demandai un jour le nom d'une très-belle île que je voyais devant moi; on me répondit que les hydrographes lui en avaient donné cinq cent soixante-treize; mais que les déplacemens qui avaient eu lieu depuis dix ans, rendaient une nouvelle carte marine très-nécessaire.

Les épisodes sont rares pour celui qui voyage sur le Mississipi. On ne s'arrête jamais que pour prendre du bois ou des marchandises, ce que nous fîmes à Memphis, situé sur une de ces éminences qu'on rencontre sur le fleuve; enfin nous atteignîmes Natchez, ville assez importante de l'Etat du Mississipi. Notre halte ne dura qu'une heure, ce qui m'empêcha de visiter la ville haute que j'apercevais de loin. Les voyageurs me la dépeignirent sous les couleurs les plus favorables; il paraît que les mœurs y sont plus dépravées que dans toute autre partie de l'Amérique. Ce qui se passait dans les tavernes de la ville basse, me prouva que le récit n'était pas exagéré. Des hommes, des femmes de mauvaise vie y dansaient, y buvaient, et tenaient publiquement les propos les plus indécens. On me conseilla de ne pas trop m'éloigner du vaisseau si je ne voulais pas être volé; je me disposais, malgré cela, à faire une excursion dans la ville

haute, lorsque la cloche du départ se fit entendre.

Rien ne me frappa plus dans ce voyage, que la transition subite de la température. Dix jours seulement s'étaient écoulés depuis que j'avais traversé des montagnes que la neige rendait impraticables, où rien n'annonçait encore l'approche du printemps, et je me trouvais maintenant dans les régions de la canne à sucre ! Le progrès de cette transition est vraiment bien remarquable. Pendant les deux premiers jours de notre voyage, je n'apercevais ni feuilles ni bouton ; le troisième, des signes de végétation se voyaient sur quelques arbres vigoureux, le nombre en augmenta à mesure que nous approchions du sud ; enfin lorsque nous eûmes passé Memphis, toute la nature se ranima ; les arbres sur les hauteurs, ceux dont la racine n'atteignait pas les marécages étaient couverts d'un feuillage épais, les bois étaient remplis de milliers de buissons surchargés de fleurs. Plus nous avançons, plus le pays devenait éclatant de verdure. On retrouvait déjà l'été, avec ses chaleurs incommodes.

Dès qu'on entre dans la Louisiane, la physionomie sauvage du Mississippi disparaît. Les rives sont bordées de propriétés cultivées, qui produisent du riz, du sucre ou du coton ; on aperçoit de loin les maisons des maîtres, et les cabanes destinées aux esclaves ; les orangers, qui se montraient de temps en temps, sont en trop petit nombre pour embellir le paysage.

A Baton-Rouge, fort assez considérable qui domine le fleuve, nous débarquâmes un major et quelques soldats américains ; le soir je me trouvais à la Nouvelle-Orléans.

CHAPITRE XVII.

Nouvelle-Orléans. — État des rues. — Physionomie de la ville. — Législature. — Théâtres. — Églises. — Prêtres catholiques. — Fièvre jaune. — Manière d'enterrer. — Vente des esclaves à l'encan. — Esclavage. — Résultats de l'esclavage. — Pensées sur l'esclavage. — Conséquences de son abolition. — Manière de cultiver le sucre. — Delta du Mississipi. — Formation de terre.

J'ENTRAI à la Nouvelle-Orléans le 22 mars. La grosse pluie qui avait inondé la ville ce jour-là, ne me prévint pas en sa faveur. Les rues qui sont presque toutes délavées étaient remplies de boue, l'épaisseur du

brouillard répandait la tristesse sur tous les objets.

Nous eûmes beaucoup de peine à nous loger. Il n'y avait déjà plus de place dans le meilleur hôtel, tenu par M^{me} Herries; nous frappâmes à trois autres portes sans plus de succès; les rues de la Nouvelle-Orléans sont pourtant les dernières dans lesquelles un homme bien né pourrait se résoudre à passer la nuit à la belle étoile. Enfin nous inspirâmes de la pitié à une femme qui louait en garni; elle nous indiqua une maison voisine qui était inhabitée, elle espérait décider le propriétaire à nous recevoir, et offrait de nous admettre à sa table d'hôte pour les repas.

Ce projet réussit. Les chambres étaient horribles, mal meublées, mais tranquilles; nous avions en outre, pour nous servir, une femme esclave vieille et laide. Elle me rappelait ces hideuses sorcières qui jouent un si grand rôle dans la fiancée de Lammermoor. Pendant mon séjour dans cette maison, j'usai de tous les moyens pour lui arracher un sourire, je ne l'obtins jamais; je lui donnai de l'argent, puis du vin dont elle buvait quelquefois deux verres de suite, sans que cela produisît aucun résultat. En fait de conversation aimable, elle me raconta que trois personnes étaient mortes de la fièvre jaune, l'automne dernier, dans ma chambre, *dont deux Anglais*, ajouta-t-elle; « je plaçai moi-même leurs cadavres sur cette table; » enfin, quoiqu'elle ne fût pas causeuse de son naturel, elle jasant quelquefois, et j'ai remarqué qu'elle excellait dans l'art de choisir ses sujets.

La matinée du lendemain était belle, je sortis pour faire connaissance avec la Nouvelle-Orléans. Il serait absurde de la classer dans le nombre des villes du

premier ordre. Les rues sont en général étroites et toujours sales. La cathédrale est le seul édifice remarquable; dans les quartiers anciens de la ville, toute l'architecture est espagnole; ce goût primitif ne changea même pas à l'époque où la Louisiane passa au pouvoir de la France. Les maisons n'ont qu'un étage, les appartemens principaux ouvrent sur la rue; elles sont bâties en bois, mais on aperçoit çà et là des édifices plus soignés recouverts en stuc, et ornés de balcons qui produisent un effet assez agréable. Le plus beau quartier est occupé par les Français et les Espagnols; celui des Anglo-Américains n'a rien d'attrayant. Les rues sont plus larges, mais dépavées; les maisons plus grandes, mais sans ornement; leur commodité intérieure est acquise aux dépens de l'effet qu'elles devraient produire au dehors.

Les rues, dans la plus grande partie de la Nouvelle-Orléans, défigurent plus que toute autre chose. Les trottoirs sont en briques, le reste est dans l'état de nature, de sorte qu'après la pluie (et le climat est fort humide), il faut s'enterrer dans une boue épaisse pour traverser la rue, ou pour arriver au pied du trottoir, s'exercer à sauter comme un kangourou, sur des pierres très-éloignées les unes des autres.

Sous d'autres rapports la Nouvelle-Orléans est assez agréable; les hôtels y sont mauvais, mais on y trouve un restaurateur français dont l'établissement est dirigé avec soin; j'y dinai presque toujours lorsque je n'étais pas engagé ailleurs.

Le nom d'*Orléans*, qu'on a donné à cette ville, n'est pas de ceux qui portent bonheur, et qui plaisent à l'oreille du moraliste. Il faut pourtant l'avouer, j'ai

trouvé dans cette ville beaucoup d'hospitalité et plus de politesse que dans aucune autre ville de l'Union.

Le langage et les manières sont toutes françaises. Peu de créoles savent l'anglais, les esclaves encore moins. Ces derniers parlent une espèce de *patois* qui ne ressemble à rien de ce que j'ai entendu en France, où mes rapports avec les paysans ont été très-fréquens.

La position de la Nouvelle-Orléans est admirable pour le commerce. Ce port doit être le premier dans le sud de l'Union, comme New-York l'est au nord et au centre. Les Etats de l'ouest ont l'avantage de communiquer facilement avec ces deux villes : par l'Ohio et le Mississipi, avec la première; et, au moyen de canaux qui réunissent l'Ohio au lac Erié, et le lac Erié à l'Hudson, ils communiquent avec New-York. La ville s'élève derrière une chaussée, sur la rive est du Mississipi, à cent vingt milles de la mer. Sa population est de cinquante mille ames; les esclaves y sont très-nombreux.

On ne peut guère vanter les bonnes mœurs de la Nouvelle-Orléans; il n'y a cependant pas de ville où le décorum extérieur soit plus strictement observé. Rien d'inconvenant ne s'offre publiquement aux regards. Les femmes de couleur, si relâchées dans leurs principes, prennent les dehors de la vertu. J'avais souvent entendu parler de la beauté de ces femmes; j'avoue que je ne partage pas cette admiration. Leurs tournures sont belles, en général; leurs physionomies rarement agréables. Pas de finesse dans les traits, la peau épaisse. On aperçoit toujours quelque reste du nègre. Le grand pied, ou le nez plat, ou les cheveux

crépés, ou les lèvres épaisses, ou quelque chose de particulier dans la forme de la tête.

Les femmes créoles sont vraiment belles; quoique brunes, leur teint est clair, leurs traits fins et gracieux, de belles dents, de grands yeux noirs brillans; elles sont dignes enfin de l'admiration que leur témoignent ceux qui les approchent. Le climat influe beaucoup sur elles. Les femmes créoles traînent leurs paroles; elles font tout avec nonchalance; l'éclat de leurs charmes augmenterait encore, si un peu de vivacité les animait.

La législature était assemblée pendant mon séjour à la Nouvelle-Orléans, ce qui m'engagea à visiter les deux chambres. Les usages reçus dans ce pays me parurent très-curieux. Les créoles s'expriment en français, les Américains en anglais; quoiqu'ils ne se comprennent ni les uns, ni les autres, l'interprète traduit le discours aussitôt que l'orateur a cessé de parler. Cette manière, qui fait perdre beaucoup de temps, n'a qu'un seul avantage, celui de donner aux membres le temps de se calmer, lorsque les débats dégénèrent en personnalités.

Je fus cependant témoin d'une discussion très-animée, qui devint fort comique : un Français blâmait avec aigreur la conduite d'un Américain, et lançait contre lui mille invectives; ce dernier, jouissant de son ignorance, paraissait fort tranquille sur son siège. L'honorable membre se tut et l'interprète anglais reproduisit le discours. Rien ne peut être comparable à la colère qui s'empara alors de l'Américain; non-seulement il se défendit avec chaleur, mais il tomba d'une manière plus véhémence encore sur son

adversaire, usant d'expressions dont le Français ne comprenait certainement pas un mot. Les législateurs de la Louisiane doivent apprécier plus que personne le bonheur de parler deux langues différentes.

La Nouvelle-Orléans possède un théâtre français et un théâtre anglais. Le premier est assez bien monté; les comédiens y jouent avec esprit des opéras et des vaudevilles. La troupe anglaise est détestable. Je la vis représenter *Damon et Pythias*; Damon était tellement ivre, que Pythias ne pouvait lui donner une plus grande preuve d'amitié que de l'aider à sortir de la scène.

Le dimanche, comme dans tous les pays catholiques, est consacré aux plaisirs. Les boutiques sont ouvertes, les places publiques offrent mille distractions; les sons de la musique se font entendre partout. Le matin, les trois quarts de la population courent à la messe; la cathédrale est encombrée de gens de toutes les couleurs, parés de leurs plus beaux habits. Cette cathédrale, qui est le seul édifice important de la Nouvelle-Orléans, serait à peine remarquée dans une ville d'Europe; l'intérieur n'est pas mieux orné que l'extérieur; les décorations de l'autel sont même du plus mauvais goût.

Les dogmes de la religion catholique et protestante s'accordent à représenter tous les hommes comme égaux devant Dieu. Les catholiques seuls agissent selon leur croyance. Dans leur église, le prince et le paysan, l'esclave et le maître, sont confondus indistinctement au pied de l'autel. Un même titre les rassemble, celui de pécheurs. Le rang assigné par l'église est le seul qu'on y vénère. Dans l'enceinte sacrée, on ne permet pas aux riches et aux grands de recevoir

l'encens, tandis que le pauvre serait humilié. Le signe de l'opprobre est effacé du front de l'esclave, lorsqu'il se voit admis à partager le lieu saint avec les citoyens les plus riches et les plus puissans.

Il n'en est pas ainsi dans les églises protestantes. Les gens de couleur en sont exclus, ou bien relégués dans un coin, de manière à ne pas se mêler avec le reste des assistans. L'humiliation les poursuit partout, et se multiplie pour eux sous toutes les formes ; aucun protestant blanc ne consentirait à prier à côté d'un nègre.

Le pauvre esclave reçoit toutes les consolations de la religion des mains du prêtre catholique. Ce dernier le visite dans sa maladie, soulage ses peines, dépose sur ses lèvres mourantes l'hostie consacrée ; à l'heure de l'agonie ces paroles sublimes se font entendre à son oreille : « Monte au ciel, ame chrétienne ! » N'est-il pas naturel que les esclaves soient tous catholiques à la Louisiane ? Tandis qu'on ne voit dans les églises protestantes qu'un petit nombre de femmes, commodément appuyées sur de riches coussins, la cathédrale spacieuse est remplie d'adorateurs de toutes les classes et de toutes les couleurs.

Tout ce que j'appris du zèle des prêtres catholiques me parut exemplaire. Ils n'oublient jamais que l'enveloppe la plus grossière renferme une ame aussi précieuse, aux yeux de la religion, que celle du souverain pontife. Leurs bras sont ouverts à tous les pécheurs : ils connaissent certainement mieux l'étendue de leurs devoirs, que tous les autres corps religieux. Je ne suis pas catholique, mais rien ne m'empêchera de rendre justice à la conduite de ces hommes, dont

le zèle n'est animé par aucun espoir de récompense dans ce monde, et dont la vie humble se passe à répandre les lumières de la vérité, et à communiquer aux êtres les plus délaissés du genre humain les bienfaits de la religion. Ces hommes ne publient pas le nombre de leurs convertis. Le succès de leurs travaux pénibles et silencieux ne sont pas inscrits dans le blason de la société des missionnaires; ils ne font pas le sujet des brillans discours de lord Roden et de lord Bexley. Soyons bien persuadés cependant que ces moindres actions méritoires porteront leurs fruits, et qu'elles sont inscrites là où elles doivent obtenir leurs récompenses.

La Nouvelle-Orléans et la fièvre jaune sont inséparables l'une de l'autre. Cette ville n'est saine à aucune époque de l'année : les exhalaisons qui s'échappent du Mississipi, les vastes marécages qui l'entourent, corrompent presque toujours l'atmosphère; cette insalubrité ne fait que diminuer pendant quelques mois. Une vapeur épaissée s'élève encore dans l'air au mois de mars; on peut à peine respirer, et l'effet de ce climat influe sur tout votre être. La peau est humide dans les momens de repos, mais le moindre exercice vous cause une transpiration abondante. Quant à moi, je ne pouvais marcher pendant un quart de mille sans éprouver une lassitude qui m'était inconnue jusqu'alors. Dans ces occasions il faut en venir à la diète et au sofa, en attendant qu'un vent nord-ouest un peu vif vienne purifier l'atmosphère et remettre le malade dans son état naturel.

La fièvre jaune ne paraît dans toute sa force qu'à l'époque où les chaleurs sont déjà très-avancées; elle

pénètre alors dans la ville et fait ses ravages en silence. Le ciel est sans nuages, le temps magnifique ; on se livre sans crainte, comme à l'ordinaire, pour vaquer à ses affaires ou à ses plaisirs ; bientôt le bruit se répand qu'un matelot, à bord des vaisseaux qui se tiennent sur le fleuve, vient d'être frappé de cette horrible maladie ; le jour suivant on entend parler de nouveaux cas, mais les habitans de la ville se bercent de l'idée que la maladie ne pénétrera pas jusqu'à eux. Ils ne tardent pas à être désabusés ; le fléau paraît tout-à-coup dans plusieurs quartiers de la ville et, semblable à un ange exterminateur, y répand la désolation et la mort.

Les créoles n'ont rien à craindre de cette maladie ; elle atteint surtout les Européens et les natifs du nord des Etats-Unis. Ces derniers succombent presque toujours ; ceux qui survivent deviennent ce qu'on appelle acclimatés ; la fièvre ne peut plus les reprendre, à moins que leur constitution n'eût éprouvé quelque changement par un nouveau séjour dans un pays plus froid.

Aucun étranger ne devrait manquer de visiter le cimetière public, qui est tout auprès de la ville ; je ne connais rien de plus curieux. Beaucoup, malheureusement, le visitent sans le voir.

C'est tout simplement une immense portion de terrain, entouré de marécages, terrain qui suffit à peine aux besoins de la population. On y voit toujours vingt ou trente fosses ouvertes, de toutes grandeurs, avec lesquelles on spéculé. S'il nous prend fantaisie de mourir subitement, on est sûr d'être placé au plus bas prix possible. Soit habitude ou autrement, cha-

cun veut être enterré dans un bon terrain. La vue du cimetière de la Nouvelle-Orléans suffirait pour en donner l'envie, quand même on n'y aurait jamais songé. A peine la bêche a-t-elle remué quelques pouces de terre, qu'elle rencontre l'eau, et ce n'est pas sans beaucoup de difficulté qu'on parvient à placer les cercueils, puisque tout le voisinage ne pourrait fournir une pierre de la grosseur d'une orange.

Les morts sont bien plutôt *inondés* qu'*enterrés*, et l'idée de se savoir dévoré un jour par les écrevisses qui fourmillent dans cet endroit, répugne tellement à l'imagination, que les gens riches se font bâtir de petits édifices, semblables à des fours, en plâtre et en brique, placés au niveau de la terre et de l'eau, sans aucun ornement. Quoiqu'il en soit, ceux qui se contentent de vivre à la Nouvelle-Orléans, peuvent bien s'accommoder de la place qu'ils y occupent après leur mort. J'avoue que je ne me sentais nullement disposé à vivre ou à mourir dans cette ville; je quittai le cimetière avec la ferme résolution de ne jamais manger d'écrevisses, quel que fût le talent du cuisinier pour les préparer.

On voit tous les jours, à la Nouvelle-Orléans, des ventes d'esclaves à l'encan. J'y assistai plusieurs fois; le misanthrope ne trouvera nulle part de plus grands motifs de haine et de mépris pour ses semblables. La vente se fait comme pour des chevaux; le malheureux esclave est monté sur une table; les acheteurs qui se présentent font sur lui un sévère examen, lui adressant mille questions sur son âge, sa santé, etc. L'huissier priseur s'étend sur sa valeur, sur ses nombreuses qualités; enfin lorsque le marché est conclu, il ter-

mine par sa phrase ordinaire, que le pauvre Sambo est donné pour rien. Quand il s'agit d'une femme, le marchand égaie l'auditoire par quelques propos indécents.

La première vente à laquelle j'assistai fut celle d'une pauvre femme mourante de la poitrine; sa maigreur, sa voix faible et cassée, lui assignaient une place à l'hôpital. Elle monta difficilement sur la table : « Messieurs, dit l'huissier, voici Marie, excellente cuisinière et habile femme de ménage, que donnerez-vous pour ce lot précieux? Elle n'a qu'un défaut, celui d'être malade imaginaire, mais elle se porte tout aussi bien que moi. Voyons, messieurs, estimez-la; dirai-je cent dollars pour commencer? Personne n'offrira-t-il donc cent dollars pour Marie, excellente cuisinière et habile ménagère? — Bien obligé, monsieur, j'en offre cinquante. »

L'huissier s'arrête un instant, tandis que plusieurs personnes vinrent tâter les côtes de la pauvre femme, et la questionner sur l'état de sa santé.

« Vous portez-vous bien? demanda un homme. — Oh! non, je suis très-malade. — Qu'éprouvez-vous donc? — J'ai une mauvaise toux et une douleur dans le côté. — Depuis quand? — Depuis plus de trois mois. »

L'huissier voyant que cette interrogation n'augmentait pas la valeur de son lot, recommença son discours. « N'écoutez pas ce qu'elle dit, messieurs, je vous ai déjà prévenus qu'elle faisait semblant d'être malade; sa santé n'est pas mauvaise, que le diable emporte ses côtes! Donnez-lui de temps en temps quelques coups de fouet, vous verrez comme elle travaillera. Parlez, messieurs, avant que je ne la fasse

descendre. Soixante-quinze dollars seulement. » — Un acheteur se présenta, et le marché fut conclu. Chaque l'accabla de plaisanteries. « Le voilà bien loti, dit l'un, avec sa vieille qui n'a que la peau sur les os. — Je parie qu'elle servira bientôt de pâture aux écrevisses, dit un autre. » Telle fut la gaité barbare dont fut témoin cette malheureuse créature avant de suivre son nouveau maître.

Si de pareilles scènes se passent dans un pays chrétien, le voyageur doit en conscience les publier à tout l'univers, afin que ceux qui les tolèrent soient couverts de mépris.

Le temps n'est plus où il était nécessaire d'écrire de gros volumes pour convaincre tout le monde de l'injustice de l'esclavage. Elle est généralement reconnue; elle est si palpable, qu'on ne saurait l'exagérer, et qu'il serait impossible au plus habile sophiste de prouver le contraire. L'opinion à ce sujet, en Angleterre, n'a plus besoin de stimulant.

Puisque j'aborde cette question, je désire que ma pensée soit bien comprise. Peut-être ne doit-on pas accuser le peuple américain de crime, parce que l'esclavage existe encore dans la plus grande partie du territoire de l'Union; mais lorsque ce peuple a joui depuis plus d'un demi-siècle d'une brillante prospérité, lorsqu'il se vante publiquement de sa moralité, de sa bienveillance et de ses hautes lumières, n'avons-nous pas le droit de lui demander ce qu'il a fait en faveur de l'esclavage? A-t-il cherché à rapprocher l'esclave de l'être intelligent, pour le préparer à la jouissance de ces privilèges auxquels la population de couleur *sera* tôt ou tard admise.

Un mot seul exprimera la réponse, *rien n'a été fait*; aucun adoucissement pendant ces longues années n'a été apporté dans les horreurs de la servitude. Rien n'a été essayé pour affaiblir un sot préjugé, rien pour se débarrasser, eux et leur postérité, de la responsabilité d'un système qui dessèche dans l'homme les sentimens les plus délicats. La voix de la justice et de l'humanité s'est fait entendre inutilement; les progrès de l'intelligence sont incompatibles avec l'esclavage, et il est facile de prédire que le Portugal, la Turquie ou Alger s'en délivreront avant les États-Unis.

Il est vrai que l'esclavage a été aboli dans plusieurs états de l'Union, et n'a jamais existé dans d'autres nouvellement formés. Ceux-là ont au moins le mérite d'avoir su apprécier leurs intérêts. On est donc obligé d'avouer que l'esclavage n'a cessé que dans les endroits où il devenait un obstacle à l'industrie, et diminuait les ressources du pays. Il a été conservé dans tous les états qui en tirent leur profit; c'est là qu'on retrouve encore l'esclavage dans toute sa barbarie primitive; et partout où la justice exigeait quelques sacrifices, le sort de l'esclave, loin d'être adouci, devenait plus cruel, et les préjugés s'enracinaient plus fortement encore dans l'esprit du peuple.

J'ai dit que l'abolition de l'esclavage, dans les états du nord et dans quelques états du centre, n'avait entraîné aucun sacrifice. Je m'explique : par exemple, lorsque la Pensylvanie abolit l'esclavage, elle fit un acte par lequel tous les esclaves de son territoire devenaient libres au bout d'un certain temps. Voici quel fut le résultat de cette loi : tous les propriétaires du pays emportèrent et vendirent leurs esclaves dans

d'autres états, et quand vint le jour de l'affranchissement, ceux qui en profitèrent ressemblaient assez à ces malades qui se pressaient à la piscine de Bethesda. Il n'y avait pas grande générosité à renvoyer les aveugles, les boiteux, les infirmes, en leur disant qu'ils pouvaient pourvoir à leur subsistance.

J'admets que l'abolition de l'esclavage, dans les Etats-Unis, présente de nombreuses difficultés, et je ne prétends pas suggérer les moyens de l'effectuer sans danger; il y a, dans le commerce des esclaves, des abus qui demandent impérieusement à être réprimés par les lois.

Je ne parle pas de l'importation du dehors, mais du trafic intérieur permis entre les divers états. Plusieurs, dont le climat est sain et la culture du sol facile, s'occupent de multiplier les esclaves, non pas pour leur propre consommation, mais pour celle des autres états où le climat est mortel et les travaux pénibles. La culture du sucre, à la Louisiane, cause la mort d'un grand nombre de ces malheureux; les planteurs sont obligés d'en acheter pour les remplacer; les états de Maryland, de Virginie et du nord de la Caroline fournissent surtout à leurs besoins. A mon retour de la Nouvelle-Orléans par la côte je rencontrai un troupeau de ces malheureux nègres, enchaînés comme des criminels, et conduits à coups de fouet comme des bêtes. Pour l'amour de Dieu, faites cesser ce trafic barbare! Ne permettez pas qu'un état supplée aux cruautés d'un autre; faites que, par une législation plus sage, l'humanité exerce également son empire sur tous les hommes!

Il me serait difficile de décider si on doit plutôt se

lament sur l'injustice dont l'esclavage frappe ses victimes, que sur les tristes résultats qui s'ensuivent pour la classe d'hommes qui l'inflige. Cette question doit être résolue par un meilleur casuiste que moi ; mais je prends sur moi de certifier que l'imagination la plus exaltée ne saurait trop exagérer les maux de ce détestable système. A peine voudra-t-on croire qu'il arrive tous les jours, aux Etats-Unis, qu'un père vende ses enfans, d'autres ses frères et sœurs, sans que ces atrocités soulèvent l'indignation de la société. Il est convenu qu'une goutte de sang nègre doit rompre tous les liens, et détruire toute compassion. Je ne veux pas m'étendre plus long-temps sur ce sujet : il est trop odieux ; mais au nom du sens commun, ne tolérez plus ces horribles abus dans votre pays, ou effacez le mot de *moralité* de votre vocabulaire.

J'avais eu l'idée de faire quelques observations sur le code noir des différens états, mais puisque j'écris pour le public anglais, ce travail devenait inutile. Cependant j'invite ceux de mes compatriotes qui s'imaginent que l'abolition, ou même l'adoucissement de l'esclavage, peut être confié à l'humanité des gens intrépides à le maintenir, de jeter un coup d'œil sur la situation des esclaves aux Etats-Unis. Je le répète, je ne reproche pas aux Américains l'existence de l'esclavage chez eux, je les accuse seulement de n'avoir pas encore songé à adoucir le sort des nègres. Il faut avoir visité les lieux pour se faire une idée de leur position actuelle ; peut-être vaut-il mieux pour eux qu'il en soit ainsi. Supposons que cet état de choses puisse durer long-temps, après que les autres peuples

se seront lavés de cette tache infamante, c'est se reporter à une époque où les États-Unis deviendront un objet de mépris et de ridicule pour toute la terre.

J'avouerai cependant, que je n'ai jamais abordé ce sujet avec un Américain, sans qu'il fût de mon avis. Les planteurs, en général, parlent de l'esclavage comme d'une vapeur infecte qui empoisonne l'atmosphère. « Mais que faire? demandent-ils. Vous prétendez blâmer l'esclavage, quel plan avez-vous formé pour l'abolir? apercevez-vous un rayon de lumière à travers l'obscurité qui enveloppe cette importante question? Quoiqu'il en soit, soyez bien persuadé que nous sommes loin de maintenir l'esclavage par inclination; nous portons envie aux états qui en sont délivrés, nous suivrions volontiers leur exemple, si nous le *pouvions*. Indiquez-nous un moyen de réussir, nous l'accepterons avec reconnaissance; si vous n'en connaissez pas, cessez de déclamer contre un mal pour lequel la sagesse humaine n'a pu encore trouver de remède. »

Il y a dans tout cela un mélange d'idées fausses et raisonnables. Comme très-peu de voyageurs se munissent d'un plan sur l'abolition de l'esclavage en Amérique, cette phrase qu'on vous lance en avant, produit dans la conversation un effet merveilleux, et met un terme à toutes les objections qu'on pourrait faire. Quoiqu'il soit très-vrai que les États où l'esclavage est maintenu soient portés à l'abolir, ils ne voudraient réaliser ce grand projet que de la manière la plus avantageuse pour eux. Ils veulent trouver moyen de ne blesser aucun préjugé, et d'enrichir le maître, tout en donnant la liberté à l'esclave. Il est

inutile de dire que le rêve d'*Alnaschar*, dans les *Nuits Arabes*, est impraticable. Laissez à l'esclavage le temps de se détruire par degrés, ou bien frappez de suite un coup violent qui proclamera l'émancipation générale. Les intérêts des planteurs en souffriront dans le premier moment ; mais comment réparer l'injustice de plusieurs siècles, sans passer par quelques sacrifices. Plus cette réparation sera retardée, plus ces sacrifices seront nombreux.

La cessation de l'esclavage mettrait un terme à la culture du sucre, du riz, et rendrait inutile une vaste portion de terrain dans les Etats du sud ; les deux tiers de cette population émigrerait sans doute dans l'ouest, pour se livrer à la culture du coton.

Il est donc clair que les Etats-Unis retireraient, comme nation, un grand profit de l'abolition de l'esclavage ; mais que les intérêts des planteurs s'y opposent vivement. Je ne sais combien de temps ces hommes l'emporteront sur la nature et les sympathies du genre humain ; mais je suis convaincu que cet état de choses ne peut changer que par une convulsion terrible. L'épée est suspendue ; elle finira par tomber.

Je fis une excursion agréable pour me transporter à une plantation de sucre, à douze milles de la Nouvelle-Orléans. La route longeait les bords de la rivière dont les eaux sont retenues par des digues ; elles trouvent cependant toujours moyen de pénétrer par les crevasses et les trous que les écrevisses et les rats ont formés ; ces fentes finissent par s'élargir, et le pays est inondé pendant plusieurs milles. Le Mississipi déborde aussi quelquefois, mais jamais au point de causer de grands ravages dans les propriétés voisines.

Le pays est, en général, cultivé à un demi-mille de la rivière; et c'est là que se trouvent les plantations de sucre. Celle que je visitai, quoiqu'assez étendue, n'était pas des plus vastes. Habitée par une famille française d'origine, peu de ses membres parlaient anglais. Le propriétaire me conduisit voir les travaux, et je jetai, en passant, un coup d'œil dans les cabanes des nègres, pendant qu'ils étaient occupés dans les champs. Il me donna d'amples détails sur la manière de faire le sucre, et m'avoua que ce travail coûtait toujours la vie de plusieurs hommes. A l'époque où les cannes doivent être exploitées; les nègres sont occupés sans relâche pendant six semaines. La fatigue est telle, qu'il n'y a que les coups de fouet qui peuvent les forcer à l'endurer; cette saison est, en général, suivie d'une grande mortalité parmi les nègres (1).

Le climat de la Louisiane n'est pas tout-à-fait convenable à la culture du sucre; il est trop variable. Il arrive souvent que des gelées, dans le mois de novembre, détruisent les plus belles espérances de récolte. Ceci venait d'arriver dans la saison qui précéda mon voyage, et je vis toutes les cannes du pays, pourries, abandonnées sur la terre. On ne peut jamais être sûr de sa récolte à la Louisiane, tant qu'elle n'est pas dans le moulin; c'est pourquoi les esclaves sont accablés d'ouvrage, quand vient le moment de recueillir, et qu'ils succombent, la plupart du temps, sous le poids de leurs pénibles travaux.

La pauvreté des planteurs, en général, les empêche

(1) Ici l'auteur est dans l'erreur : l'exploitation du sucre répand des odeurs balsamiques qui font que les nègres se portent infiniment mieux après qu'avant les *routaisons*.

d'avoir un nombre d'esclaves suffisant ; une propriété, qui exigerait deux cent cinquante nègres, n'est souvent cultivée que par deux cents. Non-seulement, le travail en souffre, mais il cause la mort à un plus grand nombre d'hommes. Aussi, la population esclave, à la Louisiane, diminue-t-elle toujours, et s'éteindrait bientôt, sans les importations qui viennent des Etats du nord (1).

Je passai un jour et une nuit sur l'habitation de ce monsieur, qui eut pour moi mille complaisances. Il est d'usage dans ce pays de vous assigner un domestique pour vous servir exclusivement. Quand je me retirai pour la nuit, je fus suivi par un jeune nègre d'assez bonne mine, qui, après m'avoir donné ma lumière et arrangé mon lit, se planta devant moi, tandis que je me déshabillais. Je lui souhaitai le bonsoir, mais il ne bougea pas davantage. Je lui demandai enfin pourquoi il restait là ; il me répondit qu'il voulait m'aider à me coucher. Je le remerciai, en lui disant que je désirais seulement qu'il me brossât mes habits le lendemain. Il me quitta, très-surpris de voir qu'un blanc pût se résoudre à ôter ses bas, et à mettre lui-même son bonnet de nuit. On doit classer, dans le nombre des petits inconvéniens de l'esclavage, celui de détruire toute indépendance personnelle, et de jeter un vernis désagréable sur les fonctions les plus ordinaires de la vie.

Avant de quitter la Nouvelle-Orléans, je fis une autre excursion pour aller visiter le delta du fleuve

(1) Erreur d'un homme qui ne voit qu'en passant. — Sur les habitations, les naissances remplacent presque toujours les mortalités.

sur un des bateaux à vapeur qui vont et viennent continuellement à l'embouchure du fleuve pour remorquer des vaisseaux ; quoique notre barque en conduisit trois énormes , elle marcha lestement à l'aide de la vapeur et du courant. On découvre le champ de bataille à sept milles au-dessous de la ville. Cette plaine, bordée d'un côté par le Mississipi, et de l'autre par le fort, a un demi-mille de largeur. Plus loin le fleuve fait une courbure, et cet endroit s'appelle, je ne sais pourquoi, le *Détour des Anglais*. Viennent ensuite des plantations pendant l'espace de quarante milles. Puis la nature se montre sous les formes les plus tristes ; on voit d'abord de belles forêts dont les arbres s'élèvent du milieu des marécages , mais dans lesquelles le chasseur indien lui-même ne pourrait pénétrer. Cette vue est bientôt remplacée par celle des buissons interminables de cannes qui bordent les deux rives. Quoique nous pussions apercevoir plusieurs lieues devant nous sur le bateau , rien ne frappait nos regards que ce large fleuve bourbeux, ces monceaux de bois nageant sur l'eau , et ces joncs immenses se balançant dans les airs.

Le Mississipi décharge ses eaux abondantes dans le golfe du Mexique par quatre passages ; deux sont navigables ; mais comme il s'opère souvent des changemens, ceux que les pilotes préféreraient, il y a peu de temps , sont maintenant inabordables pour les plus petits vaisseaux. En approchant du golfe, la verdure ne paraît que de temps en temps ; on ne rencontre guère que des régions boueuses formées par les dépôts du fleuve sur les bois, arrêtés dans leur course vers l'Océan. C'est ainsi que la terre s'élève ; on peut en

suivre les progrès dans ces couches superposées, maintenant si riches et si fertiles. En les abandonnant, le fleuve, libre de tout obstacle, se divise dans tous les sens, après avoir circulé de mille manières dans une immense étendue de pays.

Il serait difficile d'exprimer par des mots l'effet que produit ce lugubre spectacle sur l'imagination du voyageur. L'œuvre de la création est incomplète : les eaux sont encore confondues avec la terre, l'œil ne rencontre qu'une masse interminable n'appartenant à aucun élément. Le spectateur sent qu'il est éloigné des régions habitées; rien autour de lui ne peut sympathiser avec lui; il comprend pour la première fois de sa vie peut-être toute la sublimité du néant.

Le paquebot ayant remis son fardeau sain et sauf à la *barre*, s'accrocha de nouveau à plusieurs vaisseaux et reprit sa route vers la ville. Je sentis une espèce de soulagement en revoyant l'ombre de ces épaisses forêts. Les habitations reparurent ensuite. Les nuages de fumée qui s'élevaient au-dessus des masses de feuillage, me paraissaient superbes. Tous les désagréments de la Nouvelle-Orléans s'évanouirent même à mes yeux, lorsqu'après un voyage de trois jours, je me retrouvai chez le restaurateur français et que je vis entrer le domestique avec un large plat de bécassines qui réjouit ma vue.

CHAPITRE XVIII.

Lac Pontchartrain. — Pascagoula. — Vers luisans. — Boulanger écossais. — Les opinions du boulanger. — Avis du boulanger aux émigrés. — Départ de la Mobile. — Cours de justice. — Arrivée à Montgomery. — Entrée dans le pays Creek. — Progrès à travers la forêt. — Chaumière indienne. — Tournure des Indiens. — Réfugiés américains. — Polygamie. — Jeu de balle des Indiens. — Manque de discipline. — Géorgie. — Caractère des Géorgiens. — Augusta. — Charleston. — Description de Charleston. — Climat de Charleston. — Population. — Arrivée à New-York.

Je pris congé de la Nouvelle-Orléans le 10 avril, et m'embarquai sur le canal qui fait communiquer la ville avec le bayon Saint-John. Ces bayons sont des espèces de petites baies, qui tantôt suppléent aux besoins

du Mississipi, tantôt le soulagent de son fardeau. Quand le fleuve grossit, les bayons qui entrecoupent tout le pays sont comme des portes de sûreté qui empêchent une inondation générale. Quand le fleuve est bas, elles restituent une portion de leurs eaux et contribuent de cette manière à égaliser, à différentes époques, le volume de ses eaux.

On dirait un canal en voyant le bayon Saint-John. Il traverse un marécage couvert de cèdres et autres arbres, qui répandent dans l'air un parfum délicieux. Il faisait nuit lorsque nous atteignîmes le lac Pontchartrain, et le bateau jeta l'ancre à quelque distance du rivage. J'aurais passé la nuit à l'auberge si elle m'avait paru convenable; mais j'aperçus de loin une société de buveurs, qui m'indiquèrent que ce lieu n'était simplement qu'un mauvais bouchon, et je me décidai à partir de suite, en dépit de l'obscurité et du grand vent.

Il est peut-être ridicule de parler d'une tempête sur un lac de quarante ou cinquante milles de longueur, sur deux ou trois de largeur : mais les *tempêtes in matula*, si l'on peut leur donner ce nom, me parurent fort désagréables; nous n'avions pas encore rejoint le vaisseau, que notre bateau était déjà rempli d'eau. Le voyageur doit avoir une constitution robuste, et posséder une parfaite égalité de caractère, pour supporter patiemment et sans danger de pareils inconvénients. Quant à moi, la dose de ma philosophie n'était pas assez forte, pour que ma figure ne s'allongât pas un peu, en voyant mes effets submergés, mes papiers et autres choses précieuses à moitié détruits.

Tel fut le désordre dans lequel nous arrivâmes jusqu'au paquebot. Afin de prévenir les maux personnels qui pouvaient en résulter, on nous administra le fameux verre d'eau-de-vie et d'eau ; fumer le cigare devint aussi d'obligation. Le lendemain, tout ce que je possédais fut étalé sur le pont, à la grande satisfaction des curieux, qui non-seulement firent un scrupuleux inventaire de ma garde-robe, mais cherchèrent à lire mes papiers, ce qui ne me plaisait guère.

Du lac Pontchartrain nous passâmes au lac Borgne, dont le bassin n'est pas plus remarquable que le premier. Tous les deux sont environnés de vastes marais, dont la vue est triste et monotone. Le chemin étroit par lequel ces deux lacs sont réunis est dominé par un fort, gardé toute l'année par une compagnie de l'armée des États-Unis. Il est impossible de se figurer un endroit plus désagréable ; le climat y est horrible. Un officier qui voyageait avec nous, et qui avait eu le bonheur de passer trois ans dans cet aimable séjour, nous assura que les tourbillons de moustiques vous obligeaient à vivre neuf mois de l'année sous la gaze.

L'obscurité était profonde lorsque nous arrivâmes à un endroit nommé Pascagoula, où se terminait notre voyage. Il fallut alors traverser le lac (un demi-mille de largeur) sur un mauvais pont étroit. L'expédition eut lieu sans accident, quoiqu'elle fût assez périlleuse. On n'y voyait goutte ; le parapet était renversé dans plusieurs endroits ; enfin arriva le moment où il fallut sauter ; je me lançai, sans trop savoir si je n'allais pas me précipiter dans le lac Borgne, mais j'eus le

bonheur de me trouver quelques minutes après dans une misérable taverne de bois.

Le maître semblait désirer beaucoup qu'une partie des voyageurs restât jusqu'au lendemain, pour prendre une autre voiture; mais comme j'avais déjà retenu mes places à la Nouvelle-Orléans, je ne me laissai pas tenter. A une heure du matin, je montai dans la diligence qui se dirigeait lentement vers la Mobile. Notre chemin, à travers une longue forêt de pins, était encore tel que la nature l'avait formé. Deux maisons seulement s'offrirent à nos regards, dont l'une prenait le nom d'une taverne; nous y soupâmes à quatre heures du matin. Le prix qu'on nous demanda pour un morceau de lard et de viande froide, révolta les voyageurs; tous se plaignirent d'être volés.

Notre excursion dans ce lieu me laissa un souvenir des plus agréables. Le vent s'était apaisé, la nuit était obscure, lorsque peu d'instans après avoir quitté la taverne, la forêt devint comme illuminée par une foule de vers luisans; le sombre feuillage des pins s'anima au milieu de cette clarté, mais la lumière plus éclatante du matin effaça bientôt celle de ces beaux insectes.

A neuf heures du matin, le 12 avril, nous arrivâmes à la Mobile, ville très-importante, comme pourraient l'attester tous les marchands de Liverpool. Elle fut brûlée il y a quelques années; mais on s'en aperçoit à peine aujourd'hui. Ayant appris que le paquebot de Montgomery ne partait que trois jours après, je songeai à profiter de mes lettres; elles me procurèrent autant d'agrémens que j'en avais trouvés dans toutes les autres villes.

Mes observations sur la Mobile ne méritent pas la peine d'être reproduites. Comme ville commerçante, elle rivalise avec les premières des États-Unis, et n'est surpassée que par la Nouvelle-Orléans; c'est le port le plus remarquable de l'État d'Alabama, si renommé pour la culture du coton. Comme les marchands de la Mobile font peu de dépenses, ils doivent faire des fortunes rapides. Pas d'équipages, aucune recherche dans les maisons, rien que de vastes magasins, bien approvisionnés, et un port très-animé. Je ne remarquai dans la ville aucun genre d'amusement.

Mes journées se passaient à errer dans les forêts voisines, qui sont remplies d'Indiens. Ces hommes avilis par leurs relations avec les Européens, paraissent indépendans et nobles dans leurs déserts; on découvre même encore en eux cette grâce et une originalité de leurs ancêtres. Ils sont pauvres, mais patiens; quoique soumis, ils conservent de la dignité. J'essayai inutilement de lier conversation avec eux pendant mes promenades. Je leur donnai de l'argent, ils l'acceptèrent avec plus de surprise que de reconnaissance. Ce sentiment leur étant inconnu, ils sont trop fiers pour exprimer ce qu'ils ne comprennent pas.

Tout le monde m'avait recommandé de faire à la Mobile une provision de cognac et de biscuits, pour remplacer le pain et l'eau-de-vie, qu'on trouve difficilement dans le pays que j'avais à traverser. Quoique je ne craignisse pas beaucoup cette privation, je suivis le conseil de mes amis, et m'adressai à un boulanger écossais pour une petite provision de biscuits. Mes compatriotes sont accusés de porter trop loin le

sentiment de patriotisme; voilà sans doute ce qui produisit de suite un rapprochement entre moi et le boulanger, et nous entraîna dans une longue conversation sur l'émigration. Mon compatriote était natif d'Hamilton, où il avait inutilement courtsié la fortune; il était marié, et en dépit des préceptes de Malthus, sa famille augmenta à mesure que ses moyens pour la soutenir diminuaient. Il se décida alors à vendre ce qu'il possédait, pour réaliser un peu d'argent, et se confiant à Dieu et à son industrie, s'embarqua pour l'Amérique. Arrivé à New-York, il travailla quelques mois comme homme de peine; ayant appris que les boulangers étaient rares à Mobile, il vint s'y établir à son compte; sa famille étant venue le rejoindre, il se trouvait aujourd'hui aussi heureux que pouvait l'être le plus riche boulanger.

Dans la conversation, cet homme me prouva qu'il était partagé entre son affection pour le pays natal, et les avantages que lui avait procurés son émigration. D'abord il ne parla que des beautés de la Clyde. « Monsieur, disait-il, les bords de la Clyde ne sont-ils pas magnifiques? Avez-vous jamais rien vu de pareil? Le pays, entre Hamilton et Lanark, n'est-il pas un vrai paradis? Je parie que le monde n'a rien à lui comparer. »

Je fus de son avis sur tout cela; mais je lui demandai si l'aisance qu'il trouvait à New-York ne le compensait pas amplement de la perte de toutes ces beautés dont il se plaisait à parler. Cette question bouleversa toutes les idées du boulanger. Il s'étendit avec enthousiasme sur son bonheur actuel, me dit qu'il vivait comme un prince. Il faisait bonne chère, avait deux

esclaves, pouvait payer ses dettes tous les jours de la semaine, et avait dernièrement envoyé, sans se gêner, cent dollars à sa pauvre mère. Ensuite, il exprima longuement son opinion sur l'émigration : « En Ecosse, monsieur, dit le sage pétrisseur, il existe une telle concurrence pour les marchands, qu'ils ne peuvent tous réussir; j'en suis une preuve : lorsque je pris une boutique à Hamilton, j'étais honnête, industriel, et tout aussi entendu dans l'état, que les premiers boulangers du pays; malgré cela, j'avais peu de pratiques. Il faut, pour s'en tirer, pouvoir attendre que les affaires augmentent par degrés; ce qui m'était impossible, puisque je ne possédais que cinquante livres, empruntées à l'oncle de ma femme. J'étais obligé de vendre mon pain, pour payer ma farine. Mon histoire est celle de mille autres. Ceux-là feraient mieux de venir ici, que de se donner un mal inutile pour végéter chez eux. Ils peuvent ne pas devenir riches ici; mais ils sont toujours sûrs d'échapper à la pauvreté, en menant une conduite rangée. Ce n'est pas tant le manque du nécessaire, monsieur, qui afflige le plus un pauvre marchand de notre pays; ce sont les soins et les inquiétudes pour l'avenir, qui pèsent sur lui, le privent de son sommeil, l'empêchent de profiter de sa nourriture, usent sa constitution, et le rendent vieux avant le temps. En Amérique, l'homme n'a d'autre crainte que celle qui le poursuit dans tous les pays; il a toujours de quoi nourrir sa famille; si ses enfans vivent, ils pourront bientôt pourvoir à leur existence.

« Cependant je ne conseillerai jamais à celui qui jouit d'un revenu assuré, quelque modique qu'il soit, de s'expatrier. C'est un rude sacrifice, monsieur; si

j'avais été seul, je n'aurais jamais quitté l'Ecosse. Oh! monsieur, les rivières de ce pays ne peuvent se comparer à la Clyde; je pense souvent qu'un morceau de pain, dans mon pays, vaudrait mieux que de splendides repas dans celui-ci. L'homme qui vient en Amérique ne fait qu'un échange de maux : il est obligé de vivre avec des gens impies et méprisables; il ne peut pas entendre prêcher l'Evangile, comme il en avait l'habitude; il faut qu'il soit témoin de l'horrible profanation du dimanche. Il ne pourra pas donner à ses enfans une éducation religieuse, et les élever dans la crainte du Seigneur; ils auront, dès leur plus tendre enfance, de mauvais exemples sous les yeux. Je ne sais pas, monsieur, si la pauvreté n'est pas un mal léger, en comparaison de tout cela.

» Parlerai-je ensuite de l'esclavage? les hommes sont traités ici avec plus de cruauté que les bêtes brutes en Ecosse; rien n'est plus triste. Il n'y a pas moyen de se passer d'esclaves; car les blancs seraient humiliés de travailler. Je fus obligé d'acheter un nègre avec le premier argent que j'avais économisé. J'en ai deux aujourd'hui; mais je les traite comme des hommes libres; je répète à mes enfans qu'ils valent autant qu'eux aux yeux de Dieu. Après tout, ces créatures éprouvent votre patience; elles sont sales et peu intelligentes. Puis les manières du peuple ne sont pas celles de notre vieux pays : on n'est ici ni social, ni obligeant; on est si avide d'argent, que bien des gens tondraient sur un œuf. Un homme doit bien réfléchir avant de quitter son pays natal; je n'en ai jamais donné le conseil à un ami, quoique je me fasse un plaisir de procurer tous les renseignemens possibles à ceux qui

me les demandent; mais j'invite tout le monde à être prudent. »

Autant que je puis m'en souvenir, je crois avoir reproduit le discours du boulanger dans ses propres termes. Le bon sens de cet homme me frappa; quoiqu'il en soit, ses biscuits étaient délicieux, et me firent souvent penser à lui avec reconnaissance, pendant mon séjour dans le pays des *Creeks*.

Je m'embarquai le 15 avril sur l'*Isabelle*, et nous suivîmes la rivière d'Alabama, pour arriver à Montgomery. Comme il n'y avait pas de femmes à bord, mon ami anglais et moi, nous nous emparâmes de la cabine qui leur est destinée. Notre appartement, situé au-dessus de celui des messieurs, et entouré d'un balcon, nous parut fort agréable. La société au-dessous de nous se composait presque exclusivement de fermiers; leurs tournures et leurs manières peu distinguées avaient cependant quelque chose de moins grossier que celles des habitans des villes. Un Américain n'a jamais cet air rustique et cette simplicité qui distinguent le paysan des autres nations. On lit toujours sur sa physionomie la ruse et l'inquiétude; et lorsqu'à table, je promenais mes regards sur les figures soucieuses de mes voisins, je me disais : « Est-il possible que ces hommes prétendent au bonheur. »

Dans mon voyage à l'ouest, j'avais été habitué à une table abondamment pourvue. Il n'en est pas ainsi dans le sud; ni la quantité, ni la qualité, ne présidaient à nos dîners à bord de l'*Isabelle* : les plats, les assiettes, les fourchettes, les nappes, tout était sale et dégoûtant. A part tous ces désagrémens, nous n'a-

vions pas à nous plaindre du voyage ; l'Alabama est aussi large que l'Hudson ; le pays , à travers lequel cette rivière nous conduisit , était beau mais sans variété ; ses deux rives sont bordées des plus beaux arbres que j'aie jamais vus , tels que le platane , le cotonier , le dogwood , le chêne de différentes espèces , le magnolia-grandiflora , l'érable , le copalme , etc. La nuit , j'étais frappé de la beauté des étoiles qui reflétaient dans l'eau pure de la rivière ; le ciel brillait avec un éclat qu'il est impossible de peindre.

Le soir , nous passâmes devant Claiborne , petit village sur une hauteur à peu de distance de la rivière ; mais comme l'Etat d'Alabama est à peine peuplé , cet endroit passe pour un des plus considérables. D'après ce que j'ai vu et entendu dire de Claiborne , ce village n'est pas susceptible de grande augmentation. Le lendemain , nous arrivâmes à Portland , qui ne renferme qu'un magasin et quelques mauvaises maisons. Nous frappâmes à toutes les portes , pour avoir du lait , mais impossible de s'en procurer.

Notre station suivante se fit à Cahawba , qui était le siège du gouvernement de l'Etat il y a deux ans. On y voit tout au plus vingt maisons de mesquine apparence ; la cour de justice étant ouverte , j'y entrai ; les membres étaient rassemblés. Sur un siège construit avec des planches grossières sans peinture , était assis son excellence le juge , dans un costume à peu près semblable à celui d'un paysan anglais , mais bien au-dessous de lui pour la tenue et les manières. Il s'agissait du paiement d'un mémoire de médecin ; un monsieur en jaquette de futaine prononçait un discours lorsque j'entrai ; il lisait un acte législatif par lequel

aucun médecin ne pouvait exiger le paiement de ses soins avant d'avoir reçu l'autorisation d'exercer son art; il voulait, avant tout, que le demandeur apportât son certificat.

Le conseil du plaignant, dont la tournure indiquait un mélange de serrurier et d'avocat, parut stupéfait de la demande; il chercha cependant à se tirer d'affaire le mieux possible, et, à chaque phrase, relevait, avec une grâce toute particulière, sa culotte de grosse toile prête à tomber sur ses talons. Je n'eus pas malheureusement le temps d'attendre la fin du discours; la cloche du paquebot se fit entendre, et je me hâtai de le rejoindre.

Peu de temps après la brune nous atteignîmes Selma, endroit le plus important de l'Alabama, entre Mobile et Montgomery. On ne voit pas de quai, mais un tas de marchandises étalé sur le rivage sans personne pour les recevoir. L'obscurité ne me permit pas de faire d'autres remarques sur Selma, qui est d'ailleurs un peu éloigné de la rivière.

Nous arrivâmes au terme de notre voyage le quatrième jour. Montgomery, qu'on appelle une ville *considérable*, n'est habitée que par quelques centaines d'hommes. Pas une maison passable; rien ne pouvait être pis que son auberge; les trois ou quatre lits réunis dans une seule chambre étaient tous occupés, la vermine et les mosquitos y fourmillaient de la manière la plus incommode.

Je n'eus pas de peine à me lever de bon matin pour aller visiter le pays d'alentour. Le sol est aride mais agréable à la vue; j'aperçus d'une hauteur de beaux paysages; la rivière, quoique très-éloignée de la mer,

paraît fort imposante. Après une promenade de trois heures je revins à l'auberge, enchanté d'avoir trouvé moyen de calmer la fièvre et le malaise occasionés par une mauvaise nuit.

Les Etats du sud sont dépourvus de cet esprit entreprenant qu'on remarque dans les régions de l'ouest. Aucune activité commerciale dans les villes et dans les villages ; les maisons, mal tenues, indiquent plutôt un décroissement de population qu'une augmentation. Plusieurs habitations sont désertes à Montgomery, et la cour de justice semble tomber en ruines.

Nous partîmes à quatre heures pour le fort Mitchell. Les bruits les plus défavorables couraient sur l'état des rivières qu'on disait impraticables ; j'étais si habitué à l'exagération de ces périls, que je résolus de me risquer. Mon avis n'était guère prudent : il nous entraîna à quelques dangers, et retarda notre arrivée.

Nous n'éprouvâmes d'abord aucune difficulté ; mais tout-à-coup nous rencontrâmes un bayon d'une telle profondeur que nous étions presque submergés. La nuit nous avait surpris avant d'atteindre Lime-Creek, courant très-peu redoutable, dont les eaux s'étaient grossies au point de former un torrent dangereux ; il faut connaître les lieux pour comprendre le péril qui nous menaçait. Je n'en avais heureusement nulle idée ; mais les deux passagers et le clocher étaient fort alarmés : l'un d'eux, planteur louisianais, menaça le batelier, en mauvais anglais, de le tuer s'il se rendait coupable de la plus légère négligence. Cette frayeur nous égaya tous, mais Sambo parut tout aussi calme qu'avant. La voiture fut poussée dans le bac, et au moyen d'une planche jetée sur la rivière, nous

fûmes heureusement transportés sur la rive opposée.

Nous nous trouvions maintenant sur le territoire des Creeks. Les torches nous devinrent nécessaires pour nous diriger dans cette nuit profonde. Nous cherchâmes inutilement à nous en procurer dans les tentes des Indiens ; mais une hache que nous découvrîmes dans la voiture nous servit à couper des branches de pins , que nous allumâmes en guise de flambeaux. Je me suis déjà étendu sur les mauvais chemins que j'ai rencontrés en Amérique , mais cette fois je puis certifier que ceux-ci l'emportaient sur tous ceux que j'ai parcourus dans mon pèlerinage. La boue arrivait jusqu'à l'essieu de la voiture ; il fallait que le cocher fût doué d'une grande habileté pour éviter les énormes crevasses qui se présentaient à chaque pas.

Personne ne se soucia de garder sa place dans la voiture ; nous en descendîmes tous ; armés d'une torche de pin , nous avions l'air de conduire un mort en terre. Rien cependant n'était plus beau que le tableau que nous représentait la forêt ; la clarté que répandaient nos torches , les feux Indiens que l'on apercevait à travers les arbres , ces figures sauvages , cette multitude de vers luisans s'agitant au milieu des feuilles ; tous ces objets réunis formaient un tout magnifique , dont la vue nous récompensait de toutes nos peines. Nous passâmes deux marais sur une espèce de trottoir formé de troncs d'arbres , que les Américains appellent un *chemin corduroy*. Cette dangereuse expédition s'effectua sans accident. Le pays , à mesure que nous avançons , devenait plus inégal ; les roues de notre voiture se trouvaient souvent arrêtées par de

gros morceaux de bois ; plus loin il fallait réunir toutes ses forces pour déranger des arbres entiers renversés au milieu du chemin.

Malgré tous ces obstacles , nous arrivâmes à une taverne indienne , où nous changeâmes de chevaux et demandâmes à souper. Nous étions loin des régions où se trouve le pain ; il fallut se contenter d'œufs , de venaison bouillie , de gâteaux de blé cuits dans une matière huileuse , à la manière des Indiens ; la venaison était passable , et les biscuits de mon ami le boullanger rendirent mon sort plus supportable.

La pluie commençait à tomber comme nous allions rejoindre la voiture ; des torrens d'eau s'échappèrent bientôt des nuages , les torches s'éteignirent , des courans d'eau ruisselaient dans les crevasses , inondant les chemins , et en moins d'une heure je fus mouillé jusqu'aux os , en dépit de ma redingote et de mon manteau imperméable.

Enfin les chevaux épuisés de fatigue refusèrent de marcher ; tous nos efforts pour les aider furent inutiles. Ayant perdu tout espoir de les faire avancer , le cocher partit pour chercher du secours dans les environs , tandis que nous reprîmes tristement nos places dans la voiture jusqu'à son retour.

Il serait difficile de se faire une idée de notre malheureuse situation. L'orage augmentait au lieu de diminuer. Les coups de tonnerre étaient effrayans , l'éclair fendit un pin immense à quelques pas de nous , un des voyageurs devint aveugle pendant une heure ou deux. Le pluie pénétrait de tous côtés dans la voiture , comme si elle se plaisait à poursuivre des hommes déjà si malheureux. Nous restâmes ainsi depuis une

heure du matin jusqu'à sept ; la vue du conducteur nous ranima un peu ; nous apprîmes plus tard qu'il avait passé la nuit fort agréablement dans une chaumière indienne ; il vint suivi de quelques nègres, mais sans un supplément de chevaux. Il était absurde de supposer que ces pauvres animaux, qui étaient restés attelés toute une nuit sans nourriture, exposés à l'orage, pourraient maintenant remplir la tâche qui était, la veille, au-dessus de leurs forces ; on l'essaya cependant ; nos bagages furent jetés au milieu du chemin pour rendre le fardeau plus léger. Mais les chevaux, ni les voyageurs, ni les nègres ne purent changer la voiture de place. Nous avions perdu tout espoir, et nous songeâmes à demander l'hospitalité dans quelque endroit. Une chaumière indienne se trouvait heureusement à quelques pas de là ; un bon feu sécha nos vêtemens ; un chariot attelé de bœufs alla chercher nos effets dans la journée, et nous fûmes obligés de faire contre fortune bon cœur.

L'accueil de notre Indien, le plus beau que j'aie jamais vu, était froid, mais assez amical. Il étala devant nous sa provision d'œufs et de blé, avec les grâces de l'homme de la forêt. Les deux femmes n'auraient pas été laides, si elles avaient mis plus de recherche dans leur toilette ; mais la couverture de laine et le jupon bleu, ne rehaussaient pas l'éclat de leurs charmes. Leurs enfans avaient de la grâce dans leurs mouvemens. Ils semblaient prendre beaucoup de plaisir dans l'exercice de l'arc.

Un des voyageurs leur montra une tabatière à musique, qui intéressa vivement les femmes et les enfans : les hommes étaient trop graves et trop froids, pour

laisser apercevoir ou le plaisir ou la surprise. Notre hôte parut cependant enchanté d'un fusil à vent avec lequel nous tuâmes plusieurs oiseaux pour le divertir. Il demanda la permission de tirer, et frappa avec adresse un dollar placé à trente pas de distance.

L'idée romantique qu'on s'est formée des Indiens, s'affaiblit en voyant que beaucoup d'entre eux se servent d'esclaves; cependant l'esclavage, parmi ce peuple simple, prend une couleur toute particulière. Les nègres parlent anglais, et servent d'interprètes dans les relations avec les blancs. Ils me semblèrent plus beaux que tous ceux que j'avais vus jusqu'alors; leurs travaux moins pénibles et le mélange du sang indien occasionent peut-être cette différence. Leur servitude est légère, disent-ils; jamais ils ne se plaignent de leurs maîtres.

Les coups de fouet leur sont inconnus. Quand ils se marient, on leur accorde une maison séparée, entourée d'un petit morceau de terrain qu'ils cultivent. Les enfans nègres et indiens sont élevés ensemble, sans ligne de démarcation, et le gouvernement de cette grande famille est tout patriarcal.

La loi américaine ne pouvant atteindre le territoire indien, il sert de refuge aux criminels, et à tous ceux qui n'aiment pas à se soumettre aux usages d'un peuple civilisé. Ces hommes se marient avec les natifs du pays, où ils introduisent le crime et la démoralisation. La plupart sont des vagabonds, dont les mauvaises inclinations ne sont retenues par aucun principe, ni par la crainte du châtement.

Deux de ces hommes entrèrent où nous étions et passèrent la nuit à boire. Après avoir supporté pen-

dant quelques heures leurs manières insolentes et brutales, je m'enveloppai de mon manteau et cherchai à m'endormir, pour me débarrasser d'eux; mais il n'y eut pas moyen : le bruit qu'ils faisaient en buvant et en blasphémant devenait intolérable; enfin l'un d'eux tira son poignard pour assassiner son compagnon; ce dernier le saisit à la gorge, et tous deux roulèrent sur le plancher. Je me levai brusquement, notre hôte se réveilla en même temps; aidé d'un esclave, il parvint à sauver la vie à l'un des combattans; il avait perdu connaissance, ses yeux étaient à moitié hors de la tête, sa tête penchait sur ses épaules; il fit pourtant un effort convulsif, un bruit intérieur se fit entendre, et il reprit ses forces. L'autre homme fut chassé de la chaumière. Le silence ne fut plus interrompu que par le ronflement des dormeurs.

Il me fut impossible de me livrer au sommeil, les puces qui s'attachaient à moi surpassaient en nombre l'armée des Xerxès. Le jour vint, ainsi que la voiture dans laquelle nous devons poursuivre notre route. L'Indien ne voulut rien accepter pour l'hospitalité qu'il nous avait accordée, mais les femmes reçurent tout ce qu'il nous plut de leur donner. Rien ne manqua dans nos effets; je donnai, en partant, une poignée de main à tout le monde, les nègres compris, au grand scandale de tous les voyageurs américains.

Les difficultés ne cessèrent pas même en plein jour. D'abord, vint le Creek de Kilbeedy, que nous traversâmes sur le plus mauvais pont qu'on puisse imaginer; puis le marécage Pessimon, dont le chemin rocailleux était presque envahi par le marais. Enfin, nous arrivâmes à l'auberge tenue par un Américain, polygame,

qui vivait avec trois femmes indiennes. Le déjeuner était tout aussi mauvais qu'on pouvait s'y attendre dans un établissement semblable : du café détestable, de la venaison gâtée, du gâteau de blé de Turquie ; pas d'œufs, pas de laitage. Le goût de notre hôte pour les femmes, n'était pas des plus délicats : l'une était grosse comme une tour, l'autre n'avait que la peau sur les os ; je ne vis pas la troisième.

Le repas achevé, nous reprîmes notre chemin à travers une immense forêt de pins ; nous passâmes dans la journée devant plusieurs cahuttes indiennes, et autres habitations plus soignées, entourées de petits treillages. Les chemins, loin de devenir meilleurs, nous forcèrent à descendre de voiture pour soulager les chevaux. Notre passage fut obstrué par un arbre colossal, renversé dans le chemin, ce qui nous fit perdre deux heures ; peu après, nous dinâmes chez un Indien, qui nous offrit les mets ordinaires, la venaison et le maïs.

Le soir, nous gravîmes des hauteurs d'où nous apercevions une grande étendue de pays. Le chemin sablé, quoique très-dur pour les chevaux, était devenu agréable pour les piétons. Je n'avais jamais éprouvé tant de fatigue ; je n'avais pas fermé l'œil depuis deux nuits, et lorsque nous arrivâmes, à quatre heures du matin, à une petite taverne pour attendre le jour, je me jetai par terre, et m'endormis aussitôt.

Le matin revint bientôt m'arracher de mon sommeil ; nous étions encore éloignés de quatorze milles du fort Mitchell, et il fallait, la plupart du temps, faire ce trajet à pied. Le soleil se levait radieux au-dessus du sombre feuillage des pins ; mon œil languissant le con-

templait avec peine. A dix heures, nous arrivâmes enfin au fort Mitchell, après avoir voyagé vingt-quatre heures pour faire quatre vingts milles.

Ce fort est défendu par un détachement de l'armée des Etats-Unis, afin de prévenir toute agression de la part des Indiens, sur les frontières de Géorgie. On y voit en tout trois maisons, parmi lesquelles se trouve une taverne; quoique très-mal montée, le maître de la maison se mit en quatre pour nous être agréable. Personne ne songea donc à se plaindre; mais nous jugeâmes, d'après nos minces repas, que le gardemanger de notre hôte pouvait rivaliser en recherche avec la boutique de l'apothicaire, dans *Romeo et Juliette*.

Mon premier soin fut de chercher une place dans une voiture pour aller à Augusta; mais le fort Mitchell est une espèce de *nid à rats*, où l'on pénètre difficilement, et d'où l'on sort avec plus de peine encore. J'y fus retenu pendant près d'une semaine; jamais le temps ne me sembla plus long. Si mon séjour avait été volontaire, j'aurais peut-être trouvé moyen de m'occuper et de m'amuser; mais un lieu qu'on habite malgré soi, n'est jamais agréable.

Les officiers de la garnison vivaient à l'hôtel, et prenaient plaisir à m'accabler de leurs bontés. Je me promenai avec eux dans la forêt voisine, et je leur dois de précieux renseignemens sur les Indiens. Pendant mon séjour dans le pays, deux tribus firent assaut d'adresse dans le jeu de balle. Les Creeks, d'un côté, les Ewitches, de l'autre, petite tribu qui occupe un district dans le territoire Creek, et qui cependant conserve son langage et ses habitudes particulières.

Un grand nombre de spectateurs , presque tous Indiens, étaient déjà rassemblés, lorsque nous arrivâmes, le jour fixé pour la cérémonie. Les joueurs parurent, et se retirèrent dans les bois voisins pour ajuster leur toilette, tandis que les partisans de chaque tribu cherchaient à se décourager mutuellement, et faisaient retentir l'air de leurs cris aigus. Bientôt, les combattans revinrent à moitié nus : une ceinture environnait seulement leur taille; leur peau, imbibée d'huile, était peinte de différentes couleurs; les uns portaient des queues, les autres des colliers faits avec des dents d'animaux; on voyait qu'ils avaient cherché à se donner l'air féroce.

Après beaucoup de cérémonies préliminaires, le jeu commença; il s'agissait de jeter la balle aussi loin que possible dans le terrain de l'adversaire, et de la jeter entre deux perches placées exprès pour servir de lignes de démarcation. Personne ne peut égaler les Indiens pour l'agilité; ils sont grands et gracieux; ils sont moins robustes que les Anglais, mais plus alertes et plus libres dans leurs mouvemens. Plusieurs des joueurs étaient de fort beaux hommes; l'un d'eux, surtout, aurait pu servir de modèle pour représenter Apollon. Les Ewitches étaient loin de pouvoir rivaliser avec leurs adversaires pour les formes extérieures.

Ce jeu est presque aussi dangereux pour les spectateurs, que pour ceux qui s'y exercent. Il est prudent de se tenir éloigné de la *mêlée*; le corps des joueurs, en suivant la balle, s'élance avec une telle fureur, que l'homme poussif et goutteux ne peut être en sûreté que perché sur un arbre. Enfin, les Creeks furent victorieux, et des cris sauvages de triomphe se

furent entendre de tous côtés. Les pauvres Ewitches quittèrent tristement le champ de bataille, en disant qu'ils avaient confié leur gloire aux plus mauvais joueurs de la tribu. Les vainqueurs dansèrent comme des fous, et la journée se termina par un repas abondant, auquel j'eus l'honneur de contribuer.

Je vis au fort Mitchell un grand nombre de troupes américaines; la discipline est très-relâchée. Comme les soldats sont toujours divisés en petits détachemens, on ne peut jamais les exercer à de grandes évolutions militaires. J'assistai un dimanche à une revue de cérémonie; tout se passa de la manière la plus négligée. Les officiers eux-mêmes conviennent de la mauvaise tenue de leurs troupes. « Vous riez, disaient-ils, de notre manque de discipline et de notre méthode; mais il ne faut pas s'en prendre à nous; rien n'est moins populaire que le service militaire; nous ne sommes pas soutenus par le gouvernement, et nous n'avons aucun moyen de maintenir la subordination. » Un officier en non activité, qui avait été autrefois à notre service, et savait parfaitement ce que devaient être les soldats, répondait en riant à toutes les questions qu'on lui adressait à ce sujet. Il entra au service américain, disait-il, parce qu'il y avait peu de chose à faire; il n'avait pas l'intention d'y rester long-temps, sachant que les officiers n'avaient pas assez d'autorité sur leurs soldats, qui méritaient cependant de fréquentes corrections. Il ne se passait pas une semaine au fort Mitchell, sans qu'on parlât de désertions. Toutes les fois qu'un homme s'ennuie de son service, il déserte avec armes et bagages; toute poursuite devient inutile.

Il est difficile, dans un gouvernement démocratique, de soumettre les hommes aux rigueurs de la discipline militaire. La nation se vante de sa marine, mais jamais de son armée; ce dernier service est négligé; le zèle des officiers n'est pas encouragé; les troupes sont en général dispersées dans des pays lointains, où personne ne les voit; le peuple ne se soucie guère de ces êtres invisibles, relégués sur les frontières, sans ennemis à combattre, et qui n'ont rien à braver que les fièvres et les moustiques. Lorsqu'une plainte est portée devant les cours civiles contre un soldat, l'intérêt se manifeste toujours en faveur du demandeur. Je me souviens à cette occasion d'une anecdote curieuse que me raconta un officier américain : « Un soldat, accusé de fréquentes désertions, fut condamné par la cour martiale, à passer un certain temps en prison, et à perdre sa solde. Cet homme accomplit la sentence; mais aussitôt qu'il fut remis en liberté, il attaqua tous les membres de la cour martiale. Tel était le sujet de sa plainte : il est dit dans le code militaire, que « le déserteur sera puni de mort, » ou subira toute autre peine, selon la décision de la » cour martiale. » On soutint que, d'après cette clause, la cour ne pouvait infliger qu'une peine, et que le soldat ayant été condamné à la prison et à la privation de sa solde, la cour s'était écartée de la loi. Le jury donna tort aux juges militaires, qui ne reçurent aucun appui du gouvernement. »

En quittant le fort Mitchell, nous traversâmes le Chatahouchy, rivière considérable, dont je n'avais jamais entendu parler, et entrâmes dans l'Etat de Géorgie. Notre route se trouvait encore au milieu d'une

forêt de pins , et la voiture enfonçait à chaque instant dans le sable ; il faisait très-chaud. Après avoir voyagé toute la nuit , nous arrivâmes dans la soirée du lendemain à Mâcon ; nous y dînâmes , et repartîmes de suite. Nous arrivâmes le soir à dix heures à Milledgeville , où je fus retenu par indisposition , quoiqu'à deux jours de distance d'Augusta , pour où j'avais déjà arrêté mes places.

Je passai une mauvaise nuit ; et voyant que le mal augmentait , j'envoyai chercher le médecin. Je lui demandai s'il pensait que j'avais la fièvre ? il me répondit que oui ; mais qu'il ne pouvait pas dire encore son opinion sur les résultats. Je me sentis plus malade , en dépit des remèdes de ce médecin. La chaleur devenait insupportable , et je commençai à croire que mon voyage se terminerait à Milledgeville ; cependant , une transpiration abondante me sauva , car la fièvre me quitta aussitôt.

Mes forces étaient épuisées , et je ne marchais que difficilement jusqu'à mon balcon. Il se trouvait là par bonheur une bonne négresse qui m'apporta un poulet bouilli , la première nourriture que j'eusse prise depuis mon départ de Mâcon. Ceci produisit un très-bon effet ; je me sentis la force , le jour suivant , de me promener dans la ville , dont je dirai quelques mots , puisqu'elle est la métropole de l'Etat.

Milledgeville a vu des temps meilleurs ; elle n'offre aujourd'hui que des ruines ; elle s'élève sur la rivière d'Oconée , dont les eaux diminuent chaque année au grand préjudice du commerce et de l'agriculture. Le sol , autrefois , passait pour riche ; mais , partout où la forêt a disparu , la pluie et les torrens ont emporté

la terre, et n'ont laissé que du sable. Telles sont les causes qui ont sans doute contribué à diminuer la population et la fécondité du pays.

Les magistrats de Géorgie ne siégeaient pas; mais je visitai la maison d'Etat : c'est un bâtiment de brique, qu'un imbécile d'architecte a jugé à propos de rendre gothique; l'intérieur est simple, mais convenable. On y voit un portrait du général Oglethorpe, qui, le premier, obtint dans ce pays une concession de la couronne d'Angleterre; on reconnaît par sa physionomie l'homme de talent et l'homme bien élevé. On m'engagea à visiter la prison; mais je n'en éprouvai pas la moindre envie.

Je quittai Milledgeville deux jours après ma guérison. Mon ami le docteur, bonhomme au fond, ne m'en voulut pas pour l'avoir fait mentir dans ses prédications. Nous causions toujours beaucoup lorsqu'il venait me soigner, et le jour où il m'accompagna jusqu'à la diligence, il me témoigna plus d'amitié que je ne le méritais. Il me serra affectueusement la main, et me dit : « Monsieur, je ne vous reverrai plus; mais je forme des vœux pour que la santé et le bonheur ne vous abandonnent jamais. » Il est toujours agréable d'être ainsi traité par un étranger; et si jamais ces pages tombent sous les yeux de ce digne fils de Galien (dont le nom m'a échappé), je le prie de recevoir ce témoignage public de ma reconnaissance, pour ses bontés envers moi.

Un voyage dans la Géorgie ne laisse pas grand chose à dire: ses habitans sont mal famés; ils passent pour sauvages et cruels; quant à la morale, on est presque tenté de regretter que la potence ne soit pas occupée

en Géorgie, aussi bien que le maître d'école. Du fort Mitchell, je voyageai avec deux procureurs, deux gardes-magasins, deux planteurs de coton, et deux marchands d'esclaves. Je doute que les conversations ordinaires de Newgate puissent égaler en dépravation celles que j'étais condamné à entendre pendant la route.

La population de la Géorgie est considérablement augmentée par les mauvais sujets des autres Etats qui viennent s'y réfugier. Les rigueurs de la loi s'y font à peine sentir; tous les Américains s'accordent à dire que la Géorgie est le seul Etat où la justice ne soit pas loyalement rendue. Un Géorgien m'avoua en effet qu'on se tirait toujours d'affaire avec de l'argent, quelle que fût la gravité de l'offense; je lui demandai de m'enseigner le moyen qu'on employait pour échapper à la loi. « On commence d'abord, me dit-il, par sonder le schérif, puis on obtient, à force de promesses, que le conseil accusateur éloignera les preuves, ou bien introduira dans le procès quelque nullité qui vous laisse la ressource de faire casser le jugement; puis, comment ne pas être sûr de gagner quelques-uns des jurés? Dans le cas où tout cela manquerait, il vous reste encore le geôlier; ce dernier moyen est infaillible. Il est donc impossible, ajouta-t-il, qu'un homme adroit, dont les goussets sont bien garnis, ne réussisse pas à se soustraire à une condamnation.

Notre route pour Augusta se fit en partie la nuit; malgré cela, je pus me convaincre que la vue ressemblait à tout ce que j'ai si souvent décrit. Nous nous arrêtàmes à Sparta pour souper; le maître de l'au-

berge était déjà couché, et n'avait que de l'eau-de-vie à nous offrir. Nous arrivâmes à Augusta le jour suivant.

Je ne tardai pas à sortir pour visiter la ville. Elle est traversée par la rivière de Savannah, et sert d'entrepôt pour les cotons de tout le pays environnant. C'est de là qu'on l'embarque pour Savannah et Charleston. La rue principale est large et très-longue. On y voit aussi un beau pont jeté sur la rivière, en un mot l'ensemble de la ville me parut très-gai en comparaison de tout ce que j'avais vu depuis mon voyage le long de l'Alabama.

Comme je me sentais encore très-faible depuis ma maladie, je me décidai à rester deux jours à Augusta pour me reposer. J'avais apporté plusieurs lettres de recommandation que j'envoyai; mais quelle fut ma surprise en voyant que j'en avais une pour le maître de l'auberge où je m'étais logé? Une bourse bien garnie est ordinairement plus précieuse qu'une lettre aux yeux des gens de cette classe. Je dois avouer cependant que mon hôte me donna une preuve de son désintéressement. Il me plaça à sa droite pendant les repas, me soigna d'une manière toute particulière, et lorsque je demandai du vin, me fit apporter, je crois, le meilleur de sa cave; il me mena voir, dans sa voiture, un poste militaire du voisinage, et d'après les honneurs que lui rendirent les officiers, je vis que le maître du Lion-Rouge était un personnage dans le pays.

J'aurais voulu descendre la rivière jusqu'à Savannah, mais le paquebot ne partant que dans cinq jours, je continuai mon chemin en diligence directement à

Charleston. A peine avions-nous fait un ou deux milles, qu'un orage affreux éclata. Le tonnerre grondait, la pluie tombait abondamment, mais au bout de quelques heures les nuages disparurent et nous eûmes l'avantage de voyager sans poussière. Nous parcourrions tantôt des marécages, tantôt des forêts de pins; les plantations de coton qu'on apercevait de temps en temps diminuaient à peine la monotonie grossière de la perspective.

Nous voyageâmes toute la nuit, et à deux heures, le jour suivant, nous atteignîmes la rivière d'Ashley, en-deçà de Charleston. Le vent soufflait trop fort pour que nous pussions traverser. Il fallut attendre jusqu'à neuf heures dans la cabane du batelier, qui n'avait qu'une misérable chambre à nous offrir pour dix-sept personnes. Nous ne savions trop comment passer le temps, lorsque le vent devint plus favorable, la vue du bac acheva de dissiper nos inquiétudes.

Tout Anglais prudent qui voyage à Charleston se fera conduire à *Jones's Hotel*; la maison est petite, mais tout y est commode et bien dirigé. Nous n'étions que dix à table, et la conversation fut décente. Jones est un beau brun qui a dû réussir dans le monde, car j'appris qu'il était sujet à la goutte, maladie de l'homme comme il faut.

Le plaisir de me trouver dans cet endroit, en présence de nappes blanches, de fourchettes d'argent, d'échanger mon porc salé et mes galettes de maïs contre une foule de mets recherchés, me parut inappréciable. Les premiers jours, je me laissai aller à une voracité très-peu philosophique; mais le bordeaux à la glace de Jones, après des privations comme celles

que j'avais éprouvées depuis mon départ pour la Nouvelle-Orléans, auraient rendu Diogène *gourmet*.

A l'exception de la Nouvelle-Orléans, Charleston est le seul endroit auquel un Anglais peut donner le nom de ville dans les Etats-Unis du sud. Je m'y trouvais avec un véritable plaisir, car j'étais fatigué de ces misérables villages que je venais de parcourir depuis si long-temps. Les édifices publics sont passables, les rues n'ont rien de remarquable; mais tous les défauts de la ville sont rachetés par la vivacité qui l'anime. Une grande partie des maisons sont de brique, dont plusieurs sont entourées de jardins ornés de beaux orangers, et d'arbustes de toutes les sortes, couverts de fleurs.

La ville s'élève sur un isthme formé par deux rivières, l'Ashley et le Cooper. L'intérieur abonde en marais pestilentiels très-propres à la culture du riz; les endroits plus secs produisent du coton excellent. Ces objets forment la principale branche de commerce de la Caroline du sud; leur culture se fait aux dépens de la vie de bien des hommes. Les miasmes qui s'élèvent du terrain où se cultive le riz sont surtout très-malsains; les esclaves sont obligés de les braver. Ils meurent presque tous fort jeunes.

Le climat de Charleston est, je crois, plus mauvais encore que celui de la Nouvelle-Orléans. Dans cette dernière, les créoles sont exempts des ravages de la fièvre; elle n'épargne personne à Charleston; un habitant du pays, quelqu'acclimaté qu'il soit, ne peut coucher dans la ville à une époque de l'année, sans attraper la fièvre. A une autre saison, si une personne de la ville passe une journée avec un ami à la campagne, les médecins

le regardent comme perdu. Enfin, à Charleston, on passe sa vie à échapper au fléau, qui finit toujours par vous atteindre. Tantôt c'est la ville qu'on fuit, tantôt c'est la campagne; après avoir vécu pendant quelques mois dans les forêts de pins, on revient dans la ville qu'il faut bientôt quitter de nouveau.

Un homme, à la Nouvelle-Orléans, court de grands risques; mais s'il l'emporte sur la maladie, il n'a plus rien à craindre, il continue à manger des écrevisses accommodées à toutes les sauces; s'il meurt, les écrevisses le mangent à son tour; il peut dîner avec un ami à la campagne n'importe dans quelle saison. Un homme, à Charleston, est toujours sur le qui vive; la fièvre le poursuit partout. Cette lutte continuelle avec la mort, me semble très-désagréable; si j'avais à choisir entre ces deux villes le lieu de ma résidence, je donnerais la préférence à la Nouvelle-Orléans. Ce n'est jamais qu'une affaire de goût.

Lorsque j'arrivai à Charleston, tout le monde avait quitté la ville, et mes nombreuses lettres ne me servirent à rien. Je ne puis donc rien dire de la société de Charleston, si ce n'est qu'elle passe pour être fort aimable.

Voyant que la ville était déserte, je pris le parti de retourner à New-York; j'avais eu d'abord l'intention de m'y rendre par terre, mais on m'assura que je ne trouverais aucune compensation pour les ennuis du voyage; que le pays et le peuple ressemblaient à tout ce que je connaissais déjà; j'avoue que j'étais porté à me laisser convaincre, tant ces voyages du sud, en diligence, m'avaient fatigué.

Cependant je flottais encore dans l'indécision,

lorsque me promenant sur les quais, j'aperçus un paquebot de New-York. Je ne pus résister à la tentation. Je me transportai à bord, et, monté sur le pont du *Saluda*, je fis mes adieux à Charleston.

Pendant mon passage précipité dans le sud, je me trouvais rarement avec des hommes riches et bien élevés. Ces derniers sont rares dans les Etats d'Alabama et de Géorgie; mais dans la Caroline du sud on rencontre des propriétaires instruits et distingués, qui, tout en professant à haute voix des principes démocratiques, vivent dans leur intérieur comme des aristocrates renforcés. Semblables aux Virginiens, ils descendent en ligne directe des Anglais, et sont loin de renoncer aux droits qu'ils croient tenir de leurs respectables ancêtres.

Les deux pôles ne sont pas plus opposés l'un à l'autre que ne l'est un habitant de l'Etat du Sud du Potomac, et un natif de la Nouvelle-Angleterre. Aucun rapport dans leur manière de voir et de sentir. Le dernier, est rangé et cérémonieux; rusé, intelligent, persévérant; son tempérament est froid; il n'est occupé que des moyens de s'enrichir, et porte envie à ceux qui réussissent mieux que lui. Le premier, je parle de l'homme comme il faut, se distingue par sa générosité, sa franchise et ses goûts hospitaliers; il n'estime l'argent que pour le plaisir qu'il procure; il aime le monde et la gaieté; susceptible et colère, il se montre aussi empressé à rendre raison d'une insulte, qu'il est prompt à obliger un ami. On ne peut se battre dans la Nouvelle-Angleterre sans être fort mal vu. C'est manquer à l'honneur, dans le Sud, que de refuser un cartel.

Les habitans du Sud surpassent décidément ceux de l'Union pour les manières; comme ils fréquentent davantage la société, ils font de plus grands efforts pour se rendre aimables; ils ont plus d'esprit, plus de vivacité, et moins de cette prudence qui peut être fort utile à l'homme d'affaires, mais qui est peu séduisante à table ou dans un salon. Lorsque j'étais à Washington, j'étais lancé dans la société des gens du midi, et je la quittai chargé d'une foule de lettres, dont je ne pus profiter, à mon grand regret. Un Anglais, homme du monde, préférera toujours les gens du midi à tous ceux des autres parties de l'Union.

La *Saluda*, en passant la barre, faillit échouer; mais le retour de la marée la remit à flot. Nous n'éprouvâmes pas d'autre accident; j'appréciai vivement le bonheur de respirer le vent frais de la mer, au lieu de cet air empoisonné par les vapeurs méphytiques des marais. Je me trouvai à New-York au bout de six jours.

CHAPITRE XIX.

West-Point. — Hyde-Park. — Village des Trembleurs. — Sermon des Trembleurs. — Chants et danses. — Le baptême. — Les chutes de Trenton. — Voyage sur le canal. — Jemina Wilson. — Chute de Genesée. — Le chemin de Ridge. — Histoire du Mormonisme. — Queenston. — Arrivée au Niagara. — Première impression des chutes — Forme de la grande chute. — Arrivée derrière la cascade. — Bruit de la cataracte. — Les courans. — L'île du Goat. — Le Bassin. — Caractère des habitans.

Je ne trouvai plus New-York comme je l'avais laissée; la saison des plaisirs était passée; il n'était plus question de bals ou de réunions; les uns portaient

pour la campagne, les autres se disposaient à faire une excursion au Canada ou à Boston. Cependant je fus assez heureux pour retrouver quelques-uns de mes anciens amis.

Le plaisir que j'en éprouvais me persuada qu'il me fallait quinze jours de repos avant de réaliser mon voyage au Magar et à Quebec. Rien d'extraordinaire ne m'arriva pendant cet intervalle; le temps s'écoula rapidement et me ramena bientôt au jour de mon départ.

Le trente mai, je suivis l'Hudson, jusqu'au West-Point, à cinquante milles environ de New-York. La verdure de l'été répandait partout son éclat; rien n'est comparable aux belles lignes du paysage qui s'offrait à mes regards; pris en détail, il devient très-ordinaire; tout le monde a vu de plus beaux rochers, de plus hautes montagnes, des scènes plus grandioses; ici le charme se trouve dans la combinaison, dans cette harmonie exquise dont l'effet est admirable.

L'Hudson est à la vérité un des chefs-d'œuvre de la nature; chaque chose y est à sa place; toutes les dimensions en rapport avec les différens objets qui s'y trouvent réunis. Augmentez l'étendue de la rivière, et vous détruisez l'effet des montagnes. Il résulte de ce qui est une perfection sur laquelle le ciel aime à se reposer et le cœur à méditer; l'impression qu'elle vous laisse vient embellir vos songes, et même dans les pays éloignés, son souvenir viendra caresser avec délices votre imagination.

Il y a à West-Point un établissement national pour l'éducation des jeunes gens destinés à l'armée. J'avais des lettres pour le chef, colonel Thayer, officier ha-

bile, qui a consacré une partie de sa vie à l'étude de la tactique militaire. Il me conduisit dans l'établissement, et le système de discipline et d'éducation offre de bonnes choses. Les cadets portent l'uniforme, et doivent remplir les charges désagréables; je pensai alors qu'ils sont destinés à aller en garnison. Le soir, les jeunes gens déployèrent leurs talents dans l'art de manier le fusil; ils s'exercèrent à percer un bouclier placé de l'autre côté de la rivière, à huit cents pas de distance. Je ne remarquai pas l'agilité et la régularité nécessaires dans le maniement de cette arme.

J'ajouterai que la tournure des cadets n'est rien moins que guerrière; leurs dos ronds auraient grand besoin d'être redressés. Cette remarque peut s'appliquer à toute la population; le colonel Thayer est le seul officier que j'aie rencontré en Amérique avec la tournure militaire. Le sergent-major des gardes le plus sévère n'aurait pu le critiquer.

Après avoir passé une journée agréable à West-Point, j'allai faire une visite au docteur Hosack, à trente milles de là. Je n'avais vu Hyde-Park qu'au milieu de l'hiver; je le trouvai orné de toute la richesse d'une brillante végétation. Rien ne pouvait être plus digne de l'admiration du poète ou du peintre; plusieurs maisons de campagne, habitées par des familles charmantes, se trouvent dans les environs; s'il avait été de toute nécessité que je mangeasse le lotos aux Etats-Unis, j'aurais choisi Hyde-Park pour le lieu de mon repas; mais j'avais résolu de retourner en Angleterre avant la fin de l'été; j'étais par conséquent pressé de continuer mon voyage. Le troisième jour je pris congé

de mes bons amis, et je m'embarquai de nouveau sur l'Hudson.

Le paysage au-dessus de Hyde-Park prend un aspect différent; la rivière traverse une contrée passablement variée, ses bords sont entourés de jolies propriétés. Je m'éloignai des monts Catskill avec regret. La vue en est majestueuse et imposante; on m'avait beaucoup vanté la perspective qu'on aperçoit de leur sommet; j'étais sur le point d'y monter, lorsque l'appel du dîner me détourna de mon projet. Quand je revins sur le pont, nous avions passé l'endroit où l'on débarque à Catskill, et je poursuivis mon chemin vers Albanie.

Albanie est la capitale de l'état de New-York; elle est bâtie sur le sommet d'une montagne qui s'élève au bord de la rivière. L'hôtel-de-ville, auquel on donne le nom pompeux de Capitole, est placé sur la hauteur. Cet édifice, quoique vaste, n'a rien de remarquable; il en est de même de tous les autres. La ville conserve une apparence antique très-rare dans ce pays, et renferme quelques vieux monumens érigés par les Hollandais. La propreté des rues me frappa.

J'avais beaucoup entendu parler d'un village de trembleurs; je m'y fis conduire un dimanche, afin d'avoir une idée de leur culte. Ce paisible lieu se nomme Niskayuma; ses habitans possèdent un domaine de deux mille acres, qu'ils cultivent avec beaucoup de succès. Tout est en commun parmi eux; rien n'est plus curieux que leurs dogmes.

Ils ont une vénération toute particulière pour Anne Lee, femme qui vint s'établir en Amérique il y a un grand nombre d'années; comme elle prophétisait et par-

lait plusieurs langues, elle réussit sans peine à fonder une secte. Madame Lee, quoique femme d'un honnête serrurier, imposa à ses partisans la nécessité du célibat, comme indispensable au salut. Tous les plaisirs des sens furent expressément défendus. Ces institutions étant peu capables de séduire la jeunesse et la beauté, mère Anne ne put rassembler autour d'elle qu'une société composée de vierges délaissées, et de tous ceux qui, après avoir survécu à l'âge des passions, se faisaient un mérite de renoncer aux plaisirs dont ils ne pouvaient plus goûter.

Des enthousiastes moins sévères augmentèrent par la suite le nombre de ses disciples. On parle d'un certain accouchement qui donna lieu à de grandes plaisanteries de la part des profanes. Mère Anne n'existe plus depuis long-temps, mais elle vit encore dans tous les souvenirs, et ses disciples la regardent comme un ange de pureté.

Lorsque j'arrivai, la cérémonie était déjà commencée; tout le monde chantait. La musique était monotone et les paroles insignifiantes. Les hommes se tenaient d'un côté de la chapelle, les femmes de l'autre. Je n'ai jamais rien vu de plus hideux que cette assemblée; les femmes laides et vieilles, à l'exception d'une seule, dont l'œil brillant annonçait un tempérament peu capable de suivre les réglemens de sa secte; les hommes, créatures chétives, avaient encore meilleure tournure que les femmes.

Tous se faisaient remarquer par la plus grande propreté; les hommes ne portent pas d'habits, mais des pantalons et des gilets couleur de tabac, avec un mouchoir blanc autour du col. Les femmes ont adopté

la robe grise, le mouchoir de mousseline et les bonnets plissés.

Le chant fut suivi d'une espèce de sermon ; un des frères s'avança au milieu de la chapelle et commença en ces termes : « Nous ne pouvons rien par nous-mêmes, les biens viennent de Dieu seul ; mais tous se plaisent à compter sur leurs propres forces, c'est là le défaut des grands hommes, depuis l'origine du monde. Cependant il est de toute vérité, mes frères, que le don de la grâce nous est indispensable, et que nous ne pouvons, sans commettre un grand péché, tirer vanité des sacrifices que nous faisons à Dieu, en nous éloignant du monde et des tentations. Ce péché nous serait moins excusable que pour tous les autres hommes, puisque nous sommes les plus éclairés. Je voudrais donc vous persuader de ne pas être fiers de la faveur dont vous jouissez près de Dieu, mais de poursuivre votre route avec calme, humilité et reconnaissance, sans regarder à droite et à gauche, vous rappelant que votre royaume n'est pas de ce monde. Remerciez Dieu, mes frères, de ses bontés, mais n'en soyez pas orgueilleux. »

Un chant tout aussi monotone que le premier recommença, et fut suivi d'un autre sermon ; la mine prospère du second prédicateur formait un contraste avec la figure blême du premier. Ce qui me frappa le plus dans le discours, fut la péroraison qui s'adressait à ceux qui, comme moi, venaient à l'assemblée poussés par la curiosité.

« Etrangers, je ne sais quel motif vous amène ici ? Quelques-uns d'entre vous ont peut-être l'intention de mêler leurs prières aux nôtres, mais la plupart,

je crois, veulent seulement connaître nos cérémonies. Je n'y vois pas d'objection, nous n'avons rien de caché, mais nous exigeons que nos solennités religieuses ne soient pas troublées par votre présence. Je vous supplie de ne pas oublier que nous sommes chrétiens comme vous, que nous adorons un Dieu suprême qui nous a tous créés; si vous n'avez pas de respect pour nous, ayez-en pour vous-mêmes; que nos exercices de dévotion ne soient donc interrompus par aucune démonstration de mépris. »

Après un pareil langage, il était impossible de ne pas ménager ces innocens fanatiques. Cependant, quand les danses commencèrent j'eus toute la peine du monde à garder mon sérieux. A un signal donné tous les assistans se mirent en mouvement; j'observai que les plus jeunes et les plus lestes se permirent plusieurs pirouettes qui ne furent pas imitées des autres. Un jeune homme se distingua par des sauts dignes de l'opéra; mais toute mon attention se portait sur les deux prédicateurs qui, en dépit de leur âge déjà mûr, ne cessèrent de s'agiter avec la grâce et la légèreté de nos gros chevaux de charrette.

La danse dura près d'un quart d'heure: je ne pouvais m'empêcher de plaindre les acteurs; la chaleur était excessive et les couvrait d'une sueur abondante; l'odeur infecte qui se répandait dans l'air me fit partir avant la fin du service.

En quittant les trembleurs, je me dirigeai vers la chute du Cohoes, à cinq milles de distance. La rivière de Mohawk, aussi large que la Severne, vient se rouler avec fracas dans un précipice de soixante-dix pieds de profondeur, et poursuit sa course avec calme

jusqu'à sa réunion avec l'Hudson. Après avoir contemplé ce beau spectacle pendant une demi-heure, je repris le chemin d'Albanie.

Les Américains sont persuadés que tous les étrangers doivent être saisis d'admiration devant le canal de Champlain et celui d'Erié qu'on a réunis près de la ville de Troye, je ne sais pourquoi. Je suis peut-être trop ignorant pour comprendre tout le mérite de ce travail.

Un peu au-dessous de Troye, je vis beaucoup de monde rassemblé près de la rivière; j'appris qu'il s'agissait d'un baptême, donné par deux prêtres anabaptistes, à plusieurs de leurs prosélytes. Ils commencèrent par une vieille dame, dont l'air transi excita ma compassion. Un des prêtres la fit descendre dans l'eau jusqu'à la ceinture; puis, aidé de son compagnon, saisit assez rudement la douairière par les épaules, et la fit disparaître dans la rivière au moment où elle s'y attendait le moins. La pauvre femme ne fut heureusement pas suffoquée; on la reporta sur le rivage où d'autres souffrances l'attendaient encore. Le mot *tabac* pouvait se lire d'une lieue sur le nez du prêtre qui, après avoir usé de son mouchoir comme à l'ordinaire, l'appliqua sur les yeux de la patiente matrone! C'était bien encore pis que le plongeon.

Le voyageur à Albanie peut continuer sa route par la diligence ou par le canal. Je choisis la voiture, et retins ma place pour Utica. Je ne me souviens pas avoir jamais tant souffert de la chaleur. A Schenectady plusieurs voyageurs s'embarquèrent sur le canal, ce qui nous mit plus à l'aise. Le chemin, un des plus mauvais

qu'on puisse rencontrer, s'étend le long des rives du Mohawk, à travers un pays qui offre plusieurs sites; cependant j'étais loin de m'attendre à trouver la culture des terres aussi négligée dans un district aussi peuplé. Nous voyageâmes presque toujours la nuit, mais le clair de la lune nous permit de voir tout le paysage.

Nous arrivâmes à Utica le lendemain à onze heures. Cette ville est belle, et annonce à l'intérieur une grande richesse. Je montai après le dîner dans une voiture qu'on appelle une *extra exclusive* pour aller voir les chutes de Trenton, à quinze milles de distance. Il faisait nuit quand j'arrivai, je ne pus satisfaire ma curiosité que le lendemain. L'anberge était commode, et après les secousses de la nuit précédente, je fus charmé de pouvoir me procurer des draps blancs et un bon matelas. Aussitôt après le déjeuner, le jour suivant, je courus voir les cascades; elles sont formées par la rivière du West-Canada au moment où elle traverse un vallon de deux milles de longueur, et tombe d'environ trois cents pieds. Le courant, comme il est facile de l'imaginer, s'élance avec fureur; toutes les cascades réunies dans cet endroit sont belles; tout ce que je voyais me rappelait la vallée de Roslin, qui ne surpasse la beauté de ce lieu que par ses sites romantiques.

J'admirai surtout beaucoup l'endroit où le torrent prend un double élan, dont l'un à quarante pieds de haut. Les rochers environnans sont imposans et rapides, leurs crevasses reçoivent des arbres qui croissent sous les formes les plus bizarres. Devinez, lecteurs, ce qu'on a imaginé de placer au milieu de cette scène

majestueuse? un cabaret! Rien n'était plus capable de détruire l'effet sauvage et magnifique du lieu que la présence de cette boutique; c'est prendre plaisir à outrager le goût et même la décence, puisque l'hôtel ne se trouve qu'à un mille de cet endroit.

Dans ces occasions, on écrit, malgré soi, avec trop d'énergie: mais à *quoi bon*? Un écrivain peut en appeler au sens moral; mais il ne lui appartient pas de le créer; celui qui pense à une bouteille d'eau-de-vie, en présence des cascades de Trenton, doit se le reprocher à l'heure de la mort.

Etant encore meurtri des secousses de la diligence, je voulus continuer mon voyage par le canal, et m'embarquai le lendemain, à deux heures, sur le paquebot du passage. Nous étions à peu près quarante voyageurs; la chaleur de la cabine était intolérable; je montai sur le pont, sans me trouver plus à l'aise; le soleil y donnait en plein, et les planches brûlaient sous les pieds. Ajoutez à cela l'ennui de cette multitude de ponts, dont les arches sont tellement basses, que le paquebot peut à peine y passer; ce qui force les voyageurs de descendre à chaque instant, ou de courir le risque d'être enlevés dans les airs.

Le pays que nous traversions consistait encore dans ces forêts marécageuses, comme celles dont j'ai si souvent parlé dans mon voyage du Sud. On voyait de temps en temps surgir une ville, sans intérêt pour le spectateur, qui ne voit partout qu'un but et un seul résultat: il cherche le pittoresque, et ne trouve que des calculs d'intérêt; il désire au fond du cœur que tout cela puisse sympathiser ensemble.

Les Américains sont très-recherchés dans leurs

noms de ville : le voyageur, en suivant le canal Erié, passera dans Troye, Amsterdam, Francfort, Manlius, Syracuse, Canton, Jordan, Port Byron, Montézuma, Rome, Carthage, Salines, Rochester, Ogden, Geddes et Palmyre. La ville éternelle est représentée par une petite ville qui renferme une cour de justice, une prison, et se trouve bien située sur le vieux canal. D'après la description de l'itinéraire, Amsterdam est plus heureuse, car elle possède une administration pour les postes, une église et cinquante maisons ou magasins. Palmyre est agréablement située sur le Mud-Creek. Carthage, ainsi nommée, à cause d'un pont qui s'écroula sous la pression de son propre poids; le *delenda est Carthago* se réalisera sans doute dans le nouveau monde, comme dans l'ancien.

On peut se moquer de telles absurdités, car elles sont produites par la vanité. Les Américains se refusent la jouissance d'orner leurs villes de beaux monumens qui occasionneraient des dépenses; mais la prétention des noms ne coûte rien; aussi la retrouve-t-on partout.

Pendant la journée, le nombre des passagers augmenta de soixante personnes, dont vingt femmes; il n'était guère facile de deviner où tout ce monde se placerait la nuit; je n'apercevais pas un lit. Quand vint le soir, on dressa plusieurs rangées de planches; les tables, les chaises et les bancs furent convertis en lits; un rideau nous sépara des femmes; et pour empêcher toute jalousie, le sort décida de la place qui nous serait assignée pendant la nuit. La fortune m'envoya sur une table, où je me trouvai avec le genou d'un homme sur l'estomac, et mes pieds reposant sur la tête de

mon voisin. Les draps et les couvertures n'étaient rien moins que propres.

Les Américains redoutent la circulation de l'air pur; ceux qui se trouvaient près des fenêtres, insistèrent pour qu'elles fussent fermées. Il se répandit bientôt une chaleur empoisonnée qu'on respirait avec dégoût; puis, vinrent les mosquitos qu'on aurait dit affamées, tant elles nous poursuivirent avec acharnement. Le charme de cette nuit était enfin couronné par le son peu musical des ronflemens qui partaient de tous côtés.

Je ne fus pas tenté d'assister une seconde fois à une pareille scène. Désirant connaître les petits lacs dont on m'avait beaucoup parlé, je m'embarquai à Montézuma dans un autre paquebot, sur une branche du canal qui communique avec le lac Sénèque; je me trouvai le soir à Genève. La ville fait un assez bel effet, étant située sur une hauteur, près de l'extrémité nord du lac; elle renferme trois ou quatre mille habitans, plusieurs églises, une pension qui prend le titre pompeux de collège. C'est à Genève, qu'on envoie tous les produits des pays voisins; ils arrivent par le lac, et s'embarquent sur le canal pour New-York.

Le lac Sénèque vous donne une idée d'une très-belle nappe d'eau; mais le reste n'a rien de remarquable. Il a quarante milles de longueur, sur trois ou quatre de largeur; il est traversé par un paquebot, sur lequel je me serais sans doute embarqué, si le temps n'avait pas été aussi chaud; mais je ne pus résister aux séductions d'une bergère et d'un balcon au frais.

Les rives du Sénèque, comme celles du Gareloch, ont été témoins de plusieurs miracles. Il y a quelques

années, une femme, nommée Jemina Wilkinson, se fit passer pour le sauveur du monde, et trouva moyen de persuader un petit nombre de fous. Non contente de leur en imposer par son patois de langues inconnues, et ses prédictions inintelligibles, elle porta plus haut ses prétentions, et voulut opérer des miracles : « Près de Rapelyeas, dit le touriste du nord, on voit encore le théâtre que Jemina fit construire pour éprouver la foi de ses disciples; elle descendit d'une belle voiture, à quelques pas du rivage, passa au milieu de deux rangées de personnes agitant des mouchoirs blancs, monta sur la plate-forme, fit connaître son intention de marcher sur les eaux du lac, y avança son pied jusqu'à la cheville; puis, s'arrêtant tout-à-coup, fit un discours à la multitude, lui demanda si elle croyait fermement à son pouvoir, ce qui était indispensable à la réussite de son projet; tous répondirent affirmativement; après quoi, elle remonta dans sa voiture, déclarant qu'il était inutile de déployer toute sa puissance, puisqu'ils y croyaient tous.

Miss Campbell, dont les prétentions avaient été à peu près semblables, agit aussi avec la même prudence, lorsqu'il fut question de les mettre à l'épreuve.

Le lendemain, je montai dans la diligence de Rochester, et quittai Genève. Nous arrivâmes au point du jour à Canandaigua, qui s'élève à l'extrémité nord d'un lac magnifique. Canandaigua est un joli village, dont la position offre beaucoup de charmes; l'extérieur en est plus soigné que partout ailleurs. On rencontre à chaque pas de belles maisons entourées de grands arbres; mais, en général, ce pays ne brille pas par le nombre de ce qu'on appelle *beaux villages*. On ne voit

guère que des maisons de bois, peintes en blanc, avec des persiennes vertes; ces couleurs ne se marient pas bien avec le paysage.

Le soleil était brûlant lorsque nous arrivâmes à Rochester; un hôtel excellent, des bains froids, et la politesse de l'hôte, me décidèrent à y rester un jour. Je profitai de la fraîcheur du soir pour aller voir les cascades de Genesée; la principale a quatre-vingt-dix pieds de hauteur; l'eau s'élance avec assez de majesté, mais le voisinage de plusieurs moulins détruit cet intérêt romantique qui existait à l'époque où rien ne troublait le calme imposant des forêts.

Le vieux proverbe : *des goûts et des couleurs on ne dispute pas* se réalise dans tous les pays. Un original, appelé Sam Patch, fatigué de tous les genres d'industrie, imagina de sauter par dessus toutes les cascades du pays. Il n'osa pas affronter celle du Niagara, mais il s'élança impunément du haut d'un rocher élevé, à peu de distance de la cascade du Horse-Shoe. Son dernier saut eut lieu à l'endroit que je viens de décrire (Genesée), dans l'automne de 1829. Placé à vingt-cinq pieds au-dessus de la table du rocher, il s'élança avec audace et vint tomber au milieu des eaux bouillonnantes. Il disparut aussitôt; son corps fut retrouvé long-temps après à l'embouchure de la rivière, à six milles de l'endroit où le malheureux avait péri.

Rochester mérite de captiver l'attention du voyageur. On n'aurait pu découvrir, il y a vingt ans, une maison dans tout le village; aujourd'hui on voit une ville de treize mille âmes, des églises, des banques, des théâtres, etc. Rochester doit une partie de sa richesse au canal Erié; il traverse la ville au centre,

ainsi que la rivière de Genesée, au moyen d'un aqueduc qui, selon le touriste du nord, coûta quatre-vingt mille dollars à construire. Il y a dans Rochester plusieurs rues qu'on pourrait comparer avec avantage à celles de Hull, de New-Castle, sans parler de Cork, ou de Berwick sur la Tweed. Les boutiques sont assez bien fournies; celles des bijoutiers sont remplies de colifichets de Paris et de tabatières d'argent. Les femmes peuvent se passer de chapeaux de soie et de castor. On voit aux fenêtres des tailleurs des gravures coloriées avec ces mots au-dessous : « Les modes de New-York pour le mois de mai. »

Après avoir passé un jour et une nuit fort à mon aise dans la taverne de l'Aigle, que je recommande à tous les voyageurs, je pris une place dans la voiture de Lock-Port. Nous voyageâmes sur le chemin de Ridge, formé de sable endurci, et traversant un pays qui fut autrefois le rivage de l'Ontario. Ce chemin est l'ouvrage de la nature, et je soutiendrai toute ma vie que c'est le meilleur des Etats-Unis. La voiture roula aussi agréablement qu'elle aurait pu le faire entre Londres et Saint-Albans.

Rien d'extraordinaire ne me frappa dans mon voyage à Lock-Port. Le soir nous passâmes devant deux camps réunis, vers lesquels se dirigeaient quelques-uns des voyageurs; je ne fus pas tenté de les suivre. Plus loin nous rencontrâmes plusieurs bandes de Mormonites, qui allaient rejoindre l'établissement que leur chef a fondé dans l'Etat d'Ohio. Voici les renseignemens qu'on me donna sur ces gens, dont je n'avais jamais entendu parler. Un nommé Smith, marchand banqueroutier, fit un singulier rêve. On lui

indiquait un endroit où il devait aller bêcher jusqu'à une certaine profondeur. On traita ce rêve de chimère, mais il se répéta trois fois de suite comme d'ordinaire, avec la menace d'une punition sévère, si on persistait dans la désobéissance.

Smith pensa qu'il valait mieux s'armer de la bêche que de s'exposer à la vengeance de quelque malin génie. Il se transporta au lieu indiqué, se mit au travail, et trouva enfin un livre avec une couverture et des fermoirs en or, des lunettes antiques, mais richement montées, ayant des verres tout particuliers, et dont la vertu aurait intrigué le plus célèbre opticien.

Smith, après avoir défait avec peine les fermoirs de ce précieux volume, ne vit autre chose que du papier blanc; il lui vint alors à l'idée de mettre ses lunettes, et quelle fut sa surprise en apercevant sur les pages des figures et des signes inintelligibles! Ravi de cette bonne fortune, Smith revint chez lui avec le volume dans sa poche et les lunettes sur le nez, aussi heureux que le bibliomane qui vient de se procurer à bon marché une édition rare, aux dépens d'un petit libraire ambulant. Smith commença d'abord par cacher ses trésors aux regards des profanes, copia une page ou deux des caractères, et s'occupa de trouver un interprète. Ses recherches furent long-temps infructueuses; puis il finit par rencontrer les deux individus qui pouvaient seuls le tirer d'embarras. L'un de ces messieurs lisait parfaitement les hiéroglyphes, l'autre excellait dans l'art de les expliquer. Ils lui apprirent qu'il possédait le livre de Mormon, juif converti, qui vivait du temps de Notre Seigneur ou après, et qui, sous l'influence d'une inspiration divine, écrivit ce

traité pour expliquer les mystères de la religion, qui embarrassent encore les théologiens de nos jours.

Smith aperçut devant lui un avenir brillant; ce précieux volume devint pour lui une nouvelle source de fortune; au nom de Mormon, Smith et compagnie, il exerce un empire illimité sur la crédulité de ses disciples. Fondateur d'un établissement à peu près semblable à celui de M. Owen, il compte déjà parmi ses croyans une foule de gens riches.

Nous couchâmes à Lock-Port, dans une taverne sale et incommode; nous repartîmes le lendemain.

Je descendis de voiture à Lewistown, village sur la frontière, et envoyai retenir une *extra exclusive* pour Niagara. Le déjeuner d'un voyageur impatient est bientôt expédié. Une fois dans le bac je ne tardai pas à me trouver sur un terrain anglais. Je reconnus, par l'accent, à Queenston, que ses habitans sont presque tous Ecossais; jamais la langue de mon pays ne fut plus douce à mon oreille. On voit à un mille du rivage les hauteurs de Queenston, où sir Isaac Brock, à la tête d'un petit corps d'Anglais, se distingua contre des forces américaines dix fois plus considérables que les siennes. Si cette victoire n'avait pas été achetée par la mort de l'officier anglais, elle eût sans doute été oubliée comme tant d'autres événemens remarquables; on a cependant élevé sur la hauteur une colonne triomphale de cent vingt pieds de haut, en mémoire de cette glorieuse action. La colonne n'est pas sans défauts; le fût pêche par le manque de proportions; je ne puis mieux la comparer qu'à une fiole d'apothicaire; une statue placée sur le sommet produirait un bon effet.

Le Niagara, à Queenston, a un quart de mille de largeur. Le courant en est très-rapide, et la profondeur, de deux cents pieds. La couleur de ses eaux forme une nuance particulière entre l'azur et le vert. Ses rives, pendant l'espace de plusieurs milles, sont escarpées et couvertes d'une antique forêt.

A peine avions-nous atteint Queenston, que nous fîmes atteler des chevaux à une voiture ouverte, et poursuivîmes notre route. Nous avions la distance de sept milles à parcourir sur un chemin passable. Plus nous avançons, plus nous cherchions à anticiper sur la vue des objets qui excitaient notre curiosité; enfin la vapeur blanchâtre qui s'élevait au-dessus du feuillage de la forêt nous annonça l'approche de la grande cataracte; peu après j'entendis un bruit sourd et caverneux, comme celui du tonnerre. Cependant, quoique la distance diminuât à chaque instant, je ne m'aperçus pas que le bruit augmentât en proportion.

À midi je me trouvai à l'hôtel de Forsyth, maison assez commode, située à un demi-mille de la grande cataracte de Horse-Shoe (de fer à cheval) qu'on distingue parfaitement d'un balcon élevé. Cette position est loin d'être favorable au voyageur qui visite le Niagara pour la première fois, et j'avoue que cette vue, prise de l'hôtel, ne répondit pas à mon attente. On n'aperçoit, il est vrai, que le haut de la cascade. La moitié de la descente, le bassin qui bouillonne au-dessous, cette masse impénétrable de vapeur dont la cascade est mystérieusement enveloppée, tout cela est perdu pour l'observateur.

Le temps avait été couvert toute la matinée; à peine étais-je arrivé à l'hôtel qu'une tempête de vent et de

pluie éclata. Je ne me sentais pas la force de prendre du repos avant d'avoir contemplé cette merveille que j'étais venu chercher si loin; et, enveloppé de mon manteau, je sortis, décidé à braver les élémens. Je me laissai tomber plus d'une fois en descendant les chemins raides et glissans qui mènent au lit de la rivière; mais je fus amplement dédommagé des ennuis de la journée, lorsque je me trouvai sur le bord de cette imposante et magnifique cataracte.

C'est à l'endroit qu'on nomme Table-Rock (table du rocher), que je m'arrêtai pour jouir de la vue. Il est inutile d'essayer de peindre l'effet que ce grand spectacle produit sur l'homme; il semble qu'il est frappé de catalepsie; le sang, qui ne circule plus dans ses veines, vient se refouler vers le cœur et en gêner les battemens; il respire à peine, il est absorbé dans la grandeur sublime d'un seul objet, il oublie le passé, ne songe plus à l'avenir, il est comme pétrifié en présence de tout ce qui frappe ses regards.

On sera toujours taxé d'exagération chaque fois qu'on voudra donner une idée des cataractes à celui qui ne les a jamais visitées. Je n'espère pas échapper au sort commun; quoiqu'il en soit, je soutiendrai que ces objets doivent laisser sur l'imagination du spectateur une impression ineffaçable. Le jour, l'heure, la minute où il a contemplé la grande cataracte du *fer à cheval* doit être pour lui une époque mémorable; car il a vu des beautés telles que l'imagination la plus exaltée du poète ou du peintre ne pourrait les retracer. Il lui reste un souvenir que le temps ne saurait affaiblir, et que la mort peut seule anéantir; une minute a suffi pour agrandir ses idées, et influencer tout son être.

Je restai sur la table du rocher, jusqu'à ce que je fusse mouillé jusqu'aux os, espérant toujours que la lueur d'un de ces brillans éclairs me laisserait pénétrer les secrets de cette vapeur mystérieuse qui entoure le bassin. Je fus trompé dans mon attente. La tempête grondait au loin, mais les éclairs semblaient craindre d'illuminer, dans leur brillant déchirement, des objets dont la magnificence pourrait les éclipser.

Non-seulement j'apercevais, des fenêtres de mon hôtel, les chutes du Niagara, mais j'entendais nuit et jour leur sombre mugissement. A peine avais-je fermé l'œil que je me trouvais en présence d'une vague écumante, ou bien devant le Horse-Shoe. Le bruit des cataractes, qui se mêlait aux rêves d'une imagination frappée, rendait mon illusion complète et cette agitation continuelle me fatigua tellement que je fus réduit à errer le jour dans les forêts pour me livrer au repos.

Le mauvais temps cessa le lendemain, et je consacrai toutes mes heures à examiner le Horse-Shoe, sous tous ses points de vue favorables. On voit près de là une taverne de bois, où l'homme, dont l'imagination n'est pas suffisamment excitée par tout ce qui l'entoure, peut encore se procurer de l'eau-de-vie; de cette taverne on descend, par un escalier de bois, jusqu'au lit du fleuve, et je me trouvais ainsi dans cette région toujours humide. Puis, à force de m'accrocher aux débris, je touchai presque à la cataracte. L'étonnement qui vous saisit au même instant vous met dans l'impossibilité de rien voir en détail pendant quelques heures. Ces tourbillons d'écume, l'obscurité de l'abîme, ces rochers qu'on dirait près de s'écrouler, l'elfroi que produit la chute du torrent, la convulsion

des eaux où il se précipite, forment un assemblage qui est le dernier degré du sublime d'horreur.

L'épithète de fer à cheval n'est plus applicable à la grande cataracte. Dans les changemens continuels occasionés par le frottement de la chute, sa forme est devenue, selon moi, demi-hexagone. Le corps volumineux de l'eau, au centre de cette figure, s'éclaire d'un seul trait comme un nappé d'un beau vert, et forme un admirable contraste avec le bouillonnement du bassin. Il n'en est pas ainsi aux extrémités : l'eau se divise en petites parcelles qui s'élèvent comme des colonnes lumineuses, réfléchant des couleurs idéales.

L'eau, dans le vaste réceptacle au-dessous, est tellement tourbillonnée et mêlée avec l'air que rapporte la cascade (jusqu'à la profondeur peut-être de plusieurs centaines de pieds), que les substances les plus légères pourraient seules y flotter. Rien n'est plus remarquable que la couleur de la surface ; elle ressemble à de l'argent trituré sans aucun mélange, quoique ses particules soient très-rapprochées ; quand les eaux sont éloignées à une grande distance, elles reprennent leur cours ordinaire, et cette violente commotion devient moins sensible.

Ayant appris qu'on pouvait avancer à une distance considérable derrière la cascade, je résolus d'en faire l'essai. Je rassemblai toutes mes forces et me mis en route, lorsque tout-à-coup un tourbillon épais s'éleva et me força de m'arrêter ; je fus repoussé très-loin, à moitié suffoqué, et presque aveuglé. Mais le guide me conseilla de ne pas me décourager, et je fis un nouvel effort qui me réussit beaucoup mieux. J'arrivai

enfin derrière la chute, obligé de me soutenir sur un morceau de rocher large de deux pieds, de lutter contre un vent affreux qui s'élève du bassin et qui vous rejette quelquefois contre le rocher auquel on s'accroche. Ainsi notre conducteur s'étant placé audacieusement sur le bord même du précipice, se trouva refoulé à côté de nous par le vent.

Enfin ayant avancé à près de cinquante pas, le guide me dit d'arrêter, car il était impossible d'aller plus loin. Je commençais en effet à respirer avec peine, puis la tempête de vent et d'écume semblait me menacer d'un aveuglement complet. Je ne pus cependant me décider à quitter cet endroit sans le contempler une dernière fois : au-dessus de ma tête je voyais une rangée de rochers, derrière moi le penchant d'une montagne, et devant mes yeux la cascade. On aurait dit un rideau magnifique qui nous séparait du monde ; je me sentais comme prisonnier, si toutefois l'idée d'un donjon est permise en ces lieux.

Le bruit de la grande cataracte n'est pas aussi extraordinaire qu'on pourrait s'y attendre ; on pourrait causer sur le bord sans élever beaucoup la voix. Le son ressemble à celui du tonnerre lorsqu'il gronde avec force ; il est invariable ; rien d'aigu ou d'éclatant ne vient blesser votre oreille ; il ne se mêle à aucun autre son, et n'en absorbe aucun ; les mugissemens d'un volcan ne sauraient le dominer ; le gazouillement des oiseaux n'en est pas troublé.

Tous les voyageurs cependant qui visitent le Niagara reviennent en se plaignant de ce que le bruit est moins fort que celui du Trenton ou du Cohoes. C'est une erreur, rien ne peut surpasser le son produit par

le Horse-Shoe, le vent le porte quelquefois à la distance de quinze à vingt milles. On ne doit pas oublier que ce gros volume de son est engouffré dans une caverne profonde, entourée de trois côtés par des murs de rochers perpendiculaires. Il ne peut donc s'échapper de cette cavité, à travers du nuage épais dont elle est voilée, qu'une petite portion de bruit. Je fis tirer par curiosité un coup de fusil au-dessous de la table du rocher sur laquelle je m'étais placé pour écouter l'effet; le bruit surpassait à peine celui d'une canonnière.

Comme je voulais consacrer trois jours à la visite du Horse-Shoe, je longeai le fleuve pour suivre sa course au-delà des chutes. Le Niagara, peu après avoir quitté le lac Erié, se trouve divisé par une île de sept milles de longueur. Plus bas, on rencontre une deuxième île moins considérable; le fleuve n'a plus à cet endroit que deux milles de largeur, et paraît aussi tranquille qu'un lac. La navigation cesse à Chippewa, trois milles au-dessus des chutes.

Tout en s'apercevant déjà de la rapidité du courant, on est loin de pressentir l'agitation effroyable qui doit s'opérer bientôt. Plus bas, l'île de Goat divise le fleuve en deux branches et le sépare des cataractes. C'est là que les courans commencent à devenir plus rapides.

Ils sont vraiment dignes des cataractes où ils viennent se précipiter. Le fleuve s'élance avec impétuosité, couvrant les rochers et les îles de ses vagues agitées. Cette commotion n'a lieu qu'à trente pas de la chute; mais le fleuve, avant de s'élancer dans l'abîme profond et vapoureux, reprend son cours plein de calme et de majesté.

Je me dirigeai enfin vers la rive américaine. Si la chute du Horse-Shoe n'existait pas, la cascade américaine occuperait le premier rang dans le monde entier. Vue d'en bas, elle est magnifique : tout le volume des eaux se divise en écume qui se dessine sous toutes les formes, et offre le plus beau spectacle quand les rayons du soleil frappent dessus. Ce qui est défavorable à cette chute, c'est qu'elle ne présente qu'une ligne droite, puis au lieu de se perdre dans un abîme obscur, elle se jette seulement contre des fragmens de rochers et vient se perdre dans le lit de la rivière. En un mot, le voyageur qui a vu les côtes du Canada, contemple ces objets avec indifférence.

Pour arriver à l'île de Goat, il faut traverser deux ponts ; l'un d'eux me parut très-remarquable ; il est jeté sur un courant d'une rapidité effrayante et fait honneur à l'ingénieur qui a fourni ce plan. L'île est couverte de bois, que le général Porter, son propriétaire, s'est plu à entrecouper d'allées, d'où l'on peut jouir des plus belles vues. Un autre pont, ou plutôt quelques mauvaises planches, conduisent le voyageur à un endroit qui se trouve justement au-dessus du grand abîme du Horse-Shoe. Si on a eu l'idée d'éprouver la force morale, rien de mieux. L'homme qui, placé sur cette fragile construction, peut regarder au-dessous sans trembler de tous ses membres, possède un courage héroïque. On ne peut s'empêcher de reculer d'effroi. Cependant l'œil ne saisit qu'une portion de la cascade, et la position n'est vraiment pas favorable à l'effet pittoresque.

Le pont fléchit sous vos pas, surtout aux extrémités, où il se trouve naturellement privé de support. J'y

restai environ un quart-d'heure, et ne me retirai qu'en voyant approcher un monsieur, dont la tournure annonçait un poids énorme.

Quand on se trouve près de ces cataractes, on ne peut songer à autre chose; elles vous poursuivent dans vos méditations du jour, dans vos rêves de la nuit. A peine avais-je déjeuné, que je prenais un livre, et me dirigeais vers le Horse-Shoe, où je passais tout mon temps. Le courant ayant déposé, à un quart de mille au-dessus, un grand nombre de gros arbres, j'en fis précipiter plusieurs successivement dans les flots, tandis que j'observais leur marche du haut de la table du rocher; les uns étaient engloutis sous les vagues furieuses; les autres, chassés avec violence contre les rochers, reparaissaient sur l'eau; et, ces géants des forêts, poussés lentement vers le bord du précipice, disparaissaient enfin pour toujours.

Tout ce qui tombe dans le gouffre est à jamais perdu : des trois vaisseaux qu'on y lança quelques années après la guerre, on ne trouva qu'un fragment d'un pied de longueur à Kingston, un mois après la descente (1). Le pays, autour du Niagara, est pittoresque et bien cultivé; on y adopte, en général, les usages anglais pour l'agriculture; tout a un air de

(1) Avant de quitter le sujet des cataractes, je veux donner un avis utile aux voyageurs futurs, qui se dirigeront de ce côté. Tous, en général, viennent se loger à Manchester, et commencent par visiter la chute américaine et l'île de Goat; rien n'est plus mal imaginé. La chute américaine est assez belle pour nuire à l'effet de la première impression du Horse-Shoe. Je conseillerai donc aux voyageurs, de descendre d'abord à l'hôtel

propreté que je n'avais pas encore remarqué aux États-Unis. Les pallissades sont bien entretenues, et les champs ne sont pas défigurés par de gros pieux à moitié pourris. Les fermes sont très-grandes, pour

Forsyth, tout en se gardant de rien voir par les fenêtres ou le balcon : qu'ils se transportent de suite sur la tête du rocher ; puis je les engage à se diriger vers la côte canadienne, où ils pourront se placer de manière à dominer sur tout le passage ; ils feront bien d'aller jusqu'à Chip-pena, et de revenir en suivant le bord de la rivière, ce qui est très-possible avec un peu de persévérance. Le jour suivant, qu'ils descendent au lit de la rivière pour examiner la cataracte d'en bas. Après avoir suivi cette marche, ils peuvent traverser du côté de la chute américaine, et à mi-chemin de la rivière ils verront le plus beau spectacle qu'on puisse imaginer ; car rien n'est comparable à cet amphithéâtre de cataractes dont ils se trouvent environnés.

Il est impossible d'indiquer au voyageur le temps qu'il faut mettre à cette excursion. L'imagination a besoin de s'élever à la hauteur de ces objets sublimes. L'agitation est d'abord si grande, qu'on voit tout sans rien admirer. L'enthousiasme augmente de jour en jour ; il faut qu'il reste dans ces lieux aussi long-temps que dure cette exaltation. Il ne saurait mieux employer son temps : il amasse de mémorables souvenirs pour le reste de sa vie. Mais telle est notre nature : l'intimité dégénère bientôt en familiarité. On finirait par voir toute cette magnificence avec froideur. L'imagination s'affaiblit à force d'être excitée. Aussitôt qu'on s'aperçoit de cette crise, il faut songer au départ. Le Niagara ne peut plus rien pour vous. De nouvelles visites ne serviraient qu'à effacer l'impression des premières, et l'on se trouverait à un mille des cataractes, qu'il faudrait prendre la route opposée.

la plupart; plusieurs renferment deux cents acres de terre, et procurent de l'aisance à leurs propriétaires. Je dînai avec l'un d'eux, et fus charmé de sa politesse et de ses manières aimables; je n'en dirai pas autant des habitans de la province haute. Ils ont tous les défauts si communs chez les Américains, sans aucune énergie, dépourvus même de ce caractère entreprenant qui transforme le mauvais sujet en citoyen utile : ils sont indolens, obstinés, ignorans, grossiers, dépravés, sans loyauté et sans religion. Je parle seulement des anciens habitans qui doivent en partie leur origine à des déserteurs, des aventuriers, tous hommes sans principes et sans fortune. Depuis quelques années, le Canada est peuplé d'une foule d'officiers de marine; des hommes riches emploient aussi des sommes considérables à la culture de ce pays fertile. Le gouvernement anglais l'a enrichi de travaux magnifiques et utiles; l'industrie est libre, les impôts sont presque inconnus; il est impossible que le Canada ne profite pas de tous ces brillans avantages, pour devenir un jour un pays très-riche.

CHAPITRE XX.

Voyage à Québec. — A York. — Lac des Mille-Iles. — Les Rapides. — Le Saint-Laurent et le Mississipi. — Montréal. — Couvens. — Québec. — Ville basse. — Chutes de Montmorency. — Monument élevé à Wolfe et à Montcalm. — Lorette. — Destinées du Canada. — Le gouvernement. — Difficultés qui l'entourent.

Après avoir passé une semaine à Niagara, et considéré ses merveilles sous tous les aspects et à toutes les heures du jour et de la nuit, je me remis en route. A peu de distance des chutes, en se dirigeant vers

le fort Saint-Georges, on rencontre un gouffre remarquable, que j'ai visité. Il est occasioné par un quartier de rocher qui s'élance à angle droit dans le milieu de la rivière. Le courant le frappe avec une violence effrayante; l'eau prend la couleur du plomb fondu, tourne, retourne et se précipite avec fracas loin de cet obstacle. Le peuple du voisinage assure que rien ne saurait échapper à ce monstre aquatique. Les bateaux sont brisés, les mariniers engloutis sans qu'il soit possible de leur prêter secours, ou bien l'embarcation est tourbillonnée avec une telle rapidité, que les hommes qui la montent perdent haleine et meurent étouffés; telle est la seule alternative qui attend le navigateur imprudent.

Le fort Saint-Georges est une position militaire à l'embouchure de la rivière; bâti originairement en terre, il est maintenant en ruines; c'est bien vu, car on est toujours à même de refaire de tels ouvrages qui coûteraient tant à entretenir. Sur la rive américaine, se trouve le fort Niagara, qui, quoique bâti en pierres, n'a pas l'air plus redoutable que son rival. Celui-ci est gardé par un détachement du 79^e régiment, et je ne saurais dire le plaisir que j'ai éprouvé en voyant flotter dans ces contrées lointaines le pavillon anglais. Je ne fus plus comme un étranger sur la terre, et je me surpris, faisant les honneurs du pays à plusieurs Américains qui m'accompagnaient; j'étais comme chez moi.

Tous les jours, il part du fort Saint-Georges un bateau à vapeur pour le haut Canada; jamais je n'ai voyagé dans un bâtiment plus commode. Il était commandé par un officier de la marine royale à demi-

solde; la propreté et l'ordre que l'on voyait partout, contrastaient fortement avec ce que j'avais observé sur les vaisseaux américains les plus renommés. Nous partîmes à midi, et, à cinq heures, nous avions traversé le lac Ontario et nous débarquions à York. Il fut impossible de ne pas perdre souvent les côtes de vue, mais ce que j'en ai pu apercevoir est suffisant pour me convaincre que les rivages de l'Ontario sont plats et d'un aspect monotone.

York présente peu d'intérêt au voyageur; cette ville, bâtie dans un pays plat et marécageux, contient cinq mille habitans. Elle fut prise une ou deux fois par les Américains pendant la guerre, et n'offre effectivement aucun moyen de défense; aucun point n'est convenable pour l'érection des batteries, et celles qui existent maintenant ne peuvent servir que faiblement en cas d'attaque. Il y a cependant assez de prospérité dans ce lieu, et le terrain propre à bâtir se vend à un prix fort élevé. Chose étonnante! presque toutes les maisons sont en brique, et celle qui sert au gouvernement est en bois. Il y a à York un collège qui semble dirigé d'après les meilleures principes. Les édifices publics sont ce qu'ils doivent être, simples et solides. En traversant une rue, je lus sur une boutique une affiche qui annonçait qu'on y trouverait *des glaces*; le temps était chaud; j'entrai, et quel fut mon étonnement lorsque je me crus transporté chez *Grangé* ou chez *Tortoni*.

J'avais passé un jour à York; je pris encore passage sur le bateau à vapeur, appelé *la Grande-Bretagne*, et je me dirigeai vers *Prescott*, à l'extrémité nord du lac. Nous eûmes un grand vent, et le bateau,

quoique des plus grands, dansa d'une manière fort désagréable; les vagues s'élevaient avec fureur, l'eau était bleue; point de terre en vue; on pouvait se croire sur l'Océan. Le vaisseau s'arrêta quelques heures à Kingston, qui, certainement, méritait mieux que New-York, d'être la capitale de cette province. Sa situation est heureuse, à l'abri d'un coup de main, et ses forts dominant pleinement la ville et la rade. Il y a sur les chantiers deux vaisseaux de 74 en construction; la paix en a fait arrêter les travaux. Pendant la guerre, Kingston doit être considéré comme un port de la plus grande importance. Sa rivale, Sackett, ne lui est comparable en rien. La manière dont la guerre a été conduite dans ces parages, prouve toute l'ignorance du gouvernement anglais. Il envoyait des frégates, taillées et prêtes à être montées, dans un pays couvert du meilleur bois de construction qu'on puisse trouver; et avec les seuls frais de ces expéditions, on aurait pu bâtir sur place ces mêmes vaisseaux. Le ministère de la marine était soigneux surtout d'expédier des pièces à eau, de peur qu'on en manquât, et cela, lorsqu'il suffit de puiser dans le lac, pour en trouver de la meilleure qualité. Pour couronner son œuvre, il envoya des appareils propres à distiller l'eau salée!

Ayant passé Kingston, nous entrâmes dans le Saint-Laurent, et le paysage devint magnifique. Vers le soir, nous étions dans cette partie de la rivière appelée les *Mille-Iles*; le soleil se couchait, la scène était sublime. Ces îles sont de toutes grandeurs; les unes ont quelques pieds carrés, d'autres un mille d'étendue; elles devraient être le séjour de l'innocence et de la

paix. Jamais on n'a exactement fixé leur nombre ; on croit cependant qu'il s'élève à deux mille. Notre voyage aboutit à une misérable petite ville appelée *Prescott*, où nous dûmes souper, coucher et déjeuner. Je fus assez heureux pour y rencontrer un détachement du 71^e régiment, qui se disposait à descendre le Saint-Laurent sur les bateaux de Montréal. Les officiers m'engagèrent obligeamment à me joindre à eux, et je me rendis avec empressement à une proposition qui m'était aussi agréable. Le détachement était de cinquante hommes et trois officiers ; quatre bateaux devaient nous conduire. Celui destiné aux officiers fut couvert d'un tendelet, et, par un judicieux arrangement des bagages, chacun trouva le moyen de s'asseoir. Nous partîmes à dix heures du matin ; les bateliers étaient tous du bas Canada, et parlaient difficilement l'anglais. Il est impossible de rencontrer des gens d'une plus grande gaieté : leurs chants et leurs rires ne cessèrent que sur l'ordre du patron, à l'approche des *rapides*.

Les rapides du Saint-Laurent peuvent être comptées parmi les accidens naturels les plus sublimes ; elles sont occasionnées par un resserrement des bords de la rivière, qui se précipite alors au milieu des îles et des rochers pour aller retrouver son lit. Sa fureur est horrible : les sifflemens sont affreux ; malheur à ceux dont les nerfs sont trop délicats. En jetant les yeux sur ces eaux bouillonnantes, ces courans qui se heurtent, ces gouffres qui s'entr'ouvrent, il est impossible de croire qu'une barque puisse passer sans se briser, et il faut l'avouer, ces dangers ne sont évités que par le pilote le plus habile et le plus attentif ; une ligne de plus,

une ligne de moins, décide de la vie ou de la mort. En approchant de ces périlleux parages, le silence règne à bord, le patron est au gouvernail, et chaque marin à son poste. Tous les yeux sont fixés sur le pilote dont les ordres ont rarement besoin d'être exprimés par des mots; son regard est deviné et obéi à l'instant. Les accidens sont rares, et le danger tout juste ce qu'il faut pour exciter légèrement le voyageur; il connaît sa position, il sait que tout dépend du patron; mais il sait aussi que les chances de salut l'emportent; la crainte d'être broyé sur un rocher tient son imagination en suspens, mais n'est pas assez forte pour y jeter l'épouvante.

Peu d'heures après avoir quitté Prescott, nous rencontrâmes la première *rapide*; elle se nomme le *Long Saut*, elle a neuf milles de longueur; cette distance fut franchie dans vingt minutes; l'oiseau n'est pas plus agile que la barque. Au *Big Pitch* le danger devient imminent; c'est là que la rivière se sépare en deux branches, et il faut que la pente soit bien forte, car l'eau frappe les rochers avec une telle violence qu'il s'en élève des colonnes de vapeur humide. Mais c'est surtout au moment de la réunion des deux bras formés par l'île que les périls redoublent; le poète peut bien se répandre en descriptions pompeuses à la vue d'une charge de cavalerie; mais qui pourrait rendre les effroyables charges d'un fleuve furieux qui vous poursuit? Cette réunion des deux bras se fait au milieu de nuages d'eau, avec un bruit pareil à celui de la foudre. Le fleuve bout comme une chaudière, et s'entr'ouvre de tous côtés en mille gouffres affreux produits par la lutte terrible des courans. Ce

n'est que lentement que cette agitation cesse et que le fleuve reprend son cours ordinaire.

En franchissant ce pénible détroit, la barque fut plusieurs fois couverte d'eau, mais à peine avions-nous eu le temps de nous essuyer les yeux, que le Big Pitch était passé.

Nous couchâmes dans un petit village dont j'ai oublié le nom. Nos hommes, qui avaient travaillé pendant tout le jour, ne songèrent pas à prendre du repos ; et comme de vrais canadiens allèrent danser avec les jeunes filles, jusqu'au moment de recommencer le voyage. Ils revinrent tous ivres, le patron excepté ; mais à la vue des rapides, ces marins reprirent leur calme et leur sang-froid.

Nous voguions alors à travers le lac Saint-François ; il n'y avait pas un souffle de vent, et le courant nous aidait peu. Ce lac a trente milles de longueur sur dix de large ; à l'extrémité on rencontre le village de Saint-Regis, limite du territoire des États-Unis.

On fit une halte au *côteau du lac* pour déjeuner, et franchir ensuite une rapide avec la vélocité d'un trait. Quelques canaux fouillés pour multiplier les communications entre ces provinces, donnent aussi la facilité d'éviter le passage dont je viens de parler. Les rives du Saint-Laurent sont entrecoupées de cultures, trop rares, il est vrai, pour nuire à l'effet du paysage. Je place le Saint-Laurent à la tête des plus beaux fleuves du monde. Sa physionomie n'est jamais ennuyeuse et monotone, elle change à chaque pas.

Quel contraste entre ce fleuve et le Mississipi ! Celui-ci toujours plat et sans accident ; l'autre offrant le changemens les plus variés. L'eau du Mississipi est

grise et bourbeuse, celle du Saint-Laurent est claire comme un cristal. Le premier commence comme un ruisseau, et vient tomber grand fleuve dans l'Océan; le second n'a pas d'enfance; il est, comme Adam, parfait en venant au monde. Le courant du Mississipi est doux et égal; celui du Saint-Laurent, rapide et majestueux. Les vicissitudes des saisons influent sur le volume du Mississipi; chaque année il rompt ses digues et se répand dans les plaines voisines; rien n'augmente le Saint-Laurent; il est toujours le même et se ressent à peine des pluies et des neiges; ce dernier fleuve se joint en traversant une multitude de lacs; le premier n'en rencontre pas dans son cours. Le Saint-Laurent, entouré de belles forêts et de montagnes pittoresques, finit noblement à la mer en formant une large baie. Le Mississipi vomit honteusement ses eaux dans le golfe Mexicain à travers un delta formé par des dépôts vaseux.

L'impression qu'ils font sur le voyageur est aussi très-différente. L'un est grand et magnifique, l'autre terrible et sublime. L'un réjouit, l'autre écrase l'imagination. Nous passâmes ensuite les rapides du *Cidre*, et les cascades, qui offrent encore plus de danger que celles que j'ai déjà décrites, mais présentent à peu près le même caractère; j'en épargne donc la description au lecteur; qu'il lui suffise de savoir que notre course se termina à la Chine, village à neuf milles de Montréal. L'auberge était passable; il faut pourtant avouer que les hôtels canadiens sont inférieurs à ceux des États-Unis, quoiqu'on y soit bien plus rançonné. Ici point de zèle, point d'obligeance; dans les États-Unis on peut s'habituer à l'indifférence, mais jamais on n'est

choqué par des manières insolentes. On espère beaucoup d'un pays soumis comme le Canada à la domination anglaise, mais les espérances sont bien trompées.

Le jour suivant je me rendis à Montréal; l'aspect de cette ville me surprit agréablement. Elle est bâtie sur une île de trente milles de long, à peu de distance de la montagne qui lui a donné son nom. Toutes les maisons sont en pierres de taille; cette propreté, cette solidité qui règnent partout, enchantent l'œil d'un observateur qui vient de parcourir les villes américaines. C'est l'usage à Montréal de couvrir les maisons avec du fer blanc, ce qui fait qu'en regardant la ville des hauteurs qui l'environnent, on croit apercevoir partout des glaces brillantes et polies. Dans la ville supérieure, il y a quelques belles rues; les édifices publics sont dans un bon style, simples, solides, et sans prétention. Les faubourgs sont embellis par plusieurs maisons de plaisance charmantes et parfaitement entretenues. Les habitans sont hospitaliers; les gens riches savent parfaitement allier l'élégance et le *comfort*.

La population de Montréal est de trente mille ames; presque tous les magistrats sont Anglais; les autres habitans sont en général des Français. Leur costume a quelque chose de primitif et de particulier; comme les Espagnols, ils portent une ceinture rouge, une veste bleue ou brune, et des souliers qui se rapprochent beaucoup des mocassins indiens. Les natifs de Montréal et de Quebec se distinguent par la couleur du bonnet qu'ils portent. Les uns ont des bonnets bleus, les autres des bonnets rouges.

La religion catholique est la dominante, et la cathé-

drale fait honneur à l'esprit et au bon goût des habitans. Elle est bâtie en pierre bleuâtre, et semble, par sa construction, devoir survivre à toutes les églises des États-Unis. L'architecture en est gothique; la seule chose qui m'ait paru peu convenable, c'est le défaut d'ornemens, qu'il faut sans doute attribuer au manque de fonds. On pourrait également critiquer la manière dont le jour y est distribué.

Il y a plusieurs couvens à Montréal; j'en ai visité un, ayant pour guide un des plus riches négocians du pays. Les édifices sont commodes et spacieux; vingt-quatre religieuses et une mère supérieure forment le chapitre. Les revenus, qui sont considérables, sont tous consacrés à des œuvres de charité; et j'ai vu là quelques orphelins qui sont élevés à leurs frais. Elles ont aussi fondé un hôpital pour les aliénés, mais j'ai refusé de visiter cet établissement. J'ai aperçu plusieurs des bonnes sœurs, pâles et défaits, marchant à pas lents et sans faire de bruit, comme si elles remplissaient encore leur ministère auprès du lit des malades. Leur costume est particulier; il consiste dans une robe de drap léger, une cornette en mouseline, un capuchon noir, une sorte d'écharpe blanche, le rosaire et le crucifix d'usage. Mon compagnon me raconta mille traits qui augmentaient encore l'intérêt qu'inspirait cette pieuse institution. Je ne puis, me dit-il, porter les yeux sur cet établissement sans éprouver les plus vifs sentimens de reconnaissance. Il y a trente-cinq ans que j'arrivai dans cette ville, enfant, pauvre et sans appui; pas un ami au monde à qui je pusse m'adresser; peu après mon arrivée je tombai malade; ne pouvant pas travailler, il ne me restait

plus qu'à mourir de faim. La providence me conduisit dans cette maison où je fus nourri, soigné pendant une longue maladie, et pourvu de tout, jusqu'à ce qu'il me fût possible de gagner ma vie par mon travail. J'ai prospéré depuis, je suis riche, et jamais je ne passe devant la demeure de ces charitables religieuses sans les combler de bénédictions.

Lord et lady Aylmer étaient à Montréal, et leur présence avait répandu partout le bonheur. Je passai une semaine dans cette ville, et je m'embarquai ensuite pour Quebec, sur un de ces magnifiques bateaux à vapeur qui voyagent sur le Saint-Laurent; dans vingt heures je fis les cent quatre-vingts milles qui séparent les deux villes.

En approchant de Quebec, le paysage devient plus agreste et plus montagneux; les cultures ne s'étendent pas à plus d'un mille de la rivière, et les Canadiens conduisent leur agriculture d'après les principes les plus erronés. Ce peuple est aimable et doux; il affronte avec courage les malheurs de la vie, et jouit avec transport des plaisirs qu'elle offre. Quelle différence avec l'habitant des Etats-Unis? L'un, ennemi de toute innovation, vit comme ses pères, heureux de ses institutions, plein d'amour de la patrie; l'autre, spéculateur actif, change de soleil selon son intérêt, et n'est bien que là où il peut faire prospérer ses écus. Le Canadien est plus intéressant, l'Américain plus utile.

Quebec porte au front la marque de sa noblesse. Ce n'est plus une cité vulgaire livrée à la maltôte; ses tours s'élèvent orgueilleuses comme des paladins prêts à la défense; assise au milieu du plus beau paysage, les hauteurs qui l'entourent sont couronnées de tra-

vaux forts et de l'imprenable citadelle du *Cap-Diamant*; dans le fond, on voit la rivière qui s'échappe d'une forêt de pins et se couvre de suite de mille vaisseaux. L'île d'Orléans est au milieu de son lit; un immense rideau de hautes montagnes borne l'horizon, et forme l'encadrement d'un tableau qui peut être égalé, mais qui ne saurait jamais être surpassé.

Tant que j'ai été sur ce bateau, Québec apparaissait à mon imagination environné de toutes ses gloires; mais le premier aspect de la cité basse commença à me désenchanter. Elle s'étend au bord d'un précipice, les rues sont malpropres et étroites, les trottoirs, si on peut les nommer ainsi, sont à peine suffisans pour les piétons. Le commerce habite cette partie de la ville; c'est là que se trouve la bourse, la douane et les banques. La pompe militaire est réservée tout entière pour la ville haute. Une petite ruelle y conduit par un chemin à travers la montagne; on remonte bientôt la cour, le camp, le château Saint-Louis bâti sur un roc, et entouré de formidables remparts. Ici, aucun signe mercantile ne s'offre aux regards, le clairon résonne, les soldats encombre les rues, les sentinelles longent les remparts, et la bruyante gaité des jeunes officiers éclate de tous côtés.

Les quinze jours que j'ai passés à Québec, sont pour moi pleins de souvenirs charmans; les officiers du 32^e régiment m'admirent à leur table, et je les prie de recevoir ici tous mes remerciemens pour l'agrément qu'ils ont répandu sur mon séjour dans leur ville. Je rencontraï parmi eux un vieil officier avec qui j'avais servi dans le même corps. Nous nous étions trouvés

ensemble sur le continent européen, nous nous retrouvons dans un autre monde; je laisse à penser tous les sentimens qui se réveillent dans une semblable rencontre. Lord Aylmer m'avait donné une lettre pour le colonel Cockburn, commandant de l'artillerie. Le colonel est un artiste distingué, plein de goût et de délicatesse, comprenant toutes les beautés de la nature; c'est dans sa compagnie que j'ai fait toutes mes excursions dans les environs. Nous allâmes d'abord aux chutes de Montmorency, à huit milles de la ville. En sortant des portes on marche sur les bords du Saint-Charles, à travers un pays agréable, bien cultivé et entrecoupé de villages. C'était un dimanche, les habitans étaient dans leurs plus beaux atours, et la gaiété était sur tous les visages. Les hauteurs de Montmorency m'intéressèrent vivement : ce fut le premier champ de bataille où Wolfe et Montcalm se rencontrèrent. Wolfe perdit six cents hommes dans le combat, et fut obligé de se retirer. Les chutes sont fort belles, mais un moulin qu'on y a élevé, détruit tout leur effet; la vue en est cependant magnifique. L'eau tombe de deux cent quarante pieds de haut; elle n'est pas volumineuse, mais le bruit qu'elle fait, en descendant dans le bassin et les précipices qui la reçoivent, est noble et sublime. A cinq milles plus loin, on montre une curiosité géologique appelée *les pas naturels* (the natural steps); ces pas semblent avoir été creusés par la pression de l'eau; ils sont si réguliers qu'on serait tenté de croire que l'art a aidé la nature.

Près de la ville sont les plaines d'Abraham, champ de bataille où Wolfe fut tué. Plus loin est la plage où

il débarqua, et le sentier par lequel il conduisit ses troupes à la victoire. Elles s'emparèrent des hauteurs; Montcalm sortit de suite de ses retranchemens de Beaufort, et vint à leur rencontre : deux heures suffirent pour anéantir le pouvoir de la France en Amérique.

Wolfe mourut jeune, et son nom a toujours quelque chose de mélancolique pour un cœur Anglais. On peut cependant lui accorder les qualités d'un grand général. Sa première attaque fut une faute; le succès de la seconde ne fut dû qu'à la faiblesse de l'ennemi : en acceptant le combat, Montcalm perdit tous ses avantages. S'il s'était retiré dans la ville, il eût été impossible de l'en chasser. L'hiver approchait; on était au 12 de septembre, l'assaut devenait impraticable.

Un monument a été élevé à ces braves; c'est un obélisque dans le genre de ceux que l'on voit à Rome. On y a mis deux inscriptions latines; elles sont pleines de prétention et de pédantisme.

La citadelle a été renforcée et rebâtie à grands frais; elle commande la ville et le port; sa force est telle, qu'il est présumable qu'elle sera toujours vierge. Ceux qui s'en empareront pourront inscrire leur victoire au nombre des plus fameuses.

Le château de Saint-Louis sert maintenant de demeure au gouverneur; il s'élève sur la pointe d'un rocher, et, en regardant d'en bas, on croit à chaque instant qu'il va s'écrouler. L'architecture en est commune, rien de large, rien de grand.

Les autres édifices appartiennent presque tous à la religion. Les couvens sont très-nombreux; je ne les ai

pas visités. La cathédrale est une grosse masse de pierres sans ornemens. Dans l'intérieur on a rassemblé beaucoup de tableaux que je n'ai pas eu le loisir d'examiner. Le grand autel est magnifique.

New-York et le Canada sont des régions privilégiées pour les chutes d'eau ; j'en ai beaucoup vu, et il m'en restait encore beaucoup plus à voir. J'avoue que ma curiosité pour les cataractes fut presque entièrement refroidie par les neuf milles que je fus obligé de faire pour aller admirer celle de la Chaudière ; elle est au milieu d'une forêt dont les échos semblent n'avoir jamais été réveillés par des voix humaines. Le fracas des eaux contraste merveilleusement avec l'horreur silencieuse de ces lieux. Nous étions en juin, et les chants des oiseaux ne troublaient pas encore la paix profonde de ces bois. Que ces forêts sont différentes de celles de la vieille Angleterre ! La nature vivante se tait, la nature morte n'y fait entendre que la voix des grandes eaux. La Chaudière ressemble assez à la Tweed : les eaux tombent de cent pieds de hauteur ; la meilleure position pour jouir de cette vue est celle qu'offre un quartier de rocher qui s'avance à cinquante pas dans la rivière. L'eau du bassin, ou, comme on dit, du *Pot*, bout comme jamais eau n'a bouilli. Elle se précipite de roc en roc, au milieu du bruit et d'une vapeur blanchâtre, jusqu'à ce que ses flots aillent se perdre dans le Saint-Laurent. Cette scène est pittoresque et hautement attachante ; le voyageur ne doit pas quitter Quebec sans visiter la Chaudière.

Rien de plus mélancolique que le lit dans lequel on a placé le village de Lorette. C'est là que se sont

réfugiés les derniers restes de la tribu des Hurons. L'eau-de-vie et la poudre ont consommé leur œuvre de destruction; il n'y a plus que deux cents hommes de cette race, autrefois si noble et si brave. Ils ont adopté la religion et le langage des Canadiens. Ce village a une église; le pasteur vit avec ses ouailles, et en est adoré; le christianisme est le seul bienfait que ces sauvages ont reçu de la civilisation. Dépouillés, ruinés, avilis par elle dans ce monde, elle a cru devoir leur donner un dédommagement dans l'autre. Ce bienfait, s'il était pur, mériterait toutes les bénédictions des enfans de la nature; offert par des mains ensanglantées, il peut être oublié par eux sans ingratitude.

Les corps législatifs ne siégeaient pas lors de mon passage au Canada; je ne puis donc rien dire de l'état politique de ces peuples. Il y a cependant un M. Papineau, qui joue ici le rôle d'O'Connell; c'est l'ennemi des gouverneurs et de tout ce qui s'appelle la domination anglaise. Que veulent-ils donc de plus? ils ne paient aucun impôt. John Bull répand son argent parmi eux, comme on le voit par les travaux du cap Diamant et du canal Rideau, si utiles pour les deux provinces canadiennes! Que veulent-ils? le bas Canada ne saurait se joindre aux Etats-Unis, et il est trop pauvre pour se suffire à lui-même. Otez-leur les capitaux anglais, et il ne leur restera plus que des villes sans richesses, et des ports sans marchands.

Quant à la province haute, le temps approche où elle se réunira aux Etats-Unis; tout mène à cette révolution. Les canaux, qui font communiquer les lacs canadiens avec l'Ohio et l'Hudson, portent vers ce but; ils arrivent plus aisément à New-York et à la

Nouvelle-Orléans, qu'à Québec. Le peuple est républicain en politique, et anarchiste en morale. L'Angleterre perdra peu à cette séparation; cependant nos hommes d'état doivent prévoir cet événement, et diriger leur politique en conséquence. Les concessions ne peuvent plus rien ici; le torrent roule, il ne saurait être arrêté. Est-il maintenant opportun de jeter des millions en améliorations sur cette terre ingrate? ne vaudrait-il pas mieux laisser ces dépenses à la charge de la colonie elle-même?

Les Canadiens le savent; dès qu'une forte majorité du peuple se sera prononcée contre l'Angleterre, ils n'auront aucune difficulté à faire reconnaître leur indépendance. L'Angleterre pourrait sans doute les soumettre par la force des armes, mais elle ne le fera jamais; elle leur dira adieu de grand cœur, et les abandonnera à leurs propres lumières. Seront-ils plus heureux? c'est une question que le temps seul décidera.

Lorsque la Grande-Bretagne s'empara du bas Canada, elle commit une grande faute en n'ordonnant pas que l'anglais devînt la langue légale. Il en est résulté qu'après quatre-vingts ans de possession, ce peuple est encore français. L'influence de la littérature nationale n'a pu se faire sentir, et le peuple, quand il lit, ne choisit que des livres français; les légistes français sont cités dans les tribunaux; le français est parlé dans les rues; les habits sont français, les préjugés français, les sympathies françaises. Trois générations ont passé sur ce pays, et il est encore ce qu'il était à l'époque de la conquête.

Une autre erreur fut la division du Canada en deux provinces; les habitans n'ont pu se mêler. Une pro-

vince est toute française, l'autre n'est ni anglaise ni américaine; cette dernière, jouissant d'un meilleur climat et d'un sol plus fertile, a pris, en population et en richesses, des accroissemens que sa rivale ne pouvait espérer. Toutes les émigrations se sont dirigées vers la province haute; c'est d'elle que viennent tous les chargemens du commerce qui se fait par le Saint-Laurent; la province basse ne produit que quelques gros meubles communs.

Les Canadiens français sont donc opposés à toutes les améliorations qui peuvent profiter aux autres; de là mille collisions. Il refusent les impôts nécessaires, les projets sont abandonnés, et le commerce de contrebande avec les Etats-Unis prend un nouvel accroissement, et prépare l'événement dont je viens de parler.

Le gouverneur du Canada n'a pas une des tâches les plus faciles: il a à combattre des hommes bornés et intéressés; à maintenir les privilèges de la couronne; à empêcher qu'une sage liberté ne dégénère en licence démocratique. Il est assourdi par la clameur, assailli par les factions, forcé de prendre un parti, ou d'offenser tout le monde. Ses embarras augmentent-ils, il demande l'appui de son gouvernement, qui lui envoie en réponse une lettre de remerciemens et son rappel.

Telle a été l'histoire de plusieurs gouverneurs, et bien d'autres auront sans doute le même sort. Mais si quelqu'un a été calculé pour concilier les passions et les intérêts de ces turbulentes populations, c'est lord Aylmer. Son caractère aimable, ses manières pleines de dignité, son expérience des affaires, jointe à un

sens exquis et à une grande connaissance du monde, peuvent seuls calmer les esprits et ôter tous prétextes aux mécontents. Il n'y avait, à l'époque de mon passage dans le Canada, qu'une voix sur le gouverneur; la haute société et le peuple lui accordaient leurs suffrages.

Les maîtres d'école ont encore bien à faire dans ces provinces. Dans la basse classe, peu savent lire, et, parmi les gens riches, l'éducation est encore fort arriérée. Les femmes ressemblent aux Américaines, brillent et passent avec la même rapidité; elles sont agréables et savent plaire, mais on les dit cruelles à l'égard de leurs inférieurs. Les Canadiens sont à l'épreuve des charmes du beau sexe, et un mariage dans la colonie est un événement aussi rare que l'apparition d'une comète.

CHAPITRE XXI.

New-York. — Plattsburg. — Caldwell. — Chutes de l'Hudson. — Climat des États-Unis. — Sources. — Albany. — M. Weir. — Journaux américains. — Licence de la presse. — Polémique. — État de la religion. — Méthodistes. — Le clergé. — Jugement. — Conclusion.

JE laissai Quebec avec regret: j'y avais trouvé une bonne société et un vieil ami. Mon voyage à Montréal n'offrit rien de particulier, et je me disposai, après y avoir passé quelques jours, à retourner aux États-Unis.

J'avais à peine atteint Longueil, sur la rivière Saint-Laurent, que mon domestique s'aperçut qu'il me manquait un porte-manteau ; il fallut aller le chercher, et moi, je me vis forcé d'attendre dans une misérable taverne. Ce contre-temps avait cependant son bon côté : il faisait une chaleur affreuse, et il était impossible de voyager sans en souffrir horriblement. Pour tuer le temps, je lus tous les journaux qui étaient dans la maison ; et ne trouvant pas un canapé pour me reposer, je me mis au lit. Mais ici nouveau tourment : des nuées de mouches obscurcissaient les appartemens et couvraient leur victime avec une désespérante impoprtunité. Tout repos étant impossible, je gagnai la salle à manger, où je ne vis sur la table que deux plats de grosses mouches à ventre bleu, ce qui n'était pas fait pour augmenter l'appétit. Une chambrière, armée d'un large éventail, faisait tous ses efforts pour écarter ces insectes pendant le repas. Mon domestique ne revint que dans la soirée ; je trouvai fort heureusement une voiture, et je m'échappai, en toute hâte, d'un lieu que désolait une plaie dont on n'a pas eu d'idée depuis le règne de Pharaon.

Le chemin pour se rendre à Chambly est exécrable. Je passai la nuit dans ce village, et de là je me dirigeai vers Saint-John's en suivant la rivière Sorell qui, à cet endroit, n'a pas plus d'un mille de largeur. Un *steam-boat* partait heureusement pour White-Hall, à l'extrémité sud du lac Champlain, et en dix minutes je fus à bord. Depuis Saint-John's la rivière va en s'élargissant jusqu'à l'île aux Noix, port assez fort, occupé par une garnison anglaise : c'est là où l'on quitte le Canada pour entrer dans le territoire des Etats-Unis.

Le lac Champlain présente une étendue de cent quarante milles de long, sur à peu près cinq ou six de large. Des vallées onduleuses l'entourent; quelques-unes n'ont jamais été cultivées. Ce fut le théâtre de plusieurs événemens remarquables dans l'histoire des colonies. On voit encore les traces des forts de Ticonderago et de Crown-Point. Nous passâmes à Plattsburg, où se livra le malheureux combat naval de 1814. Je servais alors dans les colonies, et j'eus plusieurs fois occasion de m'entretenir avec le commodore James-Yac, de cette affaire si honteuse pour la mémoire de sir George Prevost (1).

Le jour suivant j'abandonnai le bateau à vapeur, et m'étant procuré un chariot pour transporter mes effets, je côtoyai les montagnes du lac George. Ces

(1) Lorsque l'ordre de la retraite fut donné, sir Manly Power, qui commandait une brigade, s'adressant à George Prevost, lui dit : — « Est-il vrai, monsieur, que » vous ayez donné l'ordre de se retirer devant ce misé-
» rable corps de milices indisciplinées? Je m'engage, avec
» un bataillon, à les chasser en dix minutes de leurs po-
» sitions. Pour Dieu, épargnez cette honte à l'armée, à
» vous, à nous tous; révoquez un ordre qui termine la
» gloire des armes anglaises. » Sir George se contenta de
répondre : — « J'ai donné l'ordre, il faut qu'il soit
» exécuté. » — Ajoutons ici que ce fort était fait avec de
la boue, qu'il n'y avait, pour le défendre, que trois mille
hommes de milice, et que les Anglais battaient en retraite
avec une armée de dix mille hommes, composée de meil-
leures troupes. Ils firent une grande perte en bagages et
en munitions. La mort de sir George arriva peu de temps
après son rappel, et lui évita un procès devant la cour
martialle.

sites sont célèbres ; je ne les trouvai pas au-dessous de leur grande réputation. Le lac George est de trente-six milles de longueur, mais sa largeur est rarement de plus de cinq milles, sa forme est celle du Wendermere ; les accidens de la nature y sont plus hardis, plus tranchés. Le pays environnant est en général dans l'état primitif, et les montagnes sont couvertes de forêts. Dans ce lac, on rencontre plusieurs îles ; une seule paraît être habitée ; quelques cultures rares, une chaumière en bois, jettent quelquefois de la variété dans ce magnifique paysage.

Le bateau à vapeur que je repris pour continuer ma route était un peu vieux et avançait péniblement. Pour la première fois de ma vie je fus heureux de cette lenteur ; j'aimais à reposer mes idées sur ces délicieuses scènes, à charger mon imagination de nouvelles images, et à dévorer des objets que mes yeux ne devaient effleurer qu'une seule fois. Nous débarquâmes à Caldwell, petit village à l'extrémité sud du lac. L'auberge étant fort bonne, et n'ayant rien à faire, je visitai les environs. A un mille de distance, on trouve les restes d'un bastion anglais, appelé le fort William Henry. Il fut bâti en 1755 par sir William Johnson, et attaqué la même année par les Français, sous la conduite du baron Dieskau. Ils furent repoussés avec perte et le général resta sur le champ de bataille. L'année suivante, M. de Montcalm en fit le siège avec dix mille hommes. Le colonel Munro se défendit vaillamment, mais se vit à la fin forcé de capituler. Toute sa garnison fut traîtreusement massacrée par les sauvages attachés à l'armée française. Le fort fut détruit et n'a jamais été rétabli.

Le lendemain je partis pour les eaux de Saratoga, le Cheltenham des Etats-Unis. La route traverse un pays varié et assez bien cultivé. Nous étions à la fin de juin; les blés étaient mûrs, et même on avait déjà fait la moisson dans plusieurs endroits. La récolte était belle, et les épis les plus riches que j'eusse jamais vus.

Les chutes de l'Hudson, que j'ai voulu visiter en passant, ne peuvent exciter que faiblement l'admiration du voyageur qui arrive de Niagara et du bas Canada; cependant elles sont assez remarquables, et si l'imagination pouvait écarter le nombreux moulins qui sont mus par ces eaux et se reporter aux temps où les ours, les panthères et les daims venaient s'y désaltérer, elle en recevrait une bien plus vive impression. Une large cascade est sans doute un accident fort pittoresque; mais lorsque les objets qui l'entourent n'offrent aucun rapport avec l'effet grandiose qu'elle produit, l'œil trompé se détourne, et dédaigne ce qu'il aurait admiré. Ici la nature a été pour ainsi dire gâtée, et c'est aux dépens de mille beautés que l'esprit mercantile a obtenu d'utiles conquêtes. Il y a des hommes qui sont satisfaits dès qu'ils voient tomber une cascade d'une hauteur calculée, pour mettre en mouvement quelques machines. Les discordances du paysage les occupent peu : pour eux la nature est sans sublimité, et l'art n'est jamais vulgaire. Leurs yeux ne voient pas les beautés de détail, ils mesurent les rivières et les montagnes à l'aune comme de la toile ou du drap. Que Dieu les bénisse! Ce sont d'honnêtes et d'utiles citoyens. Ils ont un tact parfait pour juger les *marchandises sè-*

ches, et ne sentent la beauté d'un paysage que lorsqu'il brille sur un vase de porcelaine. Ils voyageront au loin pour visiter une chute d'eau, pour voir un lion : si l'une fait mouvoir un moulin, et si l'autre fait tourner une broche : quelle bonne fortune pour leur admiration !

Sarratoga est comme toutes les villes où l'on prend les eaux. On y retrouve cet air de gaîté et de prétention qu'affecte un dandy endimanché. C'est pour ainsi dire un village d'hôtels. L'établissement est sur une vaste échelle, et l'auberge dans laquelle je me logeai pouvait recevoir deux cents voyageurs.

Dans l'été la société y afflue de toutes les parties de l'Union ; c'est le rendez-vous de la mode et des gens du bel air : le fait est que le climat est tellement malsain dans les villes qui bordent l'Atlantique depuis New-York jusqu'à la Nouvelle-Orléans, que les habitants sont obligés d'émigrer en masse, pendant plusieurs mois, vers des températures moins ennemies. Tout le monde se précipite vers le nord : les uns traversent les mers, d'autres restent à Niagara ou dans le Canada, mais le plus grand nombre se rassemble à Sarratoga.

Puisque j'ai parlé du climat, je dois dire que c'est un des points sur lesquels les Américains montrent le plus d'injustice. Ils se complaisent dans l'idée qu'ils habitent une terre promise, et que depuis le Saint-Laurent jusqu'au Mississipi, le soleil est plus brillant, les brises plus salutaires et le sol plus fertile que dans toutes les autres régions. Rien de mieux ; mais qu'ils ne prétendent pas imposer la même admiration aux étrangers ! Jugeant d'après ma propre expérience, je

puis assurer que le climat des Etats du nord et du centre, est seulement d'un degré supérieur à celui de la Nouvelle-Ecosse, que je regarde comme le plus affreux sous lequel on puisse vivre. En arrivant en Amérique, nous eûmes quatre jours de brouillard comme je n'en vis jamais en Angleterre. A New-York, le temps fut beau pendant à peu près une semaine, mais il devint tellement nébuleux et tempétueux à Boston, que pendant mon séjour dans cette ville, le soleil ne se montra que très-rarement. A Philadelphie, de janvier à mars, la terre fut toujours couverte de neiges, et à Baltimore, nous eûmes le même temps. La neige ne se fondit pas pendant tout mon séjour à Washington, et les chemins étaient vraiment difficiles. En traversant les Alleghany, je fus plus heureux, et je voyageai sous un ciel superbe jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Dans cette ville, sur quatre journées, il y en a au moins trois où le temps est couvert, où l'atmosphère étouffe. Dans mon voyage de la Mobile à Charleston, le temps, quoique très-chaud, fut cependant fort beau; mais à mon arrivée dans cette ville, le thermomètre baissa de 20 degrés, et, sous le 33° de latitude, au mois de mai, tous les foyers de l'hôtel étaient entourés. A mon retour à New-York, tout le monde portait encore le manteau, et le froid était extrêmement vif. On ne trouvait aucun vestige du printemps dans une saison où, en Angleterre, la campagne est couverte de verdure. Cependant, dans les derniers jours de mai, la chaleur devint excessive. A Quebec, le thermomètre marquait de 84 à 92°. A New-York, en juillet, il faisait une chaleur à souhait pour des salamandres, et jamais je n'ai été brûlé par

un soleil plus ardent, que le jour de mon départ pour l'Angleterre. Dans les États du nord et du centre (car il ne faut pas parler des provinces du sud), le thermomètre monte tous les ans à plus de cent degrés. On éprouve dans le même pays l'été de la Jamaïque et l'hiver de la Russie. De telles vicissitudes atmosphériques influent nécessairement sur les forces physiques de l'homme, et si vous calculez l'effet de toutes les exhalaisons marécageuses qui infectent une grande partie de l'Union, les ravages des liqueurs fortes et du tabac, vous comprendrez facilement l'état de rachitisme des populations américaines. Je n'ai jamais rencontré de ces paysans pleins de santé et de vigueur qui, à chaque instant, frappent la vue en Angleterre. Dans plusieurs parties de l'État de New-York, la population fait peine à voir; elle n'est guère supérieure à celle des Marais-Pontins et de la campagne de Rome. Quand l'automne arrive, les fièvres tierces l'accompagnent avec autant de régularité que les autres fruits de la saison. Partout où je m'arrêtais, je trouvais des malades dans chaque maison; et certes, il était inutile de faire ces recherches : l'aspect des mères désolées et des enfans maigres et défaits parlait assez haut.

Il semblerait sans doute ridicule de comparer un pareil climat à celui de l'Angleterre, et cependant rien n'est plus ordinaire que d'entendre un Américain s'écrier : « Que notre pays doit vous paraître agréable après les brouillards et les pluies de votre Angleterre! — Quel ciel préférez-vous, celui d'Italie ou le nôtre? » — Ma réponse déplut sans doute, car elle fut le signal d'une longue discussion météorologique.

L'un prétendit qu'il avait été trois mois en Angleterre, et que la pluie n'avait jamais cessé de tomber; l'autre, que, pendant neuf mois de séjour, il avait eu le même désagrément. Je n'avais plus rien à répondre. Mais ce ton de triomphe n'est plus tenable pendant les jours, les semaines, les mois où le temps ne peut plus être défendu. Alors commencent des apologies sans fin : on vous dit que le voyageur qui passe n'a pas le droit de juger; qu'avant son arrivée, le ciel était serein et l'atmosphère brillante; qu'il vient tout juste dans une série malheureuse; que de mémoire d'homme, on n'avait vu autant de pluie, autant de neige; que le printemps ne s'était jamais montré aussi paresseux; que jamais on n'avait eu une température aussi capricieuse. En un mot, les lois de la nature ont été changées à votre arrivée, et vous avez bouleversé, d'un seul regard, le cours ordinaire des saisons.

Ceci n'est qu'un badinage, mais j'ai dû le rapporter pour faire ressortir un des caractères particuliers de peuple américain, qui loue sans mesure et sans raison tout ce qui touche à la contrée qu'il habite. Ce n'est pas assez pour plaire, de trouver le pays agréable et les habitans aimables, de louer la fertilité de l'un, la sagesse et la dignité des autres, il faut encore que l'admiration s'élance dans les airs, que les ouragans deviennent de légers zéphirs, que les nuages prennent les teintes de l'azur le plus brillant, et que les fournaises de l'été se changent en douces haleines qui viennent réchauffer délicieusement l'atmosphère.

A Saratoga, toute la société dîne dans un immense salon; après le repas, les hommes vont fumer sur les

balcons, et les femmes s'occupent à lire, travaillent à l'aiguille, ou font sortir des flancs d'une mauvaise épinette les sons les plus discordans. Il y a tous les jours un bal dans un des hôtels; c'est là que des danseurs, qui semblent avoir étudié dans des séminaires de Quakers, sautent et font des cabrioles au milieu des walses et des quadrilles. Le matin, chacun va boire aux sources minérales; il y en a plusieurs dont les propriétés sont différentes. J'ai bu à toutes ces fontaines; elles n'offrent rien de désagréable au goût, et sont légèrement effervescentes. La source du *Con-grès* jouit de la plus grande réputation; on y a bâti une jolie fontaine; des enfans présentent l'eau aux buveurs. Cette eau est mise en bouteilles et vendue dans tous les Etats-Unis; elle rappelle assez l'eau de Seltz.

Parmi les malades, beaucoup se plaignaient de la dyspepsie (*dyspepsia*), mal trop commun dans ce pays. Les femmes exposaient sans façon leurs petites souffrances. Une d'elles, qui était, il est vrai, mariée et déjà d'un âge raisonnable, assurait publiquement qu'elle avait éprouvé le plus grand bien des massages que lui avait faits un apothicaire sur l'estomac. Le bruit s'en répandit, et le guérisseur devint si célèbre, qu'il fut obligé de prendre des aides pour pouvoir suffire aux estomacs qui réclamaient ses soins. Après le déjeuner, on se rendait en foule sur les bords d'un lac, à trois milles de distance, pour se livrer aux plaisirs de la pêche. On a bâti dans cet endroit une plate-forme pour la commodité des pêcheurs; que de lignes à l'eau! et quelle bonne fortune pour un dessinateur tel que Matthews! que de cris et de joie d'une

jeune femme ou d'un vieux monsieur tirant de l'eau un poisson de la plus petite espèce! Deux ou trois hommes étaient occupés à amorcer les hameçons; il n'y eut pas un seul coup de filet pendant tout mon séjour aux eaux.

On peut passer quelques jours agréables à Saratoga, mais bientôt la monotonie de l'existence rend cette ville insupportable. Je la quittai donc pour aller à Ballston-Spa, à sept milles plus loin. Les hôtels sont excellens dans ce lieu; mais, depuis quelques années, les eaux ont perdu de leur célébrité, et sont presque abandonnées. Près de mon auberge se trouvait la maison qu'occupait le général Moreau; c'est de là qu'il partit pour aller rejoindre l'armée des alliés, et compromettre sa gloire en combattant contre son pays. Si Saratoga était ennuyeux, Ballston était stupide; rien à voir, rien à faire, à moins d'aller promener son oisiveté dans les bois voisins, sur les bords du Kayaderoseras dont le paysage est très-pittoresque. Il y avait peu de monde à l'hôtel; deux jours me suffirent dans ce lieu, et je partis pour Albany.

On trouve encore à Albany *des tenanciers féodaux*; ce sont, je pense, les seuls qui soient encore dans les Etats-Unis. A l'époque du premier établissement fait par les Hollandais dans l'Etat de New-York, un homme, nommé Van Ransellaer, obtint des hauts et puissans seigneurs la concession du terrain sur lequel on a bâti Albany, et celle des terres environnantes, sur une étendue de vingt-quatre milles, mesure de Hollande. Presque tout ce domaine a été cédé moyennant des baux perpétuels et réserve de tous les privilèges seigneuriaux, les péages, les droits sur les

minéraux, sur les moulins, etc., etc. Le propriétaire porte encore le titre de protecteur (patron); c'est un des plus riches citoyens de l'Union. Sa famille est traitée avec une sorte de respect et de distinction qu'un siècle encore ne pourra détruire. Elle est pourtant l'objet d'une certaine jalousie qui l'éloigne de tous les emplois civils.

Pour la dernière fois, je m'embarquai sur la magnifique rivière d'Hudson; je retournais à New-York, où j'avais laissé quelques amis; le plaisir de les revoir était bien diminué par l'idée que j'allais les quitter pour toujours. Pendant mon absence, l'aspect de la ville avait un peu changé, un soleil trop brûlant avait fait fuir la gaité et le luxe, les affaires seules restaient. Chaleur étouffante pendant le jour, chaleur étouffante pendant la soirée. Les théâtres étaient ouverts, mais comment y aller lorsque le thermomètre marquait 90°? Il y avait un vauxhall et un excellent café français, où l'on se réfugiait pour prendre des glaces et les autres rafraîchissemens de la saison. Plusieurs de mes amis étaient restés à New-York, ou dans les campagnes des environs; je trouvais donc encore des portes hospitalières; peu de gaité, mais beaucoup de société.

C'est alors que je fis la connaissance d'un jeune peintre, qui occupera un jour un rang parmi les artistes. Il se nomme M. Weir; comme Harding, il est plein de talent et d'enthousiasme. Il a passé plusieurs années en Italie, et en a rapporté un goût formé par l'étude des plus grands chefs-d'œuvre, et une puissance d'exécution vraiment rare, et digne de tous les encouragemens que le génie cherche si souvent en vain.

J'ai admiré plusieurs de ses ouvrages qui portent tous le cachet de la belle nature ; mais j'ai été surtout frappé de son tableau représentant un Grec mourant. Il vient d'être blessé dans la bataille , et ses membres l'ont péniblement porté aux pieds de sa maîtresse. Son sang s'épuise , sa figure a déjà les pâleurs de la mort ; sa tête repose sur une de ses mains , mais on voit , par la disposition des muscles relâchés , que la mort est là ; il s'en occupe peu : sans abattement , sans espoir , son agonie est comme celle des grandes infortunes , sans convulsions ; il n'y a que les demi-malheurs qui puissent faire pleurer. Cette composition est pleine d'harmonie. Une tours s'élève , surmontée d'un drapeau ; à ses pieds , l'on voit plusieurs palmiers ; dans le lointain , les créneaux d'une ville , et enfin , un fond de soleil couchant qui répand sur toute cette scène une teinte de profonde mélancolie. Les croquis de M. Weir sont peut-être encore plus parfaits que ses tableaux peints ; j'en possède un que je garde précieusement , et qui a obtenu les suffrages des meilleurs juges.

Je n'ai pas encore parlé de la presse américaine ; tout anglais ne peut s'empêcher d'être frappé de l'infériorité des journaux de ce pays. Pour mieux les juger , j'en ai lu dans toutes les parties de l'Union , et je puis dire que , sous le rapport du talent , ils sont nuls ; et que , sous celui de la virulence , ils excitent le dégoût et le mépris , non-seulement pour ceux qui les écrivent , mais encore pour ceux qui leur prêtent l'appui de leur fortune. Quelle opinion peut-on avoir d'un peuple où les hommes publics sont exposés à toutes les accusations dignes de la prison et du gibet , où la guerre politique n'est plus un appel à

la raison, aux principes reconnus, mais une provocation des passions les plus viles et les plus basses, une mêlée où l'on se sert indistinctement et sans scrupule de tous les moyens et de toutes les armes. Certes, je le dis avec peine, les écrivains anglais sortent bien souvent des bornes, mais leur violence est de la modération, leur liberté de la retenue, et leurs atrocités des vertus, lorsqu'on les compare au système brutal et féroce suivi dans les Etats-Unis. En Angleterre, on ne supporte pas une simple insinuation contre l'honneur personnel; la moindre chose qui ne serait pas relevée, suffirait pour troubler la tranquillité et détruire la réputation d'un homme public. En Amérique, il faut des attaques plus fortes; on épuise le vocabulaire du crime; il n'y a rien de trop violent quand il s'agit d'attaquer un adversaire. Il ne suffit pas de faire connaître ses principes, les actes de sa vie politique, la pureté des motifs qui la dirigent; mais on l'accuse de vol, d'incendie, on fait connaître les lieux, les circonstances des crimes. Souvent, un candidat pour le congrès, ou pour la présidence, est accusé d'avoir coupé les bourses, enlevé des cuillers d'argent, ou fait des gentilleses de cette nature. J'en ai maintenant deux exemples sous les yeux : un membre du congrès vient d'être dénoncé à ses concitoyens, comme ayant brisé un secrétaire pour enlever certains effets et des billets de banque. Un autre est accusé de s'être enrichi aux dépens du public, en faisant passer les francs pour des pièces de vingt-cinq sous. Je veux bien croire que de telles imputations obtiennent peu de crédit, et qu'elles sont presque toujours exagérées et souvent fausses; mais enfin, si

elles n'étaient pas crues par quelques personnes, on ne les imprimerait pas. En jetant de la boue, les éditeurs espèrent qu'il en restera toujours quelque trace; leurs coups sont inévitables, et l'innocence est sans protection. Celui qui a été l'objet de la calomnie en éprouve toujours les effets, et l'intégrité attaquée ne repose jamais que sur des bases bien fragiles. La confiance publique est la pierre de touche de l'honneur; et celui qui est appelé à braver les soupçons peut être presque certain d'une disgrâce. Tous ces vices proviennent de causes qu'il n'est pas hors de propos d'expliquer : les papiers-nouvelles sont à si bas prix dans les Etats-Unis, qu'ils sont mis à la portée des classes les plus pauvres, dont ils deviennent les salariés. Il faut donc parler un langage qui soit compris par des hommes qui, n'étant occupés que de gagner ce qu'il faut pour satisfaire leurs besoins physiques, n'attachent aucune importance, ni au bon goût, ni à l'élégance d'un style châtié. Avec de tels lecteurs, les morceaux les plus violens sont les meilleurs; les mots tiennent lieu d'argumens, et le premier imbécile qui parvient à rassembler des souscripteurs et à se procurer une imprimerie, se proclame éditeur, et peut avoir de grands succès. Fort heureusement, il n'en est pas tout-à-fait de même en Angleterre : les gazettes sont à un prix élevé; elles ont besoin, pour réussir, de l'appui de la richesse et du savoir, et cependant elles se répandent assez pour donner aux classes inférieures les informations qui leur sont nécessaires; mais elles les puisent alors dans des sources plus pures. Je ne sais combien de temps cela durera encore; mais les conséquences graves qui résulteraient de la diminution des

taxes sur les papiers publics, feront qu'avant de l'accorder, le chancelier de l'échiquier y réfléchira mûrement. Il doit toujours avoir devant les yeux qu'aucune loi quelconque ne saurait prévenir les dangers d'une mauvaise presse. Otez les droits, et de suite vous aurez deux genres de journaux ; les uns pour les riches éclairés, les autres pour les pauvres ignorans. L'Angleterre, comme l'Amérique, sera inondée d'écrits méprisables sous le rapport du talent, mais d'un effet qui n'en sera pas moins terrible. L'influence des hommes éclairés, la seule efficace, sera perdue, la morale et le savoir diminueront; et qu'on se souvienne surtout que, cette taxe une fois abandonnée, il deviendra à tout jamais impossible de la rétablir. Je n'entends pas parler ici des droits sur les journaux d'annonces; ces droits sont évidemment impolitiques, et il est à désirer qu'on les abolisse dans l'intérêt du commerce, dès que les besoins du gouvernement pourront le permettre.

La polémique des hommes d'état n'est pas plus modérée que celle des journalistes; ils se servent des mêmes armes. Lorsque la discorde allume ses torches dans le cabinet de Washington, elle brûle avec une fureur sans exemple. Le cabinet de Jackson, il y a peu de jours, éclata comme une bombe, et le pays se trouva sans ministres. Cette catastrophe arriva sans aucune cause extérieure. Tous ces messieurs étaient allés au congrès comme à l'ordinaire, et personne n'aurait pu prévoir quelle devait être la durée de ce ministère; mais malheureusement tous ces hommes d'état étaient mariés, et leurs femmes se disputaient pendant leur absence; il s'agissait d'une visite de cé-

rémonie, et le général Jackson ne se trouvant pas assez habile négociateur pour pacifier les parties, crut devoir renvoyer son ministère et se choisir un cabinet qui fût moins soumis aux influences conjugales. Alors commencèrent les récriminations ; grande correspondance par la voie des journaux entre le major Eaton, secrétaire au département de la guerre, et M. Ingham, chargé du trésor. Les secrets de la vie privée parurent au grand jour ; on se jeta à la tête les épithètes les plus grossières, les accusations les plus graves ; les femmes elles-mêmes ne furent pas respectées. Aujourd'hui encore tous les journaux retentissent des lettres de M. Crawford, ex-membre du cabinet, contre le vice-président, M. Calhoun, et toujours avec le même esprit et la même violence. Le fait est que dans toutes les discussions on ne peut en appeler qu'à un seul tribunal, celui du peuple, et du peuple le plus bas. Il faut que l'ambition s'appuie sur la majorité, et dès-lors elle ne s'inquiète plus ni des gens éclairés, ni des hommes honorables ; elle professe alors des principes en rapport avec l'intelligence des classes les plus grossières et les plus ignorantes ; elle prend leur langage, épouse leurs opinions et leurs goûts, et s'abaisse pour régner, sans jamais pouvoir prendre l'attitude noble et fière de l'indépendance.

Il est difficile, dans un pays aussi divisé de principes et d'opinions, de se faire une idée juste et générale de la religion, et un étranger ne saurait garantir la précision de ses observations à cet égard. Je n'ai donc que peu de choses à dire sur ce point, et je le ferai dans le moins de mots possible. Tous les voyageurs ont parlé de dégoûtantes extravagances de ces

assemblées religieuses en plein vent, de ces *camp meetings*, où le fanatisme le dispute à l'ignorance. Ils ont dit la vérité, mais je n'ai pas cherché à être témoin de ces dégradations humaines, je ne le désirais pas. Rien de plus aisé que de déverser le ridicule sur ces cultes si déraisonnables et si contraires à la vraie piété. Mais cependant il ne faut jamais perdre de vue que, dans un peuple aussi disséminé, la régularité des rites devient une chose impossible. Si, par un moyen quelconque, on peut parvenir à exercer sur ces hommes une influence forte et permanente, la société ne pourrait qu'y gagner. Quant on a à choisir entre le fanatisme et l'abandon moral, le choix ne peut être douteux. Au milieu d'une société libre, les folies du fanatisme sont sans danger. Les dissidences produisent peu d'effets sinistres; l'homme sans religion ne reconnaît d'autre frein que les lois humaines; la prison et la potence deviennent les seules garanties des intérêts privés. L'opinion publique et le code pénal ayant peu d'action, la religion, quelle qu'elle soit, en imposant son frein, est une sûreté de plus pour la société, et les *camp meetings* sont dans ce sens un véritable bienfait.

Les méthodistes ont acquis une grande influence dans presque tous les États de l'Union. Les prédicateurs de cette secte sont en général parfaitement bien choisis, bien calculés pour remplir leurs fonctions avec succès. Ils sont identifiés avec les habitudes, les sentimens, les préjugés de ceux à qui ils s'adressent. Ils se mêlent au peuple, surprennent les secrets de famille, et leur pouvoir s'accroît d'autant. C'est ainsi que la religion se mêle avec tout, avec les affaires et

avec les plaisirs. Les femmes chantent des cantiques dans le genre des mélodies irlandaises. Ces chants pieux remplacent des airs profanes. Les parties de cabaret commencent et finissent par des prières ; on prie avant de fumer un cigare , avant même de prendre une prise de tabac. Tout ceci peut paraître ridicule au premier abord , mais le sentiment de dévotion , l'amour , l'espérance , la charité , le désir de conformer sa conduite à celle de l'être le plus parfait , de lui rendre grâce de ses moindres faveurs , sont des idées fondées en religion , et si nous les trouvons défigurées par la superstition et l'ignorance , nous ne devons pas confondre l'or avec la boue , et refuser de reconnaître les bons effets que de tels sentimens produisent sur la société. Dans les grandes villes on ne s'aperçoit pas du défaut de religion ; il y a autant d'églises qu'en Angleterre ; les habitudes du peuple sont morales et décentes ; on oublie rarement les observances pieuses , et le vice rend hommage à la vertu en en prenant les dehors. Le clergé , dans les villes , est instruit et montre autant de zèle et de piété que dans les autres pays. Si l'on peut regarder comme marque d'un esprit religieux , les encouragemens donnés aux écoles dominicales (*Sunday schools*) , aux sociétés bibliques , les habitans des Etats du nord ne laissent rien à désirer sur ce point. Ces établissemens , toutes proportions gardées , sont aussi florissans qu'en Angleterre. Dans les hautes classes , on ne trouve aucune jalousie , aucune antipathie dogmatique , et ces mêmes hommes , si violens , si intolérans , quand il s'agit d'argent ou de politique , sont tout-à-fait paisibles dans les matières religieuses. Hors des villes , au contraire ,

la société se divise en mille coteries de forme et de couleurs différentes. Dans un village qui possède à peine assez d'habitans pour remplir une église et payer un ministre, il faut que les dissidens se passent des cérémonies du culte ou s'entendent les uns avec les autres, pour se faire mutuellement des concessions qui amènent un culte quelconque, modifié de telle manière que personne ne puisse s'en plaindre. Ces arrangemens entraînent dans des argumens sans fin, des disputes interminables. Le Socinien veut bien marcher avec l'Arien, mais il refuse tout contact avec le défenseur de la Trinité. Le Calviniste consent à reconnaître le libre arbitre, pourvu qu'on admette les décrets absolus et indépendans. L'Anabaptiste fera bien le sacrifice de quelques dogmes, mais à la condition expresse que le baptême sera administré aux adultes, et ainsi des autres. Mais qui peut se charger d'accorder tant de doctrines qui se repoussent! Il s'ensuit que l'une des sectes triomphe pour quelque temps; les jalousies s'allument, et une *petite église* (an opposition church) s'élève en opposition avec la première du village. L'harmonie n'en est pas mieux rétablie pour cela; les chaires retentissent des récriminations, des accusations des ministres opposans; les journaux prennent couleur des deux côtés, et la polémique prend toute l'amertume, sinon tout le talent d'argumentateurs plus habiles. Dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre et de l'Ouest, l'opinion publique exige la pratique de la religion; elle a été, pour ainsi dire, héréditaire et transmise d'âge en âge, depuis les Pères Pélerins, jusqu'à la génération présente. Mais elle se montre aux étrangers avec beaucoup plus de discrétion que partout ailleurs.

J'ai dit que, dans les grandes villes, le clergé possédait tout le savoir et les vertus nécessaires pour instruire leurs concitoyens. Mais les ministres des campagnes, avec lesquels j'ai eu souvent occasion de m'entretenir, sont tous sans littérature et d'une ignorance presque incroyable dans les matières théologiques. Plusieurs changent de principes comme on change de vêtement : l'un d'eux me disait qu'il avait été d'abord Calviniste, puis Anabaptiste, puis Universaliste et enfin Unitairien. Tout ceci fait ressortir l'immense avantage d'avoir une église dominante, et on le sent bien plus encore lorsqu'on a visité les Etats-Unis. En Angleterre, chaque année, on voit sortir des universités des hommes instruits qui vont remplir les fonctions cléricales dans tout le royaume. L'opinion religieuse y puise une certaine stabilité, et ceux-là même qui sont hors de l'église conservent de leurs pasteurs une idée relevée, qui ne peut être que profitable à la communauté. La lumière de l'église dominante pénètre dans les chapelles des dissidens; elle exerce une sorte de surveillance morale qui, sans qu'on puisse s'en apercevoir, met un frein aux extravagances religieuses. La religion est un de ces articles qu'on ne devrait pas abandonner aux caprices des demandeurs. Moins on en veut, plus elle est nécessaire, et un gouvernement doit veiller aux besoins spirituels comme aux nécessités matérielles des peuples. Je ne veux pas ici m'étendre sur cette question; mais ceux-là sont vraiment des ignorans ou des hommes de mauvaise foi, qui prétendent trouver dans l'état de la religion aux Etats-Unis, un argument puissant contre l'établissement d'une église dominante.

J'ai fini ma tâche. Je crains intérieurement qu'on ait pris dans mon ouvrage une idée peu favorable du caractère politique et moral des Américains. J'en suis fâché, mais je ne puis l'empêcher. Certes, si l'opinion dépendait de la volonté, il n'en serait pas ainsi. Je retourne en Angleterre avec un sentiment profond de reconnaissance pour l'hospitalité généreuse que j'ai reçue dans toutes les parties de l'Union, et aucune considération particulière ne m'empêchera de faire des vœux pour que mes sinistres prévisions ne se réalisent jamais, et pour que les Etats-Unis présentent au monde un vrai modèle de liberté et de prospérité.

Que les Américains qui visitent l'Angleterre parlent avec la même liberté que moi des institutions qui la gouvernent. C'est pour le bien des peuples qu'on met au jour leurs plaies et leurs vices. Un exposé franc et loyal cesse d'être une injure et devient une chose utile et profitable; et lorsqu'un écrivain parle de l'état de la société, il doit s'exprimer sans ménagemens, sans équivoques, sans cacher sous des couleurs trompeuses la cause qu'il défend. La vérité veut qu'on se batte pour elle corps à corps; ses champions peuvent recevoir des blessures, elle est sûre de triompher un jour.

Le 20 de juillet, je m'embarquai pour Liverpool sur le vaisseau le *Birmingham*, et le 12 du mois d'août, j'avais foulé le sol de la vieille Angleterre.

FIN.



530,171

— 11A92017898

TABLE.

CHAPITRE XII.

Voyage à Baltimore et à Washington. — Manière de vivre. — Traineau américain. — Esclavage dans le Maryland. — Monument de la bataille. — Beauté des femmes. — Commerce de Baltimore. — Législature. — M. Carrol. — Changemens en Amérique. — Voyage à Washington. — Tableau du Capitole. — Washington. Perspective de Washington. — Les Représentans. — Salle du Sénat. — Amusemens de Washington. — Bal chez le ministre français. — Présentation au Président. — Députation des Indiens. — Les enfans indiens. — Les Indiens. 5

CHAPITRE XIII.

Constitution d'Amérique. — Le Sénat. — Défauts de la Constitution. — Comparaison avec l'Angleterre. — Division de la législature. — Pouvoir du Président. — Le Cabinet. — Rotation d'emplois. — Les ministres exclus des emplois.	33
---	----

CHAPITRE XIV.

Washington. — Importance de l'éloquence. — Influence des gazettes en Amérique. — Moyen d'acquérir l'éloquence orale. — Longs discours au congrès. — Style des orateurs du congrès. — Manque d'organisation. — Réclamations de M. Monroe. — Réclamations du commodore Décatur. — Débats sur les réclamations. — Débats au congrès. — Éloquence des Américains. — Éloquence de congrès. — M. Randolph. — M. Tristram Burgess. — Discours de M. Burgess. — Talent du congrès. — Législateurs américains. — Discussion dans le Sénat. — Gouvernement purement électif. — Dépendance de la législature. — Burke. — Élection du Président. — Message du gouverneur Clinton. — Registre annuel de l'Amérique. — Inconvéniens d'une magistrature suprême élective.	44
--	----

CHAPITRE XV.

Cour suprême. — Juridiction de la cour suprême. — Magistrats de Washington. — Visite au Président. — Réception du Président. — Observations. — Esclavage dans Washington. — Légèreté des Américains. — Portraits des chefs indiens. — M. Calhoun. — M. Livingston. — M. Webster. — M. Van Buren.	77
--	----

CHAPITRE XVI.

Voyage à la Nouvelle-Orléans. — Hagerstown. — Montagne sauvage. — Route nationale. — Médecin de Virginie. — L'Ohio. — Cincinnati. — Mistress Trollope. — Diner dans un bateau à vapeur. — Habitudes des passagers. — Louisville. — M. Clay. — Les Kentuckians. — Départ de Louisville. — Réunion de l'Ohio et du Mississippi. — Paysage du Mississippi. — Société du bateau à vapeur. — Navigation sur le Mississippi. — Changemens progressifs. — Transition rapide du climat. 95

CHAPITRE XVII.

Nouvelle-Orléans. — État des rues. — Physionomie de la ville. — Législature. — Théâtres. — Églises. — Prêtres catholiques. — Fièvre jaune. — Manière d'enterrer. — Vente des esclaves à l'encan. — Esclavage. — Résultats de l'esclavage. — Pensées sur l'esclavage. — Conséquences de son abolition. — Manière de cultiver le sucre. — Delta du Mississippi. — Formation de terre. 122

CHAPITRE XVIII.

Lac Pontchartrain. — Pascagoula. — Vers luisans. — Boulanger écossais. — Les opinions du boulanger. — Avis du boulanger aux émigrés. — Départ de la Mobile. — Cours de justice. — Arrivée à Montgomery. — Entrée dans le pays Creek. — Progrès à travers la forêt. — Chaumière indienne. — Tournure des Indiens. — Réfugiés américains. — Polygamie. — Jeu de balle des Indiens. — Manque de discipline. — Géorgie. — Caractère des Géorgiens. — Augusta. — Charleston. — Description de Charleston. — Climat de Charleston. — Population. — Arrivée à New-York. 143

CHAPITRE XIX.

West-Point. — Hyde-Park. — Village des Trembleurs. — Sermon des Trembleurs. — Chants et danses. — Le baptême. — Les chutes de Trenton. — Voyage sur le canal. — Jemina Wilson. — Chute de Genesée. — Le chemin de Ridge. — Histoire du Mormonisme. — Queenston. — Arrivée au Niagara. — Première impression des chutes. — Forme de la grande chute. — Arrivée derrière la cascade. — Bruit de la cataracte. — Les courans. — L'île du Goat. — Le Bassin. — Caractère des habitans. 174

CHAPITRE XX.

Voyage à Quebec. — A York. — Lac des Mille-Iles. — Les Rapides. — Le Saint-Laurent et le Mississipi. — Montréal. — Couvens. — Quebec. — Ville basse. — Chutes de Montmorency. — Monument élevé à Wolfe et à Montcalm. — Lorette. — Destinées du Canada. — Le gouvernement. — Difficultés qui l'entourent. 201

CHAPITRE XXI.

New-York. — Plattsburg. — Caldwell. — Chutes de l'Hudson. — Climat des États-Unis. — Sources. — Albany. — M. Weir. — Journaux américains. — Licence de la presse. — Polémique. — État de la religion. — Méthodistes. — Le clergé. — Jugement. — Conclusion. 220

!

—

PUBLICATIONS NOUVELLES.

CLOTILDE, par Madame de Thélusson.
1 volume. in-18.

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES, par Théodore de Jouffroy. 1 vol. in-18.

TITAN, par Jean Paul Richter, traduit de l'allemand par Philarète Chasles. 4 vol. in-18.

DISTRACTIONS, SOUS LE CRANE D'UNE GÉANTE, par le même. 1 vol. in-18. (sous presse).

PAROLES D'UN CROYANT. 1 vol. in-12.

CORRESPONDANCE DE VICTOR JACQUEMONT, avec sa famille et plusieurs de ses amis, pendant son voyage dans l'Inde, 1828-1832. 2 vol. in-18 avec une grande carte.

ÉLISABETH OU LES EXILÉS DE SIBÉRIE, par M^{me} Cottin. Un joli vol. in-18.

ROME SOUTERRAINE, par Charles Didier. 2 vol. in-18.

AVENTURES D'UN MARIN DE LA GARDE IMPÉRIALE, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols, dans l'île de Cabrera et en Russie; pour faire suite à l'Histoire de la campagne de 1812; par Henri Ducor, soldat de la grande armée. 2 vol. in-18.

SOUS PRESSE :

MÉMOIRES ET VOYAGES DU CAPITAINE BASIL HALL. 4 vol. in-18.